

J. J. ROUSSEAU

APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

La composition typographique de cet ouvrage a été faite par les enfants de Saint-Nicolas, dans l'imprimerie de H. Vrayet de Surcy, rue de Sèvres, 37, à Paris.

J.J. ROUSSEAU

APOLOGISTE DE LA RELIGION CHRÉTIENNE,

PAR

M. Martin du Theil.

> Il importe à la société humaine et à chacun de ses membres que tout homme connaisse et accomplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain et envers soi-même.
>
> (*J. J. Rousseau.*)

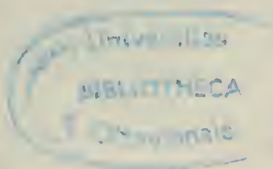
DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

A LA SOCIÉTÉ DE SAINT.-NICOLAS,

RUE DE SÈVRES, 39.

1840.



A M. LE VICOMTE DE CONNY,

Ancien député de l'Allier.

Monsieur le Vicomte,

*Vous avez défendu avec une foi puissante et courageuse la Religion et la Monarchie; du haut de la tribune vous annonçâtes les malheurs qui menaçaient la patrie, et quand de tristes faits eurent reçu leur accomplissement, vous avez retracé, monsieur le vicomte, dans l'*Histoire de la Révolution, *cette longue série de crimes qui ont désolé la France. En assignant les causes qui les produisirent, vous avez montré à tous où arrivent les nations qui perdent leurs croyances.*

C'est à l'écrivain qui a retracé avec une si admirable vérité cette grande et terrible époque que j'offre ces pages. Si Rousseau eût été contemporain de la révolution française, il l'eût combattue, et du fond de sa tombe, sa voix s'élève pour redire aux générations nouvelles les pages sublimes que la religion lui inspira.

Agréez avec bonté cet hommage, et permettez-moi de vou offrir les sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneu d'être

Monsieur le vicomte,

Votre très-humble et très-obéissan serviteur,

MARTIN DU THEIL.

PRÉFACE.

Plongé dans un abîme de vices et d'erreurs, esclave des superstitions les plus insensées, courbé devant les vaines idôles créées par ses mains, ignorant à la fois et son origine et sa fin, ignorant Dieu lui-même et doutant de tout, tel était l'ancien monde, lorsque le Christ parut sur la terre. Il a signalé sa puissance par des miracles qui ont frappé les peuples d'étonnement : bientôt le bruit de ses merveilles éclate de toutes parts, répandu au loin par les malades qu'il a guéris, par les morts qu'il a ressuscités, par les nombreux témoins de ses œuvres divines. La Judée s'en émeut et s'ébranle tout entière; les multitudes étonnées se pressent sur les pas du divin sauveur et le suivent en tous lieux. Jamais rien de pareil n'avait frappé les regards

des hommes: le fils de Marie change à son gré les lois de la nature; nul mortel avant lui n'avait déployé un semblable pouvoir; nul mortel avant lui n'avait parlé comme il parle; sa voix enchante les cœurs et fait couler les larmes du repentir; les femmes de Judée, charmées de l'entendre, appellent *heureuses les entrailles qui l'ont porté;* et les peuples, dans les transports de leur saint enthousiasme, veulent le faire roi. Mais le Christ n'ambitionne point les couronnes de la terre: il leur annonce que son *royaume n'est pas de ce monde.* Il régnera cependant, *ce roi éternel des siècles !* il fondera un empire qui s'étendra jusqu'aux limites de l'univers; sa parole puissante, qui *convertit les âmes*, renouvellera la face de la terre; il établira son règne heureux sur les esprits et sur les cœurs, et toutes les nations, soumises à ses lois, libres et régénérées, célébreront un jour dans les plus saints transports ses immortelles victoires sur le paganisme et l'idolâtrie.

Profondément affligés de la dégradation dans laquelle était plongée l'humanité, les sages de la Grèce tentèrent de la régénérer, de l'affranchir du joug de la superstition et

de l'erreur ; ils essayèrent, mais vainement, de ramener les hommes à une croyance unique : au milieu des peuples, ils parlaient dans le désert ; à peine quelques disciples suivirent-ils leurs leçons. La Grèce les connaissait, les admirait peut-être, mais ne les écoutait point. Pourquoi donc échouèrent-ils dans cette grande et sainte entreprise? c'est que la voix humaine, il faut bien le reconnaître, n'a ni assez de puissance, ni assez d'autorité par elle-même pour amener l'homme à renoncer à des croyances qui flattent ses penchants déréglés, qui charment son imagination séduite. Le génie de l'homme était impuissant. Il fallait donc qu'une voix divine se fît entendre à la terre pour lui révéler la vérité; à Dieu seul il appartenait d'établir son empire sur les ruines de l'idolâtrie. Voilà la mission du Christ ; qui l'oserait contester?

Ne pensez pas que l'on puisse changer les croyances d'un peuple comme ses loix civiles ou politiques; sa foi religieuse, son culte sont pour lui le bien suprême; il y tient plus qu'à son existence même, et l'histoire de tous les peuples nous les montre courant toujours aux armes pour la défense de leur foi atta-

quée. Il a donc fallu des miracles pour convaincre les intelligences et subjuguer les cœurs. Des miracles seuls purent conquérir au Christ ses premiers disciples. Comment, sans cela, auraient-ils répudié leur facile religion pour en embrasser une nouvelle qui combat les passions et brise l'homme tout entier? Comment auraient-ils cru à la divinité de Jésus-Christ? Comment l'auraient-ils annoncée? Comment se seraient-ils résignés à quitter pour jamais leur patrie, leur famille, pour prêcher, au prix de leur repos, de leur vie même, une doctrine dont la vérité ne leur eût pas été évidemment démontrée? Et comment auraient-ils trouvé assez de courage en eux-mêmes pour accepter une mission pleine de périls, dont l'accomplissement devait leur susciter des persécutions incessantes, soulever contre eux les haines, les mépris, et les conduire inévitablement à une mort terrible? Certes, il fallait et qu'ils crussent inébranlablement à la divinité de Jésus-Christ, et qu'ils fussent doués encore d'une force divine pour se dévouer ainsi pour lui; car la nature humaine si faible, si timide, si misérable, si éprise d'elle-même, abandonnée à ses

propres forces, ne s'impose point de tels sacrifices, n'est point capable d'un pareil dévoûment; on ne l'a jamais vu! Les disciples du Christ durent être nécessairement doués du pouvoir du divin maître; les nations qu'ils étaient appelés à conquérir à l'Evangile n'auraient pu croire à leurs discours sur leur seul témoignage: le don des miracles leur fut donné; et le plus grand que leur foi puissante ait opéré, fut évidemment l'établissement du christianisme dans le monde entier. Mais le don des miracles ne suffisait point aux apôtres: le don des langues ne leur était pas moins nécessaire ponr être compris par les peuples qu'ils appelaient à la lumière. Non, sans le don des miracles, sans le don des langues qui de tous les miracles est le plus frappant, ils ne seraient jamais parvenus à soumettre le monde à l'empire de l'Evangile.

Le christianisme est incontestablement l'œuvre admirable et indestructible de la toute-puissance de Dieu; il s'est établi, il s'est perpétué malgré les passions humaines, malgré les puissances de la terre armées pour le détruire; il s'est établi malgré les bûchers, malgré le fer et le feu; il a vaincu les hai-

nes de l'imposture et de l'idolâtrie; il a vaincu l'orgueil implacables des philosophes, la politique impie et cruelle des empereurs; il a renversé l'empire des enfers! Et quelle puissance, dites-nous, ne s'est point courbée devant la puissance de la croix? Que sont-ils devenus ces empires ou ces institutions qui semblaient éternels? œuvre de la sagesse humaine, ils devaient avoir un terme; ils ne sont plus! L'antiquité ne nous offre que des ruines, et sur ces ruines immenses je contemple avec admiration le glorieux étendard de la croix! Plus fort que les passions, *seul il est resté debout* au milieu de cet effroyable cataclysme des choses humaines. Avouons donc et proclamons que dès longtemps, la croix de Jésus-Christ n'existerait plus, ne serait elle-même qu'une ruine, si Dieu lui-même n'eût établi et perpétué sa puissance.

Nier la divinité du christianisme, c'est nier la lumière, c'est révoquer tout-à-la-fois en doute et l'histoire et la raison humaine. Un des plus grands écrivains des temps modernes, Rousseau, forcé par l'évidence et subjugué par la beauté de cette religion, l'appelle *une religion sainte, sublime et véritable.*

Soit qu'on le considère des yeux de la foi ou avec ceux de la philosophie, le christianisme a renouvelé la face de la terre (1). Il a éclairé, ennobli, émancipé l'humanité; il l'a arrachée à cette dégradation morale dans laquelle le stupide et oppressif paganisme l'avait retenue pendant quarante siècles. Le christianisme a civilisé les nations, réformé leurs mœurs, leurs coutumes barbares et leurs lois tyranniques; sous son empire, les gouvernements ont trouvé une force et une stabilité qu'ils n'eurent jamais avant lui; la charité, cette vertu sainte dont le nom même fut inconnu aux païens, s'est établie partout où il a pénétré; et quels lieux n'ont pas subi sa divine influence? C'est le christianisme qui a rendu l'homme cher à l'homme, qui a donné au riche des entrailles pour le pauvre et pour tous ceux qui souffrent sur la terre; c'est lui qui a relevé la femme, cet être si faible, du triste et douloureux abaissement auquel l'avait condamnée l'inexorable et cruel paganisme. Le christianisme a fait disparaître les sacrifices sanglants, il a élevé les

(1) *Etud. historiq., t. I. p.* 152, par M. de Châteaubriand.

intelligences, adouci les mœurs, divinisé les âmes. Qui n'admirerait ses véritables disciples? Vincent de Paul, Fénelon, Belzunce, de Quélen! Il n'est point de vertus que ne pratiquent les disciples du Christ, il n'est point de dévoûments dont ils ne soient capables, il n'est point de sacrifices qu'ils ne s'imposent pour l'humanité: toutes les institutions, tous les établissements de charité que nous voyons dans le monde catholique sont l'ouvrage de leurs mains. Ce sont eux qui visitent le pauvre en sa cabane; ce sont eux qui descendent dans des cachots infects où gémissent les malheureux que les doctrines perverses y ont précipités; ce sont eux enfin, eux seuls, qui considèrent les hommes comme des frères et se dévouent à la cause sainte du malheur.

Les bienfaits du christianisme couvrent le monde; ils apparaissent de toutes parts, en toutes choses, chez tous les peuples: on a peine à comprendre, nous le disons avec une douleur profonde, on a peine à comprendre qu'une religion qui renferme dans elle toutes les destinées et tous les progrès de l'humanité, qu'une religion qui fait trembler les

tyrans et défend les opprimés, puisse trouver des hommes qui aient le courage de la haïr et d'appeler sur elle d'autres haines encore! C'est là un crime des plus odieux. Celui qui s'en rend coupable attaque jusqu'en ses fondements le principe social, il rêve la ruine du genre humain.

Le monde, avant l'établissement du christianisme, offrait de toutes parts l'effrayant assemblage du crime et de la corruption : des créatures impudiques avaient des autels; les lois consacraient le vol; les plus abominables sacrifices, offerts à d'infames divinités, souillaient la terre; l'homme n'était rien pour l'homme; le fils tuait son père pour le débarrasser du poids des années, et chez les Bactriens on livrait les vieillards à la dent d'animaux féroces qui s'en disputaient les lambeaux! Un enfant naissait-il difforme? son père lui donnait la mort ou pouvait la lui donner, selon les lois; ni le riche, ni l'État, n'avaient d'entrailles pour les malheureux, et l'orsqu'on ne pouvait les nourrir, on les jetait sans pitié dans la mer! Voilà une faible esquisse des lois, des usages, des mœurs du monde antique; voilà dans quel

état le trouva le christianisme ; et que deviendrait-il, s'il venait jamais à se retirer de lui?...

Voyez ce que sont les peuples que le flambeau de la foi n'éclaire plus ; ils descendent dans l'abîme, après s'être agités dans l'ignorance et la barbarie; ils vivent et meurent dans une nuit profonde : regardez les nations qu'un imposteur soumit par le sabre à l'empire du Koran !.... Ravir un peuple au christianisme, c'est donc lui ravir à la fois la lumière, la vertu, la morale, la civilisation et tous les biens ensemble; et tel fut le crime, le crime inexpiable des philosophes du dix-huitième siècle. Il leur fut un instant donné de faire prévaloir leurs doctrines sataniques, et la révolution sanglante se dressa au milieu de nous avec ses torches et ses échafauds; et les peuples de l'Europe, se ruant les uns sur les autres, furent décimés par le fer de l'anarchie ; une tourbe de misérables , répandant la terreur de toutes parts, parcouraient nos cités décimées, tandis qu'une assemblée à jamais criminelle égorgeait dans Paris épouvanté le meilleur et le plus juste des rois!!! De si grands forfaits ont trouvé des apologistes : des histoires mensongères ont été écrites dans

la seule pensée de les justifier, et les destinées de la France ont été placées dans les mains de l'écrivain qui a glorifié les crimes de la révolution! C'est là, sans nul doute, la plus affreuse et la plus abominable immoralité de ces temps. Comme homme et comme Français, nous avons besoin de protester contre une telle honte.

Le christianisme, nous ne saurions le proclamer assez haut, est la lumière, la vie, la paix, la félicité des nations. Les peuples qui l'abjurent se dégradent, s'énervent et finissent par s'abîmer dans les convulsions de l'anarchie. Ils sont donc les plus grands ennemis de la société, ceux qui conspirent contre le christianisme. Et que dire de ces hommes, qui, apologistes ardents des philosophes leurs devanciers, veulent, eux aussi, dans leur rage satanique, *écraser l'infâme!* Les voyez-vous s'agiter dans les salons, sur les théâtres, dans leurs livres, dans leurs journaux, à leurs cours publics? les entendez-vous redire que le christianisme *usé est impuissant désormais; qu'il ne convient plus aux besoins de la société en progrès et qu'il devient urgent de lui substituer une religion nouvelle.* Plusieurs même ont

porté leur audace impie jusqu'à affirmer *que le christianisme était mort*. Et ces hommes ont cependant avoué que le christianisme a renouvelé la face de la terre, *qu'il a fait faire à la civilisation des pas de géant; qu'il a brisé les fers des nations*. Ces aveux arrachés par la force de la vérité les condamnent : en effet, si le christianisme, au jour de son apparition sur la terre et pendant de si longs siècles, a puisé dans son principe le pouvoir de tout changer, de tout perfectionner et de verser dans le monde entier des torrents de clartés et de vie, comment aurait-il perdu tout-à-coup sa puissance, qu'il manifeste encore partout où il est dans sa liberté ? Quoi ! il aurait changé de nature ? Il aurait perdu sa divine influence ? Lumière vive et pénétrante autrefois, il n'éclairerait plus aujourd'hui ? Mais est-ce qu'une chose peut cesser d'être elle-même? est-ce qu'un principe se détériore et périt sous l'action des siècles ? Nous serions bien aise que l'on nous expliquât comment cela pourrait se faire, et que l'on voulût nous dire en quoi le christianisme n'est plus propre aux besoins actuels de la société? Non, malgré tant de vœux impies, mais impuis-

sants, le christianisme ne passera point! Il sera jusqu'à la fin des temps la religion des peuples, car il a été dit que *nulle puissance ne prévaudrait contre sa puissance immortelle.*

Il est facile de démontrer que le christianisme n'est pas moins indispensable aux peuples qu'il ne le fut autrefois. Il leur enseigne les mêmes dogmes, et la même morale : sa puissance civilisatrice ne peut s'affaiblir; son influence sur les âmes, comme autrefois, enfante encore des merveilles; l'ordre, la paix, l'harmonie dans les familles, aujourd'hui comme autrefois, c'est lui qui les produit. Il élève des monuments pour l'infortune, il inspire de toutes parts des institutions admirables pour soulager l'humanité, et dans son zèle inépuisable et toujours ardent, il porte encore aujourd'hui aux nations sauvages la lumière des cieux avec la civilisation et la liberté, étendant chaque jour ses bienfaisantes conquêtes dans ces climats lointains où ses premiers disciples l'avaient autrefois cimenté de leur sang. Le christianisme est donc toujours le même, toujours saint, toujours divin, toujours essentiellement social, toujours à la hauteur

de tous les besoins et de tous les progrès des peuples; il n'est donc point mort, comme l'affirment les beaux esprits de ces temps! insensés, qui parlent d'une religion nouvelle et qui repoussent la seule vraie, la seule que les siècles aient consacrée. Ils ont formé contre elle une ligue impie mais impuissante : le christianisme, qui, depuis dix-huit siècles, ne fait que combattre et vaincre, *se riant de ses ennemis*, a triomphé, bien faible encore, et de la haine féroce et des sanglantes persécutions de tous les tyrans du monde, et de toutes les hérésies, et de toutes les sectes, et de la formidable ligue du dernier siècle; croyez-le bien, si le christianisme était mortel, il y a longtemps qu'il ne serait plus; il ne se fût pas même échappé du sépulcre sacré où le juif déicide, dans un étrange aveuglement, s'était un instant flatté de l'avoir pour jamais enchaîné.

Vous prétendez que la religion chrétienne ne convient plus à l'époque actuelle et qu'il importe de pourvoir à son remplacement; mais pour nous convaincre, il faut nous en montrer une qui lui soit préférable. *Où la trouver*? Ne voulant pas de la religion de

Vincent de Paul et de Bossuet, force est à vous d'en créer, d'en inventer une. Mais qui êtes-vous pour me soumettre à l'autorité de votre raison? Est-ce qu'elle est infaillible? Dieu vous a-t-il parlé? Dieu vous a-t-il donné mission de m'annoncer une foi nouvelle? Si cela est, guérissez les malades, rendez la vue aux aveugles, faites marcher les paralytiques, ressuscitez les morts, commandez aux éléments : des miracles! des miracles! Opérez des miracles, ou nous ne voyons en vous que des imposteurs éhontés et d'odieux blasphémateurs de la vérité. Vainement allégueriez-vous la supériorité de votre raison : nous ne pouvons vous croire sur un pareil témoignage: la raison, sachez-le bien, ne fait point la vérité, qui est incréée et par conséquent éternelle. La *raison ne nous fut donnée que pour chercher la vérité, et lui rendre hommage après l'avoir trouvée*; mais elle ne peut la découvrir qu'en invoquant l'infaillible témoignage du genre humain dont l'Église de Dieu est la vivante et immortelle expression; donc il ne vous appartient point de créer une religion. Admirez la haute sagesse de ces philosophes inspirés! ils veulent une religion progressive,

une religion qui change selon les temps, les circonstances, les mœurs et les besoins des peuples et qui se prête servilement à tous les caprices de l'esprit humain. D'après un pareil système, le plus absurde et le plus funeste que la mobile imagination de l'homme ait encore inventé, la religion des sages de nos jours serait à la fois vraie et fausse, puisqu'on serait tenu de la suivre dans un temps et de la répudier dans un autre, dominée qu'elle serait tôt ou tard par l'invincible effort d'un progrès incessant; de sorte que, d'après les merveilleuses inventions des philosophes réformateurs, on changerait de religion comme de vêtements! Nous le demandons, quelle force, quelle influence pourrait avoir sur les esprits et sur les cœurs une *religion progressive, temporaire?* qui voudrait s'attacher à une religion d'un jour? qui serait assez insensé ou assez stupide pour en faire la règle de sa conduite? Prêcher une religion progressive, c'est prêcher l'indifférence religieuse ou l'athéisme. Telle est donc la nouvelle foi que l'on propose aux respects et aux hommages de l'humanité, et que l'on s'efforce d'établir dans cette société, si tristement travaillée,

depuis un demi-siècle, par le mensonge et l'erreur, par des systèmes si étranges et si misérables! C'est là, il faut le reconnaître, la source féconde des maux de toutes sortes qui l'accablent; il n'en faut point chercher la cause ailleurs.

L'erreur vicie les peuples, a dit Rousseau. Elle vicie encore les individus, les familles, les masses, le genre humain; et s'il était possible aux faux principes d'établir un empire absolu dans le monde, ils l'anéantiraient infailliblement. Les principes erronés sont la ruine des nations; attaquant les choses par leur base et corrodant insensiblement tous les ressorts du corps social, ils en viennent à tout ébranler, à tout renverser; tout croule un jour sous leur action dissolvante, et, après avoir faussé les idées, obscurci la vérité et fomenté l'anarchie dans les esprits, ils précipitent les peuples, frappés de vertige, dans la sanglante arène des discordes civiles, où les accablent tous les fléaux. Nous ne dirons point: voyez ce qu'ont fait les faux principes aux Grecs, aux Romains, à tous les peuples de l'antiquité, aux peuples du Bas-Empire, à l'Allemagne, à l'Angleterre, qui

en subit encore aujourd'hui les résultats déplorables; j'appellerai seulement vos regards sur les ruines immenses qu'ils ont amoncelées sur notre malheureuse patrie!.. Voyez comment les faux principes travaillent la France, l'Europe, et depuis dix ans surtout! Où en sommes-nous? où allons-nous? quelles ténèbres! quel cahos! quels temps! quelles mœurs! *quels hommes!* quelles tendances! quel avenir! l'Europe ne semble-t-elle pas sur un volcan? on dirait que des bruits lointains se font entendre; les peuples consternés sont dans l'attente d'un de ces événements dont l'explosion est proche; nous sommes menacés d'inévitables malheurs, car les principes sous l'empire desquels on nous a placés, ne sauraient nous apporter que ce qui leur est propre, des tempêtes et des calamités. Que Dieu sauve la France et l'Europe! Que les âmes justes conjurent sans cesse le ciel de détourner de nous les fléaux qui nous menacent! Oui, que le cri désolé de la prière sainte se fasse entendre dans les cieux! L'illusion n'est plus possible. Hâtons-nous d'invoquer celui qui seul peut nous sauver.

Les faux principes font le malheur des socié-

tés humaines, comme les véritables font leur bonheur; l'expérience des siècles et celle plus visible encore de tous les jours le démontre à tous; et cette double vérité, dont l'importance est malheureusement trop peu comprise, ne se manifeste pas moins en politique qu'en morale et en religion. Apprenons donc à nous tenir en garde contre les systèmes et les enseignements de l'erreur; restons inébranlablement attachés à l'antique et sainte foi de nos pères; *aimons ce qu'ils aimèrent, vénérons ce qu'ils vénérèrent, pratiquons ce qu'ils pratiquèrent*, et, comme eux, nous serons heureux, libres, grands et puissants; comme eux, nous marcherons glorieusement à la tête du monde civilisé, pour la paix et la félicité des nations; car tous les biens ou tous les maux leur viennent de nous.

Dans les premiers jours de la restauration, époque à laquelle le génie du mal semblait vaincu pour longtemps, on vit se former une ligue qui tendait aux même fins que celle qui parut au XVIII[e] siècle sous la direction du plus grand et du plus audacieux ennemi que le christianisme ait jamais rencontré. Désirant avec une passion satanique,

comme leurs devanciers, la ruine des pouvoirs légitimes, les philosophes du libéralisme, à l'exemple d'un Voltaire, se mirent à calomnier la religion et la monarchie avec un acharnement et une persévérance qui allaient sans cesse croissant. Ils répandirent de toutes parts et jusque dans les chaumières des pamphlets, des écrits, des journaux où nos saintes croyances et notre vieille monarchie, impudemment calomniées, étaient livrées chaque jour à la haine et aux mépris des masses. Pour affaiblir la foi dans les âmes et la leur ravir, on répandit à profusion et sous tous les formats et à tous prix, *les œuvres complètes* des incrédules du dernier siècle; pour perdre le clergé et appeler sur lui les malédictions des peuples, on inventa un *parti prêtre*, on parla sans cesse d'une *Congrégation redoutable et conspiratrice*; pour faire détester le pape, on représenta *cette épée mystérieuse dont la poignée était à Rome et la pointe partout;* pour usurper l'enseignement exclusif de la jeunesse qu'on voulait élever dans l'impiété, pour la faire servir un jour à ses desseins criminels, on accabla les Jésuites d'outrages et de calomnies; on les poursuivit à outrance; on

leur fit une guerre impie, guerre odieuse et funeste, car on attaquait dans les Jésuites la vertu et le savoir. Leurs lâches ennemis obtinrent leur expulsion par les fatales ordonnances que de misérables intrigues arrachèrent à la religion trompée d'un monarque trop faible, et qui devait bientôt apprendre que la bonté ne désarme pas toujours les ingrats et les pervers. Enfin, on flatta les jeunes élèves des écoles pour les gagner au parti révolutionnaire et les armer un jour contre l'autorité légitime; pour corrompre les âmes on répondit par milliers dans toutes les classes des écrits où les mœurs étaient outragées; pour ébranler le trône, on livra le roi aux traits de la raillerie, on cria au despotisme royal; on fit tout enfin pour ruiner la religion et renverser la sainte dynastie qui régnait sur la France. Les écrivains du *Constitutionnel*, misérables saltimbanques dans la comédie de quinze ans, redirent tous les jours au peuple qu'il était esclave; leurs noires calomnies, répétées avec une persistance satanique, ont porté leurs fruits: l'édifice, miné de toutes parts, croula le 29 Juillet 1830...

Dans ces jours à jamais déplorables, le libé-

ralisme, qui avait prôné la tolérance religieuse pendant quinze ans, signala son fatal triomphe par les persécutions les plus odieuses contre la religion ; et ses ministres devinrent partout l'objet des fureurs d'une populace ignorante et cruelle. Nous ne redirons pas les profanations qui furent le résultat de la victoire du libéralisme. La France désillusionnée enfin, la France, qui a appris en subissant leur tyrannie à mépriser les comédiens et les *traîtres*, s'en souvient encore ; elle en gardera la mémoire. C'est ainsi que tout ce qui avait été accompli contre la vérité pendant la restauration, époque *de gloire*, *de dignité* et de prospérité, devait nécessairement amener des résultats de plus en plus lamentables. Les faux principes, maintenus et propagés avec une ardeur nouvelle, ne pouvaient cesser de produire des désordres chaque jour plus graves, et ces mêmes principes, qui furent la perte de la restauration, devaient nécessairement aussi porter atteinte à l'ordre social tout entier : n'est-il pas évident que la foi étant affaiblie ou éteinte dans les âmes par les semences de corruption et d'impiété qu'on y avait jetées à profusion, n'est-il pas évident que les âmes

devaient perdre et leur dignité et leur énergie? Là est la cause, la cause manifeste de la défaillance profonde des esprits, de ces affreux suicides qui consternent la société depuis ces dix années qui pèsent si tristement sur la France; là est la cause du débordement des vices, de l'effayante progression des crimes qui chaque jour épouvantent la France. Et cet amour effréné des plaisirs et des jouissances qui se révèle dans toutes les conditions; et cette ambition démesurée des richesses que nul ne peut assouvir; et ces scandales de tous les jours donnés par les agens du pouvoir, au bruit de tant de marchés infâmes qui s'accomplissent dans les régions supérieures; et ces gains honteux et criminels *réalisés à coup sûr* qui soulèvent l'indignation universelle, n'ont-ils point la même cause ?

Cependant, la société s'en effraie, le philosophisme libéral lui-même s'en alarme, ses organes s'en étonnent, quelquefois même ils en signalent les causes; on a vu des magistrats épouvantés venir les déplorer amèrement dans l'enceinte des cours d'assises, en s'élevant avec force contre les doctrines

impies auxquelles ils sont bien forcés de les imputer. Ce n'est pas tout encore : le philosophisme, qui avait cru sans doute pouvoir se passer de Dieu, parce qu'il ne croit pas à sa loi qu'il a tant blasphémée, le philosophisme avait fait disparaître, dès 1830, de tous nos tribunaux l'image du Christ ; mais comprenant enfin qu'un peuple sans foi devient capable de tous les crimes, et cédant, dans son impiété même, à des craintes vagues, il a fait plus d'une fois réintégrer, *à la demande de l'autorité locale*, l'image du Rédempteur.

Si les outrages faits à la religion, depuis 1830, nous ont affligé profondément, une chose nous console pourtant, c'est le sentiment religieux qui se réveille dans les cœurs: les esprits attentifs, et la presse libérale elle même, ont cent fois constaté, depuis quelques années, ce fait d'une si haute importance. Les esprits, fatigués du doute et de l'erreur, semblent s'acheminer à la recherche de la vérité, ce grand et éternel but de l'intelligence humaine *qui ne respire à l'aise que dans son sein*, selon les belles expressions de saint Augustin. La manifestation du progrès religieux que tout le monde remarque dans cette société si triste

et si rudement éprouvée par les doctrines philosophiques, la révolution de juillet n'y est peut-être pas étrangère : *on a jugé l'arbre à ses fruits.* Plusieurs, après tant de déceptions, ont enfin reconnu que tant de calamités avaient leur source dans l'abandon des principes éternels; plusieurs se sont enfin réveillés et ont semblé sortir de la léthargie profonde où ils étaient plongés: ils se sont rappelés avec Rousseau que *l'on ne saurait être vertueux sans religion,* qu'il faut de la force à l'homme dans l'adversité, et que cette force qui lui manque en ses jours d'épreuve, *il ne la puise que dans la foi ;* elle seule donne aux âmes une puissance de courage qu'elles demanderaient vainement à la philosophie.

La lumière s'est donc faite pour plusieurs des excès et des crimes sans nombre qu'a engendrés la révolution dernière. La lumière s'est-elle faite aussi pour le pouvoir? reconnaîtra-il enfin que les faux principes *de toutes sortes* ont obscurci la vérité, troublé les intelligences, perverti les cœurs, dégradé les âmes et porté atteinte au caractère national? S'il ne voit pas ces choses, de quel aveuglement n'est-il point frappé! s'il les voit,

combien est-il coupable de ne pas s'efforcer d'en arrêter les suites par la condamnation du principe qui les produit; en le maintenant, il fait acte d'impiété, il se montre ouvertement l'adversaire de la vérité, l'apôtre du mensonge, le propagateur du crime, le fauteur de l'anarchie; il outrage la France dans ses intérêts les plus chers, dans ses intérêts moraux. Ayons le courage de tout dire : dans ces jours de délire et de honte, où l'on blasphème impudemment la vérité, il importe d'embrasser sa défense; il importe de la proclamer de toute l'énergie de son âme; il importe de faire entendre sa grande et puissante voix à ceux-là mêmes qu'elle importune le plus : *le pouvoir fait publiquement profession d'athéisme depuis dix ans.* Quelle est sa religion? la France catholique a le droit de le savoir! S'il est chrétien, qu'il rende hommage au christianisme et par ses actes et par ses paroles; qu'il le protége et le défende ; qu'il mette enfin un terme aux entraves, aux persécutions que ses aveugles ennemis lui suscitent de toutes parts; qu'il ferme les temples sacriléges qu'une lâche apostasie éleva sous le nom d'*Église française;*

que l'instructiou soit libre et que l'immorale université cesse enfin de peser sur la France. Hommes du pouvoir, si vous êtes chrétiens, montrez-vous chrétiens! vous le devez à la France et au monde catholique; vous le devez à vous-mêmes. Mais comment vous supposer chrétiens, lorsque, depuis dix ans que vous nous gouvernez, vous n'avez cessé de nous prouver par votre conduite, *en toutes choses*, que vous n'êtes rien moins que croyants, que vous n'appartenez même à aucune religion; et qui n'en suit aucune, passe par tout pays pour athée. En présence d'un tel scandale, comment voulez-vous que les peuples soient soumis aux lois divines, lorsque vous les violez à la face du ciel? Etonnez-vous maintenant du mal profond qui pénètre jusque dans les entrailles de la société! étonnez-vous du déchaînement des passions indomptées! étonnez-vous et des complots, et des insurrections, et de ces *attentats* que vous avez si fréquemment à déplorer! Où se sont inspirés leurs auteurs? dans vos journaux d'autrefois, dans vos journaux d'aujourd'hui, dans cette multitude d'écrits irréligieux et politiques que vous avez répandus par milliers

en d'autres temps, dans ceux que vous répandez encore et dans cette *histoire de la révolution française* où sont glorifiés tous, les crimes de cette époque. Frappez donc vos poitrines, et livrez aux mépris de tous, les écrits où l'on honore le régicide. Ce sont là ces écrits qui font les *Alibaud* et les *Darmès* Vous vous plaignez, hommes du pouvoir, et vous tous, hommes de la révolution, vous vous plaignez de la situation présente; le découragement et le désespoir vous gagnent, vous jetez de longs cris de détresse, *vous imputant les uns aux autres les malheurs de la France; mais tout n'est pas fini pour vous!* Je vous le dis : vous n'êtes point encore au terme de vos trop justes épreuves, elles ne font que commencer: vous avez semé les vents, vous recueillerez les tempêtes; vos principes impies doivent produire leurs dernières conséquences : *ils ont creusé un abîme où vous tomberez!* Ainsi se manifestera l'inflexible justice de Dieu, *qui atteint tôt ou tard les coupables.* Malheureuse France! reconnaîtras-tu enfin de trop fatales erreurs! Nos maux ne seraient point alors sans remède; les abîmes qui menacent de nous engloutir pour-

raient se refermer pour jamais : mais il faut proclamer hautement et partout la souveraineté absolue de Dieu sur les hommes et les porter à garder fidèlement sa loi sainte ; il faut flétrir énergiquement et sans relâche l'incrédulité et l'athéisme; il faut fermer les antres où des misérables, soldés par le pouvoir, les glorifient et les propagent ; il faut confier la jeune génération à des maîtres qui leur enseignent les lois que le Christ a données à la terre ; il faut imposer silence aux apôtres de l'erreur et les livrer aux mépris des peuples, quelques noms qu'ils portent, quelque haut qu'ils soient placés; il faut, relevant en tous lieux la croix de Jésus-Christ, et sur la montagne qui domine la grande cité, faire une éclatante et solennelle réparation à cette religion divine qui civilisa et éclaira le monde.

« Instruisez le peuple; *enseignez-lui les principes religieux* qui sont pour lui la règle du bien et du mal, parlez-lui de ses droits quelquefois, *de ses devoirs tous les jours*, afin qu'il ne voie pas dans ses supérieurs des ennemis, dans ses égaux des concurrents,

dans ses inférieurs, s'il en a, des victimes (1). Tels sont les sages conseils que le *Temps*, dans le juste effroi que lui causaient les doctrines impies, adressait au pouvoir à l'occasion de l'attentat du 15 octobre.

Ecoutons Rousseau sur le même sujet : « Il importe à la société humaine et à chacun de ses membres que tout homme connaisse et accomplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain et

(1) (Le *Temps* du 17 octobre.) Cette feuille, rédigée par des hommes graves, comprendra de plus en plus, que la *religion* est d'une importance absolue, et que l'on ne saurait trop le redire aux hommes et surtout à ceux à qui sont confiés les destins des peuples. Puissent les écrivains du *Temps* comprendre aussi que ce n'est pas seulement au peuple qu'il faut donner une instruction morale et religieuse ! Il importe surtout encore de la faire pénétrer dans toutes les classes de la société, *dans les colléges principalement;* car le peuple, qui ne sait, en général, qu'imiter, et qui règle sa conduite sur celle de ses supérieurs, serait-il religieux, si ces derniers ne l'étaient eux-mêmes? Puissent enfin tous les journaux de la couleur du *Temps*, à son exemple, élever la voix en faveur de la vérité religieuse! Ils rempliraient par là un grand devoir, une mission sainte dont la société et l'humanité les béniraient. Il est constant que la presse a fait beaucoup de mal, espérons qu'elle le réparera; elle le peut, *elle n'a qu'à le vouloir.*

envers soi-même. *Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, voilà surtout de quoi les pères et mères sont tenus d'instruire leurs enfants.* Ce qui m'intéresse *moi* et mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbitre du sort des humains duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux, de tenir nos engagements envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens, que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien; qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants. Ces dogmes et les dogmes semblables sont ceux qu'il importe d'enseigner à la jeunesse et de les persuader à tous les citoyens. *Quiconque les combat, mérite châtiment sans doute, il est le perturbateur de l'ordre et l'ennemi de la société.* Pères et mères, accoutumez vos enfants à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il les en dé-

dommagera, et à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'ils seront bien aises d'avoir été lorsqu'il comparaîtront devant lui. » *(Em., t. 4, p. 261.)*

Reconnaissons enfin, que les faux principes on fait tous les maux, tous les désordres dont nous sommes depuis trop longtemps les tristes témoins; et hâtons-nous de rentrer dans la voie de la vérité; hâtons-nous de revenir à la foi de nos pères; *là est le salut! tout est là!* Sous son divin empire, il n'en faut point douter, nous retrouverons tous les biens: l'ordre, la première condition de la société, renaîtra de toutes parts; les passions frémissentes, modérées par la justice et la raison, rentreront dans le calme, et les partis réconciliés s'embrasseront au pied de l'éternelle croix.

J. J. ROUSSEAU,

APOLOGISTE

DE LA

RELIGION CHRÉTIENNE.

Qu'est-ce que l'étude des devoirs du chrétien, sinon celle de sa religion même ?

Réponse au Roi de Pologne, t. 1. p. 101.

DE DIEU.

Que la matière soit éternelle ou créée, qu'il y ait un principe passif ou qu'il n'y en ait point; toujours est-il certain que le tout est un, et annonce une intelligence unique; car je ne vois rien qui ne soit ordonné dans le même système et qui ne concoure à la même fin, savoir la conservation du tout dans l'ordre établi. Cet être qui veut et qui peut, cet être actif par lui-même, cet être enfin, quel qu'il soit, qui meut l'univers et toutes choses, je l'appelle Dieu. Je joins à ce nom les idées d'intelligence,

de puissance, de volonté que j'ai rassemblées, et celle de bonté qui en est une suite nécessaire : mais je n'en connais pas mieux l'être auquel je l'ai donné; il se dérobe également à mes sens et à mon entendement; plus j'y pense, plus je me confonds : je sais très-certainement qu'il existe, et qu'il existe par lui-même; je sais que mon existence est subordonnée à la sienne, et que toutes les choses qui me sont connues sont absolument dans le même cas. J'aperçois Dieu partout dans ses œuvres; je le sens en moi, je le vois tout autour de moi; mais sitôt que je veux le contempler en lui-même, sitôt que je veux le chercher où il est, ce qu'il est, quelle est sa substance, il m'échappe, et mon esprit troublé n'aperçoit plus rien.

Dieu est intelligent, mais comment l'est-il? l'homme est intelligent quand il raisonne, et la suprême intelligence n'a pas besoin de raisonner : il n'y a pour elle ni prémisses, ni conséquences, il n'y a pas même de proposition : elle est purement intuitive, elle voit également tout ce qui est, et tout ce qui peut être; toutes les vérités ne sont pour elle qu'une seule idée, comme tous les lieux un seul point, et tous les temps un seul moment.

La puissance humaine agit par des moyens, la puissance de Dieu agit par elle-même : Dieu peut, parce qu'il veut; sa volonté fait son pouvoir. Dieu est bon, rien n'est plus manifeste; mais la bonté dans l'homme est l'amour de ses semblables, et la bonté de Dieu est l'amour de l'ordre : car c'est par

l'ordre qu'il maintient ce qui existe, et lie chaque partie avec le tout.

Dieu est juste, j'en suis convaincu, c'est une suite de sa bonté; l'injustice des hommes est leur œuvre et non pas la sienne : le désordre moral qui dépose contre Dieu aux yeux des philosophes ne fait que la démontrer aux miens. Mais la justice de l'homme est de rendre à chacun ce qui lui appartient, et la justice de Dieu est de demander compte à chacun de ce qu'il lui a donné.

De tous les attributs de la divinité toute-puissante, la bonté est celui sans lequel on la peut le moins concevoir. Quand les anciens appelaient *Optimus Maximus* le Dieu suprême, ils disaient très-vrai ; mais en disant *Maximus Optimus*, ils auraient parlé plus exactement ; et puisque sa bonté vient de sa puissance, il est bon parce qu'il est grand.

Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive, et perdre à disputer sur l'essence divine ce temps si court qui nous est donné pour l'honorer. Nous ignorons ce qu'elle est, mais nous savons qu'elle est : que cela nous suffise. Elle se fait voir dans ses œuvres ; elle se fait sentir au dedans de nous : nous pouvons bien disputer contre elle, mais non pas la méconnaître de bonne foi.

Plus je m'efforce de contempler son essence infinie, moins je la conçois ; mais elle est, cela me suffit ; moins je la conçois, plus je l'adore. Je

m'humilie et je lui dis : Être des êtres, je suis parce que tu es ; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi. C'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma faiblesse de me sentir accablé du poids de ta grandeur.

Rien n'existe que par celui qui est. C'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire ; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables, que leurs crimes secrets ont été vus, et qui fait dire au juste oublié : Tes vertus ont un témoin ; c'est lui, c'est sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau le défigurer, tous ses traits liés à l'essence infinie le représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. *(Em. t. 4, p.* 115.)

Tenez votre âme en état de désirer qu'il y ait un Dieu, et vous n'en douterez jamais. Au surplus, quelque parti que vous puissiez prendre, songez que les vrais devoirs de la religion sont indépendants des institutions des hommes (des hommes non guidés par l'esprit divin) ; qu'un cœur juste est le temple de la Divinité ; qu'en tout pays, aimer Dieu par-dessus tout et son prochain comme soi-même est le sommaire de la loi ; qu'il n'y a point de religion qui dispense des devoirs de la morale, et que *sans la foi nulle vertu n'existe.*

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantesd octrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux tous sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation à leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. (*Em. t.* 4. *p.* 19.)

Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entre eux prendrait intérêt à elle? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres; mais il le soutient parce qu'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai et le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, pour sa gloire, ne tromperait pas volontiers le genre humain? Où

est celui qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que celui de se distinguer? Pourvu qu'il s'élève au dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants il est athée, chez les athées il serait croyant. (*Em. t. 4. p. 33.*)

MÊME SUJET.

Qu'il existe une Intelligence suprême.

Si la matière mue me montre une volonté, la matière mue selon certaines lois me montre une intelligence : agir, comparer, choisir, sont les opérations d'un être actif et pensant ; donc cet être existe. Où le voyez-vous exister? m'allez-vous dire. Non seulement dans les cieux qui roulent, dans l'astre qui nous éclaire ; non seulement dans moi-même, mais dans la brebis qui paît, dans l'oiseau qui vole, dans la pierre qui tombe, dans la feuille qu'emporte le vent.

Je juge de l'ordre du monde quoique j'en ignore la fin, parce que, pour juger de cet ordre, il me suffit de comparer les parties entre elles, d'étudier leurs concours, leurs rapports, d'en remarquer le concert. J'ignore pourquoi l'Univers existe ; mais je ne laisse pas de voir comment il est modifié ; je ne laisse pas d'apercevoir l'intime correspondance par laquelle les êtres qui le composent se prêtent

un secours mutuel. Je suis comme un homme qui verrait pour la première fois une montre ouverte, et qui ne laisserait pas d'en admirer l'ouvrage, quoiqu'il ne connût pas l'usage de la machine, et qu'il n'eût point vu le cadran. Je ne sais, dirait-il, à quoi le tout est bon; mais je vois que chaque pièce est faite pour les autres; j'admire l'ouvrier dans le détail de son ouvrage, et je suis bien sûr que tous ces rouages ne marchent pas ainsi de concert pour une fin commune qu'il m'est impossible d'apercevoir.

Comparons les fins particulières, les moyens, les rapports ordonnés de toute espèce, puis écoutons le sentiment intérieur; quel esprit sain peut se refuser à son témoignage? A quels yeux non prévenus l'ordre sensible de l'Univers n'annonce-t-il pas une suprême intelligence; et que de sophismes ne faut-il point entasser pour méconnaître l'harmonie des êtres, et l'admirable concours de chaque pièce pour la conservation des autres! qu'on me parle tant qu'on voudra de combinaisons et de chances, que vous sert de me réduire au silence, si vous ne pouvez m'amener à la persuasion? Et comment m'ôterez-vous le sentiment involontaire qui vous dément toujours malgré moi? Si les corps organisés se sont combinés fortuitement de mille manières avant de prendre des formes constantes, s'il s'est formé d'abord des estomacs sans bouches, des pieds sans têtes, des mains sans bras, des organes imparfaits de toute espèce qui

ont péri sans pouvoir se conserver, pourquoi nul de ces informes essais ne frappe-t-il plus nos regards? Pourquoi la nature s'est-elle enfin prescrit des lois auxquelles elle n'était pas d'abord assujétie? Je ne dois point être surpris qu'une chose arrive lorsqu'elle est impossible, et que la difficulté de l'événement est composée par la quantité des jets; j'en conviens. Cependant si l'on venait me dire que des caractères d'imprimerie, projetés au hasard, ont donné l'Énéide toute arrangée, je ne daignerais pas faire un pas pour aller vérifier le mensonge. Vous oubliez, me dira-t-on, la quantité des jets. Mais de ces jets-là, combien faut-il que j'en suppose pour rendre la combinaison vraisemblable? Pour moi qui n'en vois qu'un seul, j'ai l'infini à parier contre un, que son produit n'est point l'effet du hasard. Ajoutez que des combinaisons et des chances ne donneront jamais que des produits de même nature que les éléments combinés, que l'organisation et la vie ne résulteront point d'un jet d'atomes, et qu'un chimiste combinant des mixtes ne les fera point sentir et penser dans son creuset.

J'ai lu Nieuwentit avec surprise, et presque avec scandale. Comment cet homme a-t-il pu vouloir faire un livre des merveilles de la nature, qui montrent la sagesse de son auteur. Son livre serait aussi gros que le monde qu'il n'aurait pas épuisé son sujet; sitôt qu'on veut entrer dans les détails, la plus grande merveille échappe, qui est l'harmonie et

l'accord du tout. La seule génération des corps vivants et organisés est l'abîme de l'esprit humain; la barrière insurmontable que la nature a mise entre les diverses espèces, afin qu'elles ne se confondissent pas, montre ses intentions avec la dernière évidence. Elle ne s'est pas contentée d'établir l'ordre, elle a pris des mesures certaines pour que rien ne pût le troubler.

Il n'y a pas un être dans l'univers qu'on ne puisse, à quelque égard, regarder comme le centre commun des autres, autour duquel ils sont tous ordonnés, en sorte qu'ils sont tous réciproquement fins et moyens les uns relativement aux autres. L'esprit se confond et se perd dans cette infinité de rapports, dont pas un n'est perdu ni confondu dans la foule. Que d'absurdes suppositions pour déduire toute cette harmonie de l'aveugle mécanisme de la matière unie fortuitement! Ceux qui nient l'unité d'intention qui se manifeste dans les rapports de ce grand tout, ont beau couvrir leur galimatias d'abstractions, de coordinations, de principes généraux, de termes emblématiques; quoi qu'ils fassent, il m'est impossible de reconnaître un système d'êtres si constamment ordonnés, que je ne connaisse une intelligence qui l'ordonne. Il ne dépend pas de moi de croire que la matière passive et morte a pu produire des êtres vivants et sentants, qu'une fatalité aveugle, a pu produire des êtres intelligents, que ce qui ne pense point a pu produire des êtres qui pensent.

Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage; je le vois, ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir.

CONTINUATION DU MÊME SUJET.

A M. ***

Bourgoin, le 15 janvier 1769.

Je sens, Monsieur, l'inutilité du devoir que je remplis en répondant à votre dernière lettre; mais c'est un devoir enfin que vous m'imposez, et que je remplis de bon cœur, quoique mal, vu les distractions de l'état où je suis.

Mon dessein, en vous disant ici les opinions sur les points principaux de votre lettre, est de vous les dire avec simplicité et sans chercher à vous les faire adopter. Cela serait contre mes principes et même contre mon goût. Car je suis juste; et comme je n'aime point qu'on cherche à me subjuguer, je ne cherche non plus à subjuguer personne. Je sais que la raison commune est très bornée; qu'aussitôt qu'on sort de ses étroites limites, chacun a sa science qui n'est propre qu'à lui; que les opinions se propagent par les opinions, non par la raison, et que quiconque cède au raisonnement d'un autre, chose déjà très-rare, cède par préjugé,

par autorité, par affection, par paresse, rarement, jamais peut-être, par son propre jugement.

Vous me marquez, Monsieur, que le résultat de vos recherches sur l'auteur des choses, est un état de doute : je ne puis juger de cet état, parce qu'il *ne fut jamais le mien.* J'ai cru dans mon enfance par autorité, dans ma jeunesse par sentiment, dans mon âge mûr par raison; maintenant je crois parce que j'ai toujours cru. Tandis que ma mémoire éteinte ne me remet plus sur la trace de mes raisonnements, tandis que ma judiciaire affaiblie ne me permet plus de les recommencer, les opinions qui en ont résulté me restent dans toute leur force; et sans que j'aie la volonté ni le courage de les mettre de rechef en délibération, je m'y tiens en confiance et en conscience, certain d'avoir apporté dans la vigueur de mon jugement à leurs discussions toute l'attention et la bonne foi dont j'étais capable. Si je me suis trompé, ce n'est pas ma faute, c'est celle de la nature, qui n'a pas donné à ma tête une plus grande mesure d'intelligence et de raison. Je n'ai rien de plus aujourd'hui; j'ai beaucoup de moins. Sur quel fondement recommencerai-je donc à délibérer? Le moment presse, le départ approche. Je n'aurai jamais le temps ni la force d'achever le travail d'une refonte. Permettez qu'à tout événement j'emporte avec moi la consistance et la fermeté d'un homme, non les doutes décourageants d'un vieux radoteur.

A ce que je puis me rappeler de mes anciennes

idées, à ce que j'aperçois de la marche des vôtres, je vois que, n'ayant pas suivi dans nos recherches la même route, il est peu étonnant que nous ne soyons pas arrivés à la même conclusion. Balançant les preuves de l'existence de Dieu avec les difficultés, vous n'avez trouvé aucun des côtés assez prépondérants pour vous décider, et vous êtes resté dans le doute. Ce n'est pas comme cela que je fis : j'examinai tous les systèmes sur la fondation de l'univers que j'avais pu connaître, je méditai sur ceux que j'avais pu imaginer; je les comparai tous de mon mieux; je me décidai, non pour celui qui ne m'offrait point de diffcultés, car ils m'en offraient tous, mais pour celui qui me paraissait en avoir le moins : je me dis que ces difficultés étaient dans la nature de la chose; que la contemplation de l'infini passerait toujours les bornes de mon entendement; que, ne devant jamais espérer de concevoir pleinement le système de la nature, tout ce que je pouvais faire était de considérer par les côtés que je pouvais saisir; qu'il fallait savoir ignorer en paix tout le reste : et j'avoue que, dans ces recherches, je pensai comme les gens dont vous parlez, qui ne rejettent pas une vérité claire ou suffisamment prouvée pour les difficultés qui l'accompagnent, et qu'on ne saurait lever. J'avais alors, je l'avoue, une confiance si téméraire, ou du moins une si forte persuasion, que j'aurais défié tout philosophe de proposer aucun système intelligible sur la nature, auquel je n'eusse opposé des objections plus fortes,

plus invincibles que celles qu'il pouvait m'opposer sur le mien; et alors il fallait me résoudre à rester sans rien croire, comme vous faites, ce qui ne dépendait pas de moi, ou mal raisonuer, ou croire comme j'ai fait.

Un idée qui me vint il y a trente ans a peut-être plus contribué qu'aucune autre à me rendre inébranlable : supposons, me disais-je, le genre humain vieilli jusqu'à ce jour dans le plus complet matérialisme, sans que jamais idée de divinité ni d'âme soit entrée dans aucun esprit humain ; supposons que l'athéisme philosophique ait épuisé tous ses systèmes pour la formation et la marche de l'univers par le seul jeu de la matière et du mouvement si nécessaire, mot auquel, du reste, je n'ai jamais rien conçu : dans cet état, Monsieur, excusez ma franchise, je supposais encore ce que j'ai toujours vu, et ce que je sentais devoir être, qu'au lieu de se reposer tranquillement dans ces systèmes, comme dans le sein de la vérité, leurs inquiets partisans cherchaient sans cesse à parler de leur doctrine, à l'éclaircir, à l'étendre, à l'expliquer, la pallier, la corriger, et, comme celui qui sent trembler sous ses pieds la maison qu'il habite, à l'étayer de nouveaux arguments.

Terminons enfin ces suppositions par celle d'un Platon, d'un Clarke, qui s'élevant tout-à-coup au milieu d'eux, leur eût dit : Mes amis, si vous eussiez commencé l'analyse de cet univers par celle de vous-même, vous eussiez trouvé dans la nature de votre

être le chef de la constitution de ce même univers, que vous cherchez en vain sans cela : qu'en suite leur expliquant la distinction des deux substances, il leur eût prouvé par les propriétés même de la matière que, quoi qu'en dise Lock, la supposition de la matière pensante est une véritable absurdité ; qu'il leur eût fait voir quelle est la nature de l'être vraiment actif et pensant ; et que, de l'établissement de cet être qui juge, il fût enfin remonté aux notions confuses, mais sûres, de l'Être suprême : qui peut douter que, frappés de l'éclat, de la simplicité, de la beauté de cette ravissante idée, les mortels jusqu'alors aveuglés, éclairés des premiers rayons de la divinité, ne lui eussent offert par acclamation leurs premiers hommages, et que les penseurs surtout et les philosophes n'eussent rougi d'avoir contemplé si longtemps les dehors de cette machine immense, sans trouver, sans soupçonner même la clef de sa constitution, et, toujours grossièrement bornés par leurs sens, de n'avoir jamais su voir que matière où tout leur montrait qu'une autre substance donnait la vie à l'univers et l'intelligence à l'homme?

C'est alors, Monsieur, que la mode eût été pour cette nouvelle philosophie ; que les jeunes gens et les sages se fussent trouvés d'accord ; qu'une doctrine si belle, si sublime, si douce et si consolante pour l'homme juste, eût réellement excité tous les hommes à la vertu ; et que ce beau mot d'*humanité*, rebattu maintenant jusqu'à la fadeur, jusqu'au ridicule

par les gens du monde les moins humains, eût été plus empreint dans les cœurs que dans les livres. Il eût donc suffit d'une simple transposition de temps pour faire prendre tout le contre-pied à la mode philosophique; avec cette différence que celle d'aujourd'hui, malgré son clinquant de paroles, ne nous promet pas une génération bien estimable, ni des philosophes bien vertueux (Ces paroles se sont accomplies à la lettre).

Vous m'objectez, Monsieur, que si Dieu eût voulu obliger les hommes à le connaître, il eût mis son existence à évidence à tous les yeux : c'est à ceux qui font de la foi en Dieu un dogme nécessaire au salut de répondre à cette objection, et ils y répondent par la révélation. Quant à moi, je crois en Dieu sans croire cette foi necessaire, je ne vois pas pourquoi Dieu se serait obligé de nous la donner. Je pense que chacun sera jugé non sur ce qu'il a cru, mais sur ce qu'il a fait; et je ne crois point qu'un système de doctrine soit nécessaire aux œuvres, parce que la conscience en tient lieu.

Je crois bien, il est vrai, qu'il faut être de bonne foi dans sa croyance, et ne pas s'en faire un système favorable à nos passions. Comme nous ne sommes pas toute intelligence, nous ne saurions philosopher avec tant de désintéressement que notre volonté n'influe un peu sur nos opinions : l'on peut souvent juger des secrètes inclinations d'un homme par ses sentiments purement spéculatifs; et, cela posé, je pense qu'il se pourrait bien faire

qu'il fût puni pour n'avoir pas cru (Il ne faut point douter que quiconque ayant eu les moyens de croire, et n'a pas cru, sera puni de son incrédulité).

Cependant je crois que Dieu s'est suffisamment révélé aux hommes par ses œuvres et dans leurs cœurs ; et s'il y en a qui ne le connaissent pas, c'est, selon moi, parce qu'ils ne veulent pas le connaître, ou parce qu'ils n'en ont pas besoin.

Dans ce dernier cas est l'homme sauvage et sans culture qui n'a fait encore aucun usage de sa raison ; qui gouverné seulement par ses appétits, n'a pas besoin d'autre guide, et qui, ne suivant que l'instinct de la nature, marche par des mouvements toujours droits. Cet homme ne connaît pas Dieu, mais il ne l'offense pas.

Dans l'autre cas, au contraire, est le philosophe qui, à force de vouloir exalter son intelligence, de raffiner, de subtiliser sur ce qu'on pensa jusqu'à lui, ébranle enfin tous les axiomes de la raison simple et primitive, et, pour vouloir toujours savoir plus et mieux que les autres, parvient à ne rien savoir du tout. L'homme à la fois raisonnable et modeste, dont l'entendement exercé, mais borné, sent ses limites et s'y renferme, trouve dans ces limites la notion de son âme et celle de l'auteur de son être, sans pouvoir passer au-delà pour rendre ces notions claires, et contempler d'aussi près l'un et l'autre que s'il était un pur esprit. Alors, saisi de respect, il s'arrête, et ne touche point au voile,

content de savoir que l'être immense est au dessous.

Voilà jusqu'où la philosophie est utile à la pratique ; le reste n'est plus qu'une spéculation oiseuse pour laquelle l'homme n'a point été fait, dont le raisonneur modéré s'abstient, et dans laquelle n'entre point l'homme vulgaire. Cet homme, qui n'est ni une brute ni un prodige, est l'homme proprement dit, moyen entre les deux extrêmes, et qui compose les dix-neuf vingtièmes du genre humain ; c'est à cette classe nombreuse de chanter le Psaume : *Cœli enarrant*, et c'est elle en effet qui le chante. Tous les peuples de la terre connaissent et adorent Dieu; et quoique chacun l'habille à sa mode, sous ces vêtements divers on trouve pourtant toujours un Dieu. Le petit nombre d'élite qui a de plus hautes prétentions de doctrine, et dont le génie ne se borne pas au sens commun, en veut un plus transcendant : ce n'est pas de quoi je le blâme ; mais qu'il parte de là pour se mettre à la place du genre humain; et dire que Dieu s'est caché aux hommes parce que lui, petit nombre, ne le voit plus, je trouve en cela qu'il a tort. Il peut arriver, j'en conviens, que le torrent de la mode et le jeu de l'intrigue étendent la secte philosophique, et persuadent un moment à la multitude qu'elle ne croit plus en Dieu; mais cette mode passagère ne peut durer, et, comme qu'on s'y prenne, il faudra toujours à la longue un Dieu à l'homme : enfin quand, forçant la nature des chose, la divinité augmenterait pour nous d'évidence, je ne doute pas que dans le nouveau lycée on aug-

mentât en même raison de subtilité pour la nier. La raison prend à la longue le pli que le cœur lui donne, et quand on veut penser en tout autrement que le peuple, on en vient à bout tôt ou tard.

Tout ceci, Monsieur, ne vous paraît guère philosophique, ni à moi non plus; mais toujours de bonne foi avec moi-même, je sens se joindre à mes raisonnements, quoique simples, le poids de l'assentiment intérieur. Vous voulez qu'on s'en défie; je ne saurais penser comme vous sur ce point, et je trouve, au contraire, dans ce jugement interne une sauve-garde naturelle contre les sophismes de ma raison. (Entendez-vous, vous qui vous appuyez si volontiers sur votre *raison* pour trouver la certitude?) Je crains même qu'en cette occasion vous ne confondiez les penchants secrets de notre cœur qui nous égarent, avec ce dictamen plus secret, plus interne encore, qui réclame et murmure contre ces décisions intéressées, et nous ramène en dépit de nous sur la route de la vérité. Ce sentiment intérieur est celui de la nature elle-même, c'est un appel de sa part contre les *sophismes de la raison*, et ce qui le prouve est qu'il ne parle jamais plus fort que quand notre volonté cède avec le plus de complaisance aux jugements qu'il s'obstine à rejeter. Loin de croire que qui juge d'après lui soit sujet à se tromper, je crois que jamais il ne se trompe, et qu'il est la lumière de notre faible entendement lorsque nous voulons aller plus loin que ce que nous pouvons concevoir.

Et après tout, combien de fois la philosophie elle-même, avec toute sa fierté, n'est-elle pas forcée de recourir au jugement interne qu'elle affecte de mépriser? n'était-ce pas lui seul qui faisait marcher Diogène pour toute réponse devant Zénon qui niait les mouvements? N'était-ce pas par lui que toute l'antiquité philosophique répondait aux Pyrrhonniens? N'allons pas si loin; tandis que toute la philosopie moderne rejette les esprits, tout d'un coup l'évêque Berkley s'élève et soutient qu'il n'y a point de corps. Comment est-on venu à bout de répondre à ce terrible logicien? Ôtez le sentiment intérieur, et je défie tous les philosophes modernes ensemble de prouver à Berkley qu'il y a des corps. Bon jeune homme qui me paraissez si bien né, de la bonne foi, je vous en conjure, et permettez que je vous cite ici un auteur qui ne sera pas suspect, celui des *Pensées philosophiques* (1). Qu'un homme vienne vous dire que, projetant par hasard une multitude de caractères d'imprimerie, il a vu l'Énéide toute arrangée résulter du projet; convenez qu'au lieu d'aller vérifier cette merveille vous lui répondrez froidement : Monsieur, cela n'est pas impossible, mais vous mentez. En vertu de quoi, je vous prie, lui répondrez-vous ainsi?

Eh! qui ne sait que, sans le sentiment interne, il ne resterait bientôt plus de traces de vérité sur la terre; que nous serions tous successivement le

(1) Diderot.

jouet des opinions les plus monstrueuses, à mesure que ceux qui les soutiendraient auraient plus de génie, d'adresse et d'esprit; et qu'enfin réduits à rougir de notre raison même, nous ne saurions bientôt plus que croire ni penser?

Mais les objections... sans doute il y en a d'insolubles pour nous, et beaucoup, je le sais; mais, encore un coup, donnez-moi un système où il n'y en ait pas, et dites-moi comment je dois me déterminer. Bien plus, par la nature de mon système, pourvu que mes preuves directes soient bien établies, les difficultés ne doivent pas m'arrêter vu l'impossibilité où je suis, moi être mixte, de raisonner exactement sur les esprits purs, et d'en observer suffisamment la nature. Mais vous, matérialiste, qui me parlez d'une substance unique, palpable, et soumise par sa nature à l'inspection des sens, vous êtes obligé non seulement de ne me rien dire que de clair, de bien prouvé, mais de résoudre toutes mes difficultés d'une façon pleinement satisfaisante, parce que nous possédons vous et moi tous les instruments nécessaires à cette solution. Et, par exemple, quand vous faites naître la pensée des combinaisons vous devez me montrer sensiblement ces combinaisons et leur résultat par les seules lois de la physique et de la mécanique, puisque vous n'en admettez point d'autres. Vous, épicurien, vous composez l'âme d'atomes subtils : mais qu'appelez-vuos *subtils*, je vous prie? Vous savez que nous ne connaissons point de dimensions absolues, et que rien n'est petit ou grand que relativement

à l'œil qui le regarde. Je prends par supposition un microscope suffisant, et je regarde un de vos atomes : je vois un grand quartier de rocher crochu : de la danse et de l'accrochement de pareils quartiers j'attends de voir résulter la pensée. Vous, moderniste, vous me montrez une molécule organique : je prends mon microscope, et je vois un dragon grand comme la moitié de ma chambre, j'attends de voir se mouler et s'entortiller de pareils dragons, jusqu'à ce que je voie résulter de tout un être non-seulement organisé, mais intelligent, c'est-à-dire un être non agrégatif, et qui soit rigoureusement un, etc. Vous me marquiez, Monsieur, que le monde s'était fortuitement arrangé comme la république romaine. Pour que la parité fût juste, il faudrait que la république romaine n'eût pas été composée avec des hommes, mais avec des morceaux de bois. Montrez-moi clairement et sensiblement la génération purement matérielle du premier être intelligent, je ne vous demande rien de plus.

Mais si tout est l'œuvre d'un être intelligent, puissant, bienfaisant, d'où vient le mal sur la terre? Je vous avoue que cette vérité si terrible ne m'a jamais beaucoup frappé, soit que je ne l'aie pas bien conçue, soit qu'en effet elle n'ait pas toute la solidité qu'elle paraît avoir. Nos philosophes se sont élevés contre les entités métaphysiques, et je ne connais personne qui en fasse tant. Qu'entendent-ils par le *mal?* Qu'est-ce que le mal par lui-même? Où est le mal relativement à la nature et à son auteur?

L'univers subsiste, l'ordre y règne et s'y conserve; tout y périt successivement, parce que telle est la loi des êtres matériels et mus; mais tout s'y renouvelle, et rien n'y dégénère, parce que tel est l'ordre de son auteur, et cet ordre ne se dément point. Je ne vois aucun mal à tout cela; mais quand je souffre, n'est-ce pas un mal? doucement; je suis sujet à la mort, parce que j'ai reçu la vie; il n'y avait pour moi qu'un moyen de ne point mourir, c'était de ne jamais naître. La vie est un bien positif, mais fini, dont le terme s'appelle mort. Le terme du positif n'est pas le négatif, il est zéro. La mort nous est terrible, et nous appelons cette terreur un mal. La douleur est encore un mal pour celui qui souffre; j'en conviens : mais la douleur et le plaisir étaient les seuls moyens d'attacher un être sensible et périssable à sa propre conservation, et ces moyens sont ménagés avec une bonté digne de l'être suprême. Au moment même que j'écris ceci, je viens encore d'éprouver combien la cessation subite d'une douleur aiguë est un plaisir vif et délicieux : m'oserait-on dire que la cessation du plaisir le plus vif soit une douleur aiguë? La douce jouissance de la vie est permanente; il suffit pour la goûter de ne pas souffrir. La douleur n'est qu'un avertissement importun, mais nécessaire, que ce bien qui nous est si cher est en péril. Quand je regardai de près à tout cela, je trouvai, je prouvai peut-être que le sentiment de la mort et celui de la douleur est presque nul dans l'ordre de la nature. Ce sont les

hommes qui l'ont aiguisé; sans leurs raffinements insensés, sans leurs institutions barbares, les maux physiques ne vous atteindraient, ne nous affecteraient guère, et nous ne sentirions point la mort.

Mais le mal moral? autre ouvrage de l'homme. auquel Dieu n'a d'autre part que de l'avoir fait libre et en cela semblable à lui. Faudra-t-il donc s'en prendre à Dieu des crimes des hommes et des maux qu'ils leurs attirent? Faudra-t-il, en voyant un champ de bataille, lui reprocher d'avoir créé tant de jambes et de bras cassés?

Pourquoi, direz-vous, avoir fait l'homme libre, puisqu'il devait abuser de sa liberté? Ah! M. de***, s'il exista jamais un mortel qui n'en ait pas abusé, ce mortel seul honore plus l'humanité que tous les scélérats qui couvrent la terre ne la dégradent. Mon Dieu! donne-moi des vertus, et me place un jour auprès des Fénélon, des Caton, des Sacrate. Que m'importe le reste du genre humain? Je ne rougirai point d'avoir été homme.

Je vous l'ai dit, Monsieur, il s'agit ici de mon sentiment, non de mes preuves, et vous ne le voyez que trop. Je me souviens d'avoir jadis rencontré sur mon chemin cette question de l'origine du mal, et de l'avoir effleurée; mais vous n'avez point lu ces rabâcheries, et moi je les ai oubliées : nous avons très-bien fait tous deux. Tout ce que je sais est que la facilité que je trouvais à les résoudre venait de l'opinion que j'ai toujours eue de la coexistence éternelle des deux principes : l'un actif, qui est Dieu;

l'autre passif, qui est la matière, que l'être actif combine et modifie avec une pleine puissance, mais pourtant sans l'avoir créée et sans la pouvoir anéantir. Cette opinion m'a fait huer des philosophes à qui je l'ai dite; ils l'ont décidée absurde et contradictoire (Et ils ont eu raison, car elle est d'une absurdité révoltante, elle n'est pas soutenable). Cela peut être (et cela est); mais elle ne m'a pas paru telle; (Si elle était vraie, Dieu n'existerait pas.) et j'y ai trouvé l'avantage d'expliquer, sans peine et clairement à mon gré, tant de questions dans lesquelles ils s'embrouillent, entre autres celles que vous m'avez proposées ici comme insolubles.

Au reste j'ose croire que mon sentiment, peu pondérant sur toute autre matière, doit l'être un peu sur celle-ci; et, quand vous connaîtrez mieux ma destinée, quelque jour vous direz peut-être en pensant à moi : Quel autre a droit d'agrandir la mesure qu'il a trouvée aux maux que l'homme souffre ici-bas ?. . . . .
Mais ne soyons jamais injustes; et pour aggraver le mal n'ôtons pas le mal.

Arracher toute croyance du cœur des hommes c'est y détruire toute vertu. C'est mon opinion, Monsieur : peut-être est-elle fausse; mais tant que c'est la mienne, je ne serai point assez lâche pour vous la dissimuler. (L'homme qui n'a nulle croyance est cent fois plus redoutable qu'un tigre. De combien de maux inouis la société a été accablée par les incroyants de tous les temps ! Les exécrables anthro-

pophages de quatre-vingt-treize ne croyaient à rien ; et leurs dignes enfants, qui aujourd'hui n'attendent que le moment.... sont aussi incrédules qu'eux.)

Faire le bien est l'occupation la plus douce d'un homme bien né: sa probité, sa bienfaisance, ne sont point l'ouvrage de ses principes (elles le sont souvent), mais celui de son bon naturel; il cède à ses penchants en pratiquant la justice, comme le méchant cède aux siens en pratiquant l'iniquité. Contenter le goût qui nous porte à bien faire est bonté, mais non pas vertu.

Ce mot de vertu signifie *force*. Il n'y a point de vertu sans combat, il n'y en a point sans victoire. La vertu ne consiste point seulement à être juste, mais à l'être en triomphant de ses passions, en régnant sur son propre cœur. Titus, rendant heureux le peuple romain, versant partout les grâces et les bienfaits, pouvait ne pas perdre un seul jour et n'être pas vertueux ; il le fut certainement en renvoyant Bérénice. . . . .
Vous voyez ici d'avance la question remise à son premier point. Ce divin simulacre dont vous me parlez s'offre à moi sous une image qui n'est pas ignoble; et je crois sentir, à l'impression que cette image fait dans mon cœur, la chaleur qu'elle est capable de produire. Mais ce simulacre enfin n'est encore qu'une de ces entités métaphysiques dont vous ne voulez pas que les hommes se fassent des dieux; c'est un pur objet de contemplation. Jusqu'où portez-vous l'objet de cette contemplation

sublime? Si vous ne voulez qu'en tirer un nouvel encouragement pour bien faire, je suis d'accord avec vous; mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Supposons votre cœur honnête en proie aux passions les plus terribles, dont vous n'êtes pas à l'abri, puisque enfin vous êtes homme. Cette image qui, dans le calme, s'y peint si ravissante, n'y perdra-t-elle rien de ses charmes, et ne s'y ternira-t-elle point au milieu des flots? Ecartons la supposition décourageante et terrible des périls qui peuvent tenter la vertu mise au désespoir..... Le moyen, Monsieur, de résister à des tentations violentes, quand on peut leur céder sans crainte en se disant : à quoi bon résister? Pour être vertueux, le philosophe a besoin de l'être aux yeux des hommes, mais sous les yeux de Dieu le juste est bien fort; il compte cette vie, et ses biens, et ses maux, et toute sa gloriole pour si peu de chose! *il aperçoit tant au-delà!* Force invincible de la vertu, nul ne te connaît que celui qui sent tout son être, et qui sait qu'il n'est pas au pouvoir des hommes d'en disposer! Lisez-vous quelquefois la *République* de Platon? Voyez dans le second dialogue avec quelle énergie l'ami de Socrate, dont j'ai oublié le nom, lui peint le juste accablé des outrages de la fortune et des injustices des hommes, diffamé, persécuté, outragé, en proie à tout l'opprobre du crime, et méritant tout le prix de la vertu, voyant déjà la mort qui s'approche, et sûr que la haine des méchants n'épargnera pas sa mémoire, quand ils ne pourront

plus rien sur sa personne. Quel tableau décourageant, si rien pouvait décourager la vertu! Socrate lui-même effrayé s'écrie, et croit devoir invoquer les dieux avant de répondre; mais sans l'espoir d'une autre vie, il aurait mal répondu pour celle-ci. Toutefois dût-il finir pour nous à la mort, ce qui ne peut-être si Dieu est juste, et par conséquent s'il existe, l'idée seule de cette existence serait pour l'homme un encouragement à la vertu, et une consolation dans ses misères, dont manque celui qui, se croyant isolé dans cet univers, ne sent au fond de son cœur aucun confident de ses pensées. C'est toujours une douceur dans l'adversité d'avoir un témoin qu'on ne l'a pas méritée; c'est un orgueil vraiment digne de la vertu de pouvoir dire à Dieu: Toi qui lis dans mon cœur, tu vois que j'use en âme forte et en homme juste de la liberté que tu m'as donnée. Le vrai croyant, qui se sent partout sous l'œil éternel, aime à s'honorer à la face du ciel d'avoir rempli ses devoirs sur la terre.

Vous voyez que je ne vous ai point disputé ce simulacre, que vous m'avez présenté comme unique objet des vertus du sage. Mais, mon cher Monsieur, revenez maintenant à vous, et voyez combien cet objet est inaliénable avec vos principes. Comment ne sentez-vous pas que cette même loi de la nécessité, qui seule règle, selon vous, la marche du monde et de tous les événemens, règle aussi toutes les actions des hommes, toutes les pensées de leurs têtes, tous les sentimens de leurs cœurs; que rien n'est libre,

que tout est forcé, nécessaire, inévitable; que tous les mouvements de l'homme, dirigés par la matière aveugle, ne dépendent de sa volonté que parce que sa volonté même dépend de la nécessité ; qu'il n'y a par conséquent ni vertu, ni vices, ni mérites, ni démérites, ni moralité dans les actions humaines; et que ces mots d'honnête homme ou de scélérat doivent être pour nous totalement vides de sens ? Ils ne le sont pas toutefois, j'en suis très-sûr; votre honnête cœur, en dépit de vos arguments, réclame contre votre triste philosophie; le sentiment de la liberté, le charme de la vertu se font sentir à vous malgré vous. Et voilà comment de toutes parts cette forte et salutaire voix du sentiment intérieur rappelle au sein de la vérité et de la vertu tout homme que sa raison mal conduite égare. Bénissez, Monsieur, cette sainte et bienfaisante voix qui vous ramène aux devoirs de l'homme, que la philosophie à la mode finirait par vous faire oublier. Ne vous livrez à vos arguments que quand vous les sentez d'accord avec le dictamen de votre conscience ; et, toutes les fois que vous y sentirez de la contradiction, soyez sûr que ce sont eux qui vous trompent.

Quoique je ne veuille par ergoter avec vous, ni suivre pied à pied vos deux lettres, je ne puis cependant me refuser un mot à dire sur le parallèle du sage hébreu et du sage grec. Comme admirateur de l'un et de l'autre, je ne puis guère être suspect de préjugés en parlant d'eux. Je ne vous crois pas dans le même cas : je suis un peu surpris que

vous donniez au second tout l'avantage; vous n'avez pas assez fait connaissance avec l'autre, et vous n'avez pas pris assez de soin pour dégager ce qui est vraiment à lui de ce qui lui est étranger, et qui le défigure à vos yeux, comme à ceux de bien d'autres gens qui, selon moi, n'y ont pas regardé de plus près que vous. Si Jésus fût né à Athènes, et Socrate à Jérusalem; que Platon et Xénophon eussent écrit la vie du premier, Luc et Matthieu celle de l'autre, vous changeriez beaucoup de langage; et ce qui lui fait tort dans votre esprit est précisément ce qui rend son élévation d'âme plus étonnante et plus admirable, savoir, sa naissance en Judée, chez le plus vil peuple qui peut-être existât alors; au lieu que Socrate, né chez le plus instruit et le plus estimable, trouva tous les secours dont il avait besoin pour s'élever aisément au ton qu'il prit. Il s'éleva contre les sophistes comme Jésus contre les prêtres (juifs); avec cette différence que Socrate imita souvent ses antagonistes, et que, si sa belle et douce mort n'eût honoré sa vie, il eût passé pour un sophiste comme eux. Pour Jésus, le vol sublime que prit sa grande âme l'éleva toujours au dessus de tous les mortels, et depuis l'âge de douze ans, jusqu'au moment qu'il expira dans la plus cruelle ainsi que dans la plus infame de toutes les morts, il ne se démentit pas un seul moment. Mais ses vils et lâches compatriotes, au lieu de l'écouter, le prirent en haine à cause de son génie et de sa vertu qui leur reprochaient leur indignité. En-

fin, ce ne fut qu'après avoir vu l'impossibilité d'exécuter son projet qu'il l'étendit dans sa tête, et que, ne pouvant faire une révolution chez son peuple, il voulut en faire une par ses disciples dans l'univers. Celui qui rendait la vie aux morts et commandait en maître absolu à la nature, qui a rempli de miracles éclatans les champs de la Judée aurait pu sans doute faire une révolution chez son peuple; mais les Écritures devaient s'accomplir, et elles avaient prédit que le peuple juif, endurci et incrédule, serait rejeté à cause de ses iniquités : voilà pourquoi il n'embrasse pas la doctrine du divin fils de Marie. Ce qui l'empêcha de réussir dans son premier plan, outre la bassesse de son peuple, incapable de toute vertu, ce fut la trop grande douceur de son propre caractère; douceur qui tient plus de l'ange et du Dieu que de l'homme, qui ne l'abandonna pas un instant, même sur la croix, et qui fait verser des torrents de larmes à quiconque sait lire sa vie comme il faut... On n'y voit pas un seul mot qui ne soit digne de lui (dans ses discours); et c'est là qu'on reconnaît l'homme divin qui, de si piètres disciples, a fait pourtant, dans leur grossier, mais fier enthousisme, des hommes éloquents et courageux.

Il fallait, en effet, que les disciples de Jésus fussent courageux, pour oser entreprendre la conquête de l'univers; pour oser attaquer de front toutes les passions, tous les préjugés; pour dire aux potentats : Vous êtes coupables et dignes des châtiments éternels, si vous gouvernez injustement

vos peuples, si vous ne foulez aux pieds, du moins en esprit, toute la gloire qui vous environne, ainsi que les richesses que vous possédez; pour oser dire à ce voluptueux : Renoncez à vos penchants pervers; crucifiez vos passions, sans quoi des malheurs affreux seront votre partage éternel. Oui, il fallait nécessairement que les apôtres fussent doués d'un courage divin, et que Jésus fût Dieu lui-même pour le leur communiquer et c'est ce qu'il a fait; l'établissement de la foi chrétienne en est une preuve irrécusable et manifeste.

De l'existence de l'âme humaine, de son immatérialité et de son immortalité.

Après avoir découvert ceux de ses attributs (de Dieu) par lesquels je conçois son existence, je reviens à moi, et je cherche quel rang j'occupe dans l'ordre des choses qu'elle gouverne, et que je puis examiner. Je me trouve incontestablement au premier par mon espèce; car, par ma volonté et par les instruments qui sont en mon pouvoir pour l'exécuter, j'ai plus de force pour agir sur tous les corps qui m'environnent, ou pour me prêter ou me dérober comme il me plait à leur action, qu'aucun deux n'en a pour agir sur moi malgré moi par la seule impulsion physique; et, par mon intelligence, je suis le seul qui ait inspection sur le tout. Quel être ici-bas, hors l'homme, sait observer tous les autres,

mesurer, calculer, prévoir leur mouvement, leurs effets, et joindre, pour ainsi dire, le sentiment de l'existence commune à celui de son existence individuelle? Qu'y a-t-il de si ridicule à penser que tout est fait pour moi, si je suis le seul qui sache tout rapporter à lui?

Il est donc vrai que l'homme est le roi de la terre qu'il habite (1); car non seulement il dompte tous les animaux, non seulement il dispose des éléments par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore, par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sache faire usage du feu, et qui sache admirer le soleil? Quoi! je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire; et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est la triste philosophie qui te rend semblable à elle, ou plutôt tu veux en vain t'avillir, ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

Pour moi, qui n'ai point de système à soutenir, homme simple et vrai que la fureur d'aucun parti n'entraîne, et qui n'aspire point à l'honneur d'être

(1) *Var*.... Est le roi de la nature, au moins sur la terre....

chef de secte, content de la place où Dieu m'a mis, je ne vois rien, après lui, de meilleur que mon espèce; et si j'avais à choisir ma place dans l'ordre des êtres, que pourrais-je choisir de plus que d'être homme?

Cette réflexion m'enorgueillit moins qu'elle ne me touche; car cet état n'est point de mon choix, et il n'était pas dû au mérite d'un être qui n'existait pas encore. Puis-je me voir ainsi distingué sans me féliciter de remplir ce poste honorable, et sans bénir la main qui m'y a placé? De mon premier retour sur moi naît dans mon cœur un sentiment de reconnaissance et de bénédiction pour l'auteur de mon espèce, et de ce sentiment mon premier hommage à la divinité bienfaisante, j'adore la puissance suprême, et je m'attendris sur ses bienfaits. N'est-ce pas une conséquence naturelle de l'amour de soi, d'honorer ce qui nous protége, et d'aimer ce qui nous fait du bien?

Mais, quand pour connaître ensuite ma place individuelle dans mon espèce, j'en considère les rangs divers et les hommes qui les remplissent, que deviens-je? Quel spectacle! où est l'ordre que j'avais observé? Le tableau de la nature ne m'offrait qu'harmonie et proportions, celui du genre humain ne m'offre que confusion, désordre! le concert règne entre les éléments, et les hommes sont dans le chaos! les animaux sont heureux, leur roi seul est misérable? ô sagesse, où sont tes lois?

Croiriez-vous que de ces tristes réflections et de

ces contradictions apparentes se formèrent dans mon esprit les sublimes idées de l'âme, qui n'avaient point jusque-là résulté de mes recherches ? En méditant sur la nature de l'homme, j'y crus découvrir deux principes distincts, dont l'un l'élevait à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice et du beau moral, aux régions du monde intellectuel dont la contemplation fait les délices du sage, et dont l'autre le ramenait bassement en lui-même, l'asservissait à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, et contrariait par elles tout ce que lui inspirait le sentiment du premier.

En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvements contraires, je me disais: Non; l'homme n'est point un ; je veux, et je ne veux, je me sens à la fois esclave, libre; je vois le bien, je l'aime, je fais le mal; je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent; et mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pu résister. Si la conscience est l'ouvrage des préjugés, j'ai tort sans doute, et il n'y a point de morale démontrée; mais si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, et si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait de l'homme un être simple lève ces contradictions, et je ne reconnais plus qu'une substance.

Vous remarquerez que, par ce mot de *substance*, j'entends en général l'être doué de quelque qualité

primitive, et abstraction faite de toutes modifications particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont communes peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance; mais s'il y en a qui s'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions. Vous réfléchirez sur cela ; pour moi je n'ai besoin, quoi qu'en dise Loke, de connaître la matière que comme étendue et divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser ; et quand un philosophe viendra me dire que les arbres sentent et que les rochers pensent, il aura beau m'embarrasser dans ses arguments subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres que d'accorder une âme à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à cordes, dont je fais sonner l'unisson par un instrument caché; le sourd voit frémir la corde; je lui dis c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il, la cause du frémissement de la corde est en elle-même ; c'est une qualité commune à tous les corps de frémir ainsi. Montrez-moi donc, reprends-je, ce frémissement dans les autres corps, ou du moins sa cause dans cette corde. Je ne puis, réplique le sourd, mais, parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde, pourquoi faut-il que j'aille expliquer cela par vos sons, dont je n'ai pas la moindre idée? C'est expli-

quer un fait obscur par une cause encore plus obscure. Ou rendez-moi vos sons sensibles, ou je dis qu'ils n'existent pas.

Plus je réfléchis sur la pensée et sur la nature de l'esprit humain, plus je trouve que le raisonnement des matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds, en effet, à la voix intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnaître : une machine ne pense point; il n'y a ni mouvement qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi : tes sentiments, tes désirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps dans lequel tu te sens enchaîné.

Nul être matériel n'est actif par lui-même, et moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, et ce sentiment qui me parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent et qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens; je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, et je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux tentations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette faiblesse, je n'écoute que ma volonté; je suis esclave par mes vices, et libre par

mes remords; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, et que j'empêche enfin la voix de l'âme de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connais la volonté que par le sentiment de la mienne, et l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes n'en font qu'une; et si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugements, que son jugement n'est que le pouvoir de comparer et de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là; il choisit le bon comme il a jugé le vrai : s'il juge le faux, il choisit mal. Quelle est donc la cause qui détermine sa volonté? c'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement? c'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'en suit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté

d'un être libre; on ne saurait remonter au-delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, et il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, et comme tel, animé d'une substance immatérielle (qui est l'âme).

Si l'homme est actif et libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la Providence, et ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme en abusant de la liberté qu'elle lui donne ; mais elle ne l'empêche pas de le faire. Elle l'a fait libre, afin qu'il fît, non le mal, mais le bien par choix. Elle l'a mis en état de faire ce choix en usant bien des facultés dont elle l'a doué ; mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait retombe sur lui sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mit à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le

contentement de soi-même; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes tentés par les passions et retenus par la conscience. Que pouvait de plus en notre faveur la puissance divine elle-même? Pouvait-elle mettre de la contradiction dans notre nature et donner le prix d'avoir bien fait à celui qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, fallait-il le borner à l'instinct et le faire bête? Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon et heureux comme toi.

C'est l'abus de nos facultés qui nous rend malheureux et méchants. Nos chagrins, nos soucis, nos peines nous viennent de nous. Le mal moral est incontestablement notre ouvrage, et le mal physique ne serait rien sans nos vices, qui nous l'ont rendu sensible. N'est-ce pas pour nous conserver que la nature nous fait sentir nos besoins? La douleur du corps n'est-elle pas une preuve que la machine se dérange, et un avertissement d'y pourvoir? La mort... Les méchants n'empoisonnent-ils pas leur vie et la nôtre? Qui est-ce qui voudrait toujours vivre? La mort est le seul remède aux maux que vous vous faites; la nature a voulu que vous ne souffrissiez pas toujours. Combien l'homme vivant dans la simplicité primitive est sujet à peu de maux! Il vit presque sans maladies ainsi que sans passions, et ne prévoit ni ne sent la mort; quand il la sent, ses misères la lui rendent désira-

ble : dès lors elle n'est plus un mal pour lui (il n'est cependant pas permis de la désirer). Si nous nous contentions de ce que nous sommes, nous n'aurions point à déplorer notre sort; mais pour chercher un bien-être imaginaire, nous nous donnons mille maux réels. Qui ne sait pas supporter un peu de souffrance doit s'attendre à beaucoup souffrir. Quand on a gâté sa constitution par une vie déréglée, on la veut rétablir par des remèdes; au mal qu'on sent on ajoute celui qu'on craint; la prévoyance de la mort la rend horrible et l'accélère; plus on la veut fuir plus on la sent; et l'on meurt de frayeur durant sa vie, en murmurant contre la nature des maux qu'on s'est faits en l'offensant.

Homme, ne cherche plus l'auteur du mal; cet auteur, c'est toi-même. Il n'existe point d'autre mal que celui que tu te fais ou que tu souffres, et l'un et l'autre viennent de toi. Le mal général ne peut être que dans le désordre, et je vois dans le système du monde un ordre qui ne se dément point. Le mal particulier n'est que dans le sentiment de l'être qui souffre; et ce sentiment, l'homme ne l'a pas reçu de la nature, il se l'est donné. La douleur a peu de prise sur quiconque, ayant peu réfléchi, n'a ni souvenir ni prévoyance. Otez nos funestes progrès, ôtez nos erreurs et nos vices, ôtez l'ouvrage de l'homme, et tout est bien. Où tout est bien rien n'est injuste. La justice est inséparable de la bonté; or, la bonté est l'effet nécessaire d'une puissance sans borne et de l'amour de soi, essentiel à tout être

qui sent. Celui qui peut tout, étend, pour ainsi dire, son existence avec celle des êtres. Produire et conserver sont l'acte perpétuel de la puissance; elle n'agit point sur ce qui n'est pas; Dieu n'est pas le Dieu des morts[1]: il ne pourrait être destructeur et méchant sans se nuire. Celui qui peut tout ne peut vouloir que ce qui est bien. Donc l'être souverainement bon, parce qu'il est souverainement puissant, doit être aussi souverainement juste, autrement il se contredirait lui-même; car l'amour de l'ordre qui le produit s'appelle *bonté*, et l'amour de l'ordre qui le conserve s'appelle *justice*.

Dieu, dit-on, ne doit rien à ses créatures. Je crois qu'il leur doit tout ce qu'il leur promit en leur donnant l'être (Dieu donne ce qu'il promet quand on ne s'en rend pas indigne). Or c'est leur promettre un bien que de leur en donner l'idée et de leur en faire sentir le besoin. Plus je rentre en moi-même, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme : *Sois juste, et tu seras heureux*. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses : le méchant prospère et le juste est opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! La consience s'élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant : Tu m'as trompé!

Je t'ai trompé, téméraire! et qui te l'a dit? Ton âme est-elle anéantie? as-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir et ta gloire avec

ton corps aux champs de Philippe. Pourquoi dis-tu, *La vertu n'est rien*, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu : non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

On dirait, au murmure des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. *Oh ! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux.* N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. « Ce n'est point dans la lice, dit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sont couronnés, c'est après qu'il l'ont parcourue. » Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la Providence est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurais, à la vérité, l'embarras de me demander, où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté pour moi, sitôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que, durant ma vie corporelle, n'apercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est point soumis, m'échappe. Quand l'union du corps et de l'âme est rompue, je con-

çois que l'un peut se dissoudre, et l'autre se conserver. Ponrquoi la destruction de l'un entraînerait-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étaient par leur union, dans un état violent; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel : la substance active et vivante regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et morte. Hélas! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps. L'âme vit alors de Dieu et en Dieu, qui la plonge dans les torrents de délices au milieu desquelles elle vivra durant l'immobile éternité. *Misericordias Domini in æternum cantabo*; je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur, disait le saint roi David.

Mais ne nous lassons pas d'entendre Rousseau. Il ajoute : Je conçois comment le corps s'use et se détruit par la division des parties : mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant (ou de l'âme); et n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console et n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrai-je de m'y livrer? Je sens mon âme, je la connais par le sentiment et par la pensée; je sais qu'elle est, sans savoir quelle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je n'ai pas. Ce que je sais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire,

et que, pour être le même en effet, il faut que je me souvienne d'avoir été. Or je ne saurais me rappeler, après ma mort, ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, et par conséquent ce que j'ai fait; et je ne doute point que ce souvenir ne fasse un jour *la félicité des bons, et le tourment des méchants.* Ici-bas mille passions ardentes absorbent le sentiment interne, et donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgrâces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font le corps et les sens, nous jouirons de la contemplation de l'Etre suprême et des vérités éternelles dont il est la source; quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre âme, et que nous serons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la consience reprendra sa force et son empire; c'est alors que la volupté pure qui naît du contentement de soi-même, et le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentiments inépuisables le sort que chacun se sera préparé.

Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables : il est dur de mourir; la mort pour le vrai chétien, c'est la vie, c'est le bonheur; il l'appelle avec ardeur; à sa vue, il tressaille d'une joie inénarrable et s'écrie : *Qu'il est doux de mourir!* mais il est doux d'espérer qu'on ne vivra pas toujours, et qu'une meilleure vie finira les peines de

celle-ci. Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent? quelle ressource, quel espoir, quelle consolation nous resterait-il contre les rigueurs du sort et contre les injustices des hommes? L'ignorant qui ne prévoit rien, sent peu le prix de la vie, et craint peu de la perdre; l'homme éclairé voit des biens d'un grand prix qu'il préfère à celui-là. Il n'y a que le demi-savoir et la fausse sagesse qui, prolongeant nos vues jusqu'à la mort, et pas au-delà, en font pour nous le pire des maux. La nécessité de mourir n'est à l'homme sage qu'une raison de supporter les peines de la vie. Si l'on n'était pas sûr de la perdre une fois, elle coûterait trop à conserver. La grande erreur est de donner trop d'importance à la vie, comme si notre être en dépendait, et qu'après la mort on ne fût plus rien. Quand nous laissons notre corps, nous ne faisons que poser un vêtement incommode. *(Pensées, pag. 157.)*

O grand Être! Être éternel, suprême intelligence, source de vie et de félicité, créateur, conservateur, père de l'homme et roi de la nature, Dieu très-puissant, très-bon, dont je ne doutai jamais un moment, et sous les yeux duquel j'aimai toujours à vivre! je le sais, je m'en réjouis, je vais paraître devant ton trône. Dans peu de jours mon âme, libre de sa dépouille, commencera de t'offrir plus dignement cet immortel hommage qui doit faire mon bonheur pendant l'éternité. Je compte

pour rien tout ce que je serai jusqu'à ce moment. (*Em. t.* IV, *pag.* 188.)

Mon corps vit encore, mais ma vie morale est finie. Je suis au bout de ma carrière, et déjà jugé sur le passé. Souffrir et mourir est tout ce qui me reste à faire; c'est l'affaire de la nature : mais moi, j'ai taché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort; et maintenant qu'elle approche, je la vois venir sans effroi : qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil.

On a beau vouloir établir la vertu par la seule raison; quelle solide base peut-on lui donner? La vertu, disent-ils, est l'amour de l'ordre. Mais cet amour, peut-il donc et doit-il l'emporter en moi sur celui de mon bien-être. Qu'ils me donnent une raison claire et suffisante pour le préférer. Dans le fond, leur prétendu principe est un pur jeu de mots, car je dis aussi, moi, que le vice est l'amour de l'ordre, pris dans un sens différent. Il y a quelque ordre moral partout où il y a sentiment et intelligence.

La différence est que le bon s'ordonne par rapport au tout, et que le méchant ordonne le tout par rapport à lui. Celui-ci se fait le centre de toutes choses, l'autre mesure son rayon et se tient à la circonférence. Alors il est ordonné par rapport au centre commun, qui est Dieu, et par rapport à tous les cercles concentriques, qui sont les créatures. Si la divinité n'est pas, il n'y a que le méchant qui raisonne, le bon n'est qu'un insensé.

Puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé quand, après avoir épuisé la vanité des opinions humaines et goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près de soi la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie, et la source du bonheur dont on a désespéré. Tous les devoirs de la loi naturelle, presque effacés dans mon cœur par l'injustice des hommes, s'y retracent au nom de l'éternelle justice qui me les impose et qui me les voit remplir. Je ne sens plus en moi que l'ouvrage et l'instrument du grand Être qui veut le bien, qui le fait, qui fera le mien par le concours de mes volontés aux siennes, et par le bon usage de ma liberté ; j'acquiesce à l'ordre qu'il établit, sûr de jouir moi-même un jour de cet ordre et d'y trouver ma félicité ; car qu'elle félicité plus douce que de se sentir ordonné dans un système ou tout est bien ? En proie à la douleur, je la supporte avec patience, en songeant quelle est passagère, qu'elle vient d'un corps qui n'est point moi. Si je fais une bonne action sans témoin, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour l'autre vie de ma conduite en celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : l'Être juste qui régit tout saura bien m'en dédommager : les besoins de mon corps, les misères de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus supportable. Ce seront autant de liens à rompre quand il faudra tout quitter.

Unie à un corps mortel par des liens non moins puissants qu'incompréhensibles, le soin de la conservation de ce corps excite l'âme à rapporter tout à

lui, et lui donne un intérêt contraire à l'ordre général, qu'elle est pourtant capable de voir et d'aimer; c'est alors que le bon usage de sa liberté devient à la fois le mérite et la récompense, et qu'elle se prépare un bonheur inaltérable (et éternel) en combattant ses passions terrestres et se maintenant dans sa première volonté.

Que si, même dans l'état d'abaissement où nous sommes durant cette vie, tous nos vices viennent de nous, pourquoi nous plaignons-nous d'être subjugués par eux? Pourquoi reprochons-nous à l'auteur des choses les maux que nous nous faisons, et les ennemis que nous armons contre nous-mêmes? Des coupables qui se disent forcés au crime sont aussi menteurs que méchants : comment ne voient-ils point que la faiblesse dont ils se plaignent est leur ouvrage, que leur dépravation vient (de l'abus) de leur volonté; qu'à force de vouloir céder à leurs tentations, il leur cèdent enfin malgré eux, et les rendent irrésistibles? Oh! que uous resterions aisément maîtres de nous et de nos passions, même durant cette vie, si, lorsque notre esprit commence à s'ouvrir, nous ne savions l'occuper des objets qu'il doit connaître pour apprécier ceux qu'il ne connaît pas; si nous voulions sincèrement nous éclairer, non pour briller aux yeux des autres, mais pour être bons et sages selon notre nature, pour nous rendre heureux en pratiquant nos devoirs? Cette étude nous paraît ennuyeuse et pénible, parce que nous n'y songeons que déjà livrés à nos pas-

sions. Il est un âge où le cœur, libre encore, mais ardent, inquiet, avide du bonheur qu'il ne connaît pas, le cherche avec une curieuse incertitude, et, trompé par les sens, se fixe enfin sur sa vaine image, et croit le trouver où il n'est point. Ces illusions ont duré trop longtemps pour moi. Hélas! je les ai trop tard connues, et n'ai pu tout-à-fait les détruire : elles dureront autant que ce corps mortel qui les cause. Au moins elles ont beau me séduire, elle ne m'abusent plus; je les connais pour ce qu'elles sont; en les suivant je les méprise; loin d'y voir l'objet de mon bonheur, j'y vois son obstacle. J'aspire au moment où, délivré des entraves du corps, je serai *moi* sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin de moi pour être heureux; en attendant je le suis dès cette vie, parce que je compte pour peu tous les maux, que je la regarde comme presque étrangère à mon être, et que tout le bien que j'en peux retirer dépend de moi. (*Em. t.* 4. *p.* 78 et suiv.)

Pour m'élever d'avance autant qu'il se peut à cet état de bonheur, de force et de liberté, je m'exerce aux sublimes contemplations. Je médite sur l'ordre de l'univers, non pour l'expliquer par de vains systèmes, mais pour l'admirer sans cesse, pour adorer le sage auteur qui s'y fait sentir. Je converse avec lui, je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence; je m'attendris à ses bienfaits; je le bénis de ses dons. Source de justice et de vérité, Dieu clément et bon! dans ma confiance en toi, le su-

prême vœu de mon cœur, est que ta volonté soit faite. En y joignant la mienne, je fais ce que tu fais, j'acquiesce à ta bonté; je crois partager d'avance la suprême félicité qui en est le prix.

MÊME SUJET.

Mais c'est encore plus à tort que je me suis affecté de leurs outrages (1), au point d'en tomber dans l'abattement et presque dans le désespoir : comme s'il était au pouvoir des hommes de changer la nature des choses, et de m'ôter les consolations dont rien ne peut dépouiller l'innocent! Et pourquoi donc est-il nécessaire à mon bonheur éternel qu'ils me connaissent et me rendent justice? Le ciel n'a-t-il donc nul autre moyen de rendre mon âme heureuse, et de la dédommager des maux qu'ils m'ont fait souffrir injustement? Quand la mort m'aura tiré de leurs mains, saurai-je et m'inquiéterai-je de savoir ce qui se passe encore à mon égard sur la terre? A l'instant que la barrière de l'éternité s'ouvrira devant moi, tout ce qui en est deçà disparaîtra pour jamais; et, si je me souviens alors de l'existence du genre humain, il ne sera pour moi, dès cet instant même, que comme n'existant déjà plus.

J'ai donc enfin déjà pris mon parti tout-à-fait : détaché de tout ce qui tient à la terre et des insen-

(1) Il parle des philosophes.

sés jugements des hommes, je me résigne à être à jamais défiguré parmi eux, sans en moins compter sur le prix de mon innocence et de ma souffrance. Ma félicité doit être d'un autre ordre ; ce n'est plus chez eux que je dois la chercher, et il n'est pas plus en leur pouvoir de l'empêcher que de la connaître. Destiné à être dans cette vie la proie de l'erreur et du mensonge, j'attends l'heure de ma délivrance et le triomphe de la vérité, sans les plus chercher parmi les mortels. Détaché de toute affaire terrestre, et délivré même de l'inquiétude de l'espérance ici-bas, je ne vois plus de prise par laquelle ils puissent encore troubler le repos de mon cœur. L'espérance éteinte étouffe bien le désir, mais elle n'anéantit pas le devoir, et je veux jusqu'à la fin remplir le mien dans ma conduite avec les hommes. (*Dialog. t.* 2. *p.* 120).

Si tout consistait dans l'usage de cette vie, il m'importait de le savoir pour en tirer du moins le meilleur parti qu'il dépendrait de moi, tandis qu'il était encore temps de n'être pas tout-à-fait dupe. Mais ce que j'avais le plus à redouter au monde, dans la disposition où je me sentais, *était d'exposer le sort éternel de mon âme pour la jouissance des biens de ce monde, qui ne m'ont jamais paru d'un grand prix.* (*Dialog. t.* 2, *p.* 174).

MÊME SUJET.

Rousseau était fermement persuadé de la vérité d'une autre vie, comme nous l'allons voir par une de ses lettres à son grand ami Moultou. Nous la citerons tout entière, bien que le commencement n'ait aucun rapport à notre principal objet.

A M. MOULTOU.

Je suis délogé, cher Moultou; j'ai quitté l'air marécageux de Bourguoin pour venir occuper sur la hauteur une maison vide et solitaire que la dame à qui elle appartient m'a offerte depuis longtemps, et où j'ai été reçu avec une hospitalité très-noble, mais trop bien pour me faire oublier que je ne suis pas chez moi. Ayant pris ce parti, l'état où je suis ne me laisse plus penser à une autre habitation; l'honnêteté même ne me permettrait pas de quitter si promptement celle-ci, après avoir consenti qu'on l'arrangeât pour moi. Ma situation, la nécessité, mon goût, tout me porte à borner mes désirs et mes soins à finir dans cette solitude des jours dont, grâce au ciel, et quoique vous en puissiez dire, je ne crois pas le terme bien éloigné. Accablé des maux de la vie et de l'injustice des hommes, j'approche avec joie d'un séjour où tout cela ne pénètre point; et, en attendant, je ne veux plus m'occuper, si je puis, qu'à me rapprocher de moi-

même, et à goûter ici entre la compagne de mes infortunes et mon cœur, et Dieu qui le voit, quelques heures de douceur et de paix en attendant la dernière. Ainsi, mon bon ami, parlez-moi de votre amitié pour moi, elle me sera toujours chère; mais ne me parlez plus de projets. Il n'en est plus pour moi d'autre en ce monde que celui d'en sortir avec la même *innocence* que j'y ai vécu.

J'ai vu, mon ami, dans quelques-unes de vos lettres, notamment dans la dernière, que le torrent de la mode vous gagne, et que vous commencez à vaciller dans des sentiments où je vous croyais inébranlable. Ah! cher ami, comment avez-vous fait? Vous en qui j'ai toujours cru voir un cœur si sain, une âme si forte, cessez-vous donc d'être content de vous-même? Et le témoin secret de vos sentimens commencerait-il à vous devenir importun! Je sais que la foi n'est pas indispensable (elle l'est cependant pour quiconque, ne l'ayant pas, trouve les moyens de l'avoir), que l'incrédulité sincère n'est point un crime, et qu'on sera jugé sur ce qu'on aura fait, et non sur ce qu'on aura cru; mais prenez garde, je vous conjure, d'être de bien bonne foi avec vous-même, car il est très différent de *n'avoir pas cru, de n'avoir pas voulu croire;* et je puis concevoir comment celui qui n'a jamais cru ne croira jamais, mais non celui qui a cru peut cesser de croire. Encore un coup, ce que je vous demande n'est pas tant la foi que la bonne foi. (La Religion chrétienne a des caractères de vérité, de

divinité si frappants, si incontestables, que je soutiens qu'il est impossible à tout homme instruit et attentif qui, l'ayant tant soit peu étudiée, puisse ne pas être convaincu qu'elle repose sur la vérité. Oui, je soutiens que le malheureux qui, après l'avoir étudiée, vient ensuite me dire qu'il n'y croit pas, est de la plus insigne mauvaise foi. O sainte et sublime religion chrétienne! ton établissement, tes combats, tes œuvres et ta durée, tes enseignements toujours les mêmes, malgré les assauts terribles que te livra l'enfer dans tous les temps, tout concourt admirablement à prouver ta céleste origine.) Voulez-vous rejeter l'intelligence universelle? Les causes finales vous crèvent les yeux. Voulez-vous étouffer l'instinct moral? La voix interne s'élève dans votre cœur, y foudroie les petis arguments à la mode, et vous crie qu'il n'est pas vrai que l'honnête homme et le scélérat, le vice et la vertu, ne soient rien; car vous êtes trop bon raisonneur pour ne point voir à l'instant qu'en rejetant la cause première et le mouvement on ôte toute moralité à la vie humaine. Eh quoi, mon Dieu! le juste infortuné en proie à tous les maux de cette vie, sans en excepter même l'opprobre et le déshonneur, n'aurait nul dédommagement à attendre après elle, et mourrait en bête après avoir vécu en Dieu? Non, non, Moultou; Jésus, que ce siècle a méconnu, (1)

(1) Rousseau s'élève ici contre les philosophes, qui osèrent nier la divinité de Jésus-Christ.

parce qu'il est indigne de le connaître, Jésus qui mourut pour avoir voulu faire un peuple illustre et vertueux de ses vils compatriotes, le sublime Jésus ne mourut point tout entier sur la croix; et moi qui ne suis qu'un chétif homme plein de faiblesses, mais qui me sens un cœur dont un sentiment coupable n'approcha jamais, c'en est assez pour qu'en sentant approcher la dissolution de mon corps je sente en même temps la certitude de vivre. La nature entière m'en est garante. Elle n'est pas contradictoire avec elle-même; j'y vois régner un ordre physique admirable et qui ne se dément jamais. L'ordre moral y doit correspondre. Il fut pourtant renversé pour moi durant ma vie; il va donc commencer à ma mort. Pardon, mon ami, je sens que je rabâche; mais mon cœur, plein pour moi d'espoir et de confiance, et pour vous d'intérêt et d'attachement, ne pouvait se refuser à ce court épanchement.

Mes ennemis ont toujours parlé; mes amis, si j'en ai, se sont toujours tus : les uns et les autres peuvent continuer de même. Je ne désire point qu'on me loue, encore moins qu'on me justifie. J'approche d'un séjour où les injustices des hommes ne pénètrent pas. La seul chose que je désire, en les quittant, est de les laisser tous en paix. (On voit combien Rousseau était convaincu de la vérité d'une vie à venir. Mais ne nous lassons pas de citer; les pièces ne nous manquent pas.)

Vous voyez, Madame la Maréchale (de Luxem-

bourg), avec quelle simplicité, avec quelle confiance j'épanche mon cœur devant vous. Tout le reste de l'univers n'est déjà plus rien à mes yeux. Ce cœur, qui vous aime sincèrement, ne vit déjà plus que pour vous, pour M. le Maréchal et pour sa pauvre fille (sa gouvernante). Adieu, amis tendres et chéris, aimez un peu ma mémoire; pour moi, j'espère vous aimer encore dans l'autre vie....

C'en est fait, cher Moultou, nous ne nous reverrons plus que dans le séjour des justes. Mon sort est décidé par les suites de l'accident dont je vous ai parlé ci-devant; et, quand il en sera temps, je pourrai, sans scrupule, prendre chez milord Édouard les conseils de la vertu même. Je désire trop qu'il y ait un Dieu pour ne pas le croire; et je meurs avec la ferme confiance que je trouverai dans son sein le bonheur et la paix dont je n'ai pu jouir ici-bas. Adieu derechef; aimez vos devoirs, cher Moultou; ne cherchez point les vertus éclatantes. Elevez avec grand soin vos enfants; édifiez avec soin vos nouveaux compatriotes, sans ostentation et sans dureté, et pensez quelquefois que la mort perd beaucoup de ses horreurs quand on en approche avec un cœur content de sa vie. L'aspect de la mort n'épouvante jamais un cœur qui fut toujours pur, ou qui se purifia par la pénitence, aprés avoir été souillé par le vice.

J'écris à M. Gauffecourt. Oh! ce respectable Abauzit! je suis donc condamné à ne le revoir jamais! Ah! je me trompe; *j'espère le revoir dans le séjour des*

justes! En attendant que cette commune patrie nous rassemble, adieu, mon ami.

Une absence de quelques jours m'a empêché, mon très-cher cousin, de répondre plutôt à votre lettre, et de vous marquer mon regret sur la perte de mon cousin votre père. Il a vécu en homme d'honneur, il a supporté la vieillesse avec courage, et il est mort en chrétien. Une carrière ainsi passée est digne d'envie : puissions-nous, mon cher cousin, vivre et mourir comme lui! (Ce passage prouve péremptoirement le sincère attachement de J. Jacques pour le christianisme. On ne peut pas dire que celui-là le déteste qui désire mourir en *chrétien.*)

Adieu, Monsieur, je pars pour la patrie des âmes justes... J'espère y trouver beaucoup d'hommes comme vous et comme moi. Quand vous y viendrez à votre tour, vous, vous arriverez en pays de connaissance. Adieu donc derechef, Monsieur; au revoir. — Mon ami, laissons tous ces gens-là (les philosophes) triompher à leur aise; ils ne me fermeront pas la patrie des âmes justes, dans laquelle j'espère parvenir dans peu.

Madame (de Créquy), Paris ne me reverra jamais : voilà sur quoi vous pouvez compter. Je suis très fâché que cette certitude m'ôte l'espoir de vous revoir jamais qu'en esprit; car je crois que vous ne pensez pas qu'on se voit autrement dans l'autre vie.

Recevez, Madame, mes salutations et mon respect, et soyez persuadée, je vous supplie, que, mort ou vif je ne vous oublierai jamais.

NÉCESSITÉ DE LA RELIGION.

Or, à ne considérer, comme nous faisons, que l'institution humaine, et si le magistrat, qui a tout le pouvoir en main, et qui s'approprie tous les avantages du contrat, avait pourtant le droit de renoncer à l'autorité, à plus forte raison, le peuple, qui paie toutes les fautes des chefs, devrait avoir le droit de renoncer à sa dépendance. Mais les dissensions affreuses, les désordres intestins qu'entraînerait nécessairement ce dangereux pouvoir, montrent plus que toute autre chose, combien les gouvernements humains avaient besoin d'une base plus solide que la seule raison, *et combien il était nécessaire au repos public que la volonté divine intervînt pour donner à l'autorité souveraine un caractère sacré et inviolable qui ôtât aux sujets le funeste droit d'en disposer* (1). Quand la religion n'aurait fait que ce bien aux hommes, c'en serait assez pour qu'ils dussent tous l'adopter et la chérir. (*Disc. sur l'inégalité des conditions, t. 1, p. 257.*)

(1) Ainsi, les dangereuses théories préconisées dans le *Contrat social* et qui ont porté dans notre malheureuse France et ailleurs des fruits si amers, dont l'application fait encore aujourd'hui le malheur des peuples, trouvent leur condamnation dans les quelques lignes que l'on vient de lire.

Que la Bible est le fondement de la religion chrétienne.

Rousseau avait, selon qu'il le paraît, soigneusement étudié la Bible, et il avait vu, comme doit le voir tout homme qui comprend ce qu'il lit, et qui réfléchit, que ce livre, *le plus précieux monument* de l'antiquité, de l'aveu de Voltaire, contient le fondement de la religion chrétienne. Qui rapproche, en effet, l'ancien du nouveau Testament, est aussitôt frappé des rapports qui les lient ensemble. Toutes les preuves de la religion chrétienne, dit J. Jacques, sont contenues dans la Bible. Ceux qui se mêlent d'écrire ces preuves ne font que les tirer de là et les retourner à leur mode. Il vaut mieux méditer l'original, et les en tirer soi-même. Tout le monde ne peut cependant pas le méditer ; car il est loin d'être à la portée de tous les esprits. Combien l'Évangile est plus clair, plus simple et plus touchant que l'original, dont il est le développement et le complément. Et d'ailleurs il est faux de dire que la Bible contienne toutes les preuves de la religion chrétienne. On en pourrait citer un grand nombre dont l'ancien Testament ne fait pas mention, et qui en attestent hautement la divinité. Il est néanmoins très certain qu'examinant l'Évangile avec attention, on voit que presque tout ce qu'il renferme est expliqué

dans la Bible d'une manière plus ou moins claire. Quant aux principaux faits contenus dans l'Évangile, ils sont clairement écrits dans la Bible : tels que la naissance, la passion, les humiliations, la mort, la résurrection de Jésus-Christ, son triomphe et sa gloire, la réprobation des Juifs, la ruine de Jérusalem, la conversion des gentils, etc., etc.

Oui, dit Rousseau, je suis attaché de bonne foi à cette religion véritable et sainte, et je le serai jusqu'à mon dernier soupir. Je désire être toujours uni extérieurement à l'Église, comme je le suis dans le fond de mon cœur ; et quelque consolant qu'il soit pour moi de participer à la communion des fidèles, je le désire, je vous proteste, autant pour leur édification et pour l'honneur du culte que pour mon propre avantage ; *car il n'est pas bon qu'on pense qu'un homme de bonne foi qui raisonne ne puisse être un membre de Jésus-Christ.* (*T.* 2, *p.* 434.)

De la loi de Moïse.

Le premier, Moïse forma et exécuta l'étonnante entreprise d'instituer en corps de nation un essaim de malheureux fugitifs, sans arts, sans armes, sans talents, sans vertus, sans courage, et qui n'ayant pas en propre un seul pouce de terrain, formaient une troupe étrangère sur la face de la terre.

Moïse osa faire de cette troupe errante et servile un corps politique, un peuple libre; et, tandis qu'elle errait dans les déserts sans une pierre pour y reposer sa tête, il lui donnait cette institution durable, à l'épreuve du temps, de la fortune et des conquérants, que cinq mille ans n'ont pu détruire ni même altérer, et qui subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force, lors même que le corps de la nation ne subsiste plus. Pour empêcher que son peuple ne se fondît parmi les peuples étrangers, il lui donna des mœurs et des usages inaliénables avec les usages des autres nations; il le surchargera de rites, de cérémonies particulières; il le gêna de mille façons pour le tenir sans cesse en haleine et le rendre toujours étranger parmi les autres hommes; et tous les liens fraternels qu'il mit entre les membres de sa république étaient autant de barrières qui le tenaient séparé de ses voisins on l'empêchaient de se mêler avec eux. C'est par là que cette singulière nation, si souvent subjuguée, si souvent dispersée, et détruite en apparence, mais toujours idolâtre de sa règle, s'est pourtant conservée jusqu'à nos jours, éparse parmi les autres sans s'y confondre, et que ses mœurs, ses lois, ses rites, subsistent et dureront autant que le monde, malgré la haine et la persécution du reste du genre humain.

Et tu ne reconnaîtrais, ô Rousseau ! dans l'immortel législateur des Juifs, qu'un législateur et qu'un chef agissant simplement par lui-même ? Tu croirais que l'homme, livré à ses propres lumières,

à ses propres forces, fût capable de faire tout ce qu'a fait Moïse? Mais ignores-tu donc que ces *Ecritures*, dont la *majesté t'étonne*, nous enseignent que Dieu dicta à Moïse les sages lois du peuple hébreu, qui nous annoncent tous ses maux, toutes ses prospérités, sa réprobation, sa dispersion et sa durée jusqu'à la fin des temps? Les œuvres de l'homme passent rapidement; celles de Dieu sont éternelles comme lui.

L'ÉVANGILE.

> Non ce n'est point avec tant d'art et d'appareil que l'Évangile s'est répandu par tout l'univers, et que sa beauté ravissante a pénétré tous les cœurs. (*Rép. au Roi de Pologne p.* 108)

Ce divin livre, le seul nécessaire à un chrétien, et le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur, et la volonté d'accomplir ses préceptes. Jamais la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus parfaite sagesse ne s'est exprimée avec tant d'énergie et de simplicité. On n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant. (*Emile, tom.* 4, *pag.* 105.)

La majesté des Écritures m'étonne, la sainteté



ABD-EL-KADER,

D'après le dessin d'un Officier de l'armée d'Afrique

de l'Évangile parle à mon cœur. Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe : qu'ils sont petits près de celui-là ! Se peut-il qu'un livre à la fois si sublime et si simple, soit l'ouvrage des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire ne soit qu'un homme lui-même? Est-ce là le ton d'un enthousiasme ou d'un ambitieux sectaire? Quelle douceur, quelle pureté dans ses mœurs! quelle grâce touchante dans ses instructions! quelle élévation dans ses maximes! quelle profonde sagesse dans ses discours! quelle présence d'esprit, quelle finesse et quelle justesse dans ses réponses! quel empire sur ses passions! Où est l'homme, où est le sage qui sait agir, souffrir et mourir sans faiblesse et sans ostentation? Quand Platon peint son Juste imaginaire, couvert de tout l'opprobre du crime, et digne de tous les prix de la vertu, il peint trait pour trait Jésus-Christ : la ressemblence est si frappante que tous les Pères (de l'Eglise) l'ont sentie, et qu'il n'est pas possible de s'y tromper. Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir pour oser comparer le fils de Sophronique au fils de Marie? Quelle distance de l'un à l'autre! Socrate mourant sans douleur, sans ignominie, soutint aisément jusqu'au bout son personnage; et si cette facile mort n'eût honoré sa vie, on douterait si Socrate, avec tout son esprit, fût autre chose qu'un sophiste. Il inventa, dit-on, la morale; d'autres avant lui l'avaient mise en pratique : il ne fit que dire ce qu'ils avaient fait, il ne fit que mettre en leçons leurs exem-

ples. Aristide avait été juste avant que Socrate eût dit ce que c'était que justice; Léonidas était mort pour son pays avant que Socrate eût fait un devoir d'aimer sa patrie; Sparte était sobre avant que Socrate eût loué la sobriété; avant qu'il eût défini la vertu, la Grèce abondait en hommes vertueux. Mais où Jésus avait-il pris chez les siens cette morale élevée et pure dont lui seul a donné les leçons et l'exemple? Du sein du plus furieux fanatisme, la plus haute sagesse se fit entendre; et la simplicité des plus héroïques vertus honora le plus vil de tous les peuples. La mort de Socrate philosophant tranquillement avec ses amis est la plus douce qu'on puisse désirer; celle de Jésus expirant dans les tourments, injurié, raillé, maudit de tout un peuple, est la plus horrible qu'on puisse craindre. Socrate, prenant la coupe empoisonnée, bénit celui qui la lui présente et qui pleure; Jésus, au milieu d'un supplice affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. Dirons-nous que l'histoire de l'Évangile soit inventée à plaisir? Ce n'est pas ainsi qu'on invente; et les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Au fond c'est reculer la question sans la détruire : il serait plus inconcevable que plusieurs hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne l'est qu'un seul en ait fourni le sujet. Jamais des auteurs juifs n'eussent trouvé ni ce ton, ni cette morale; et l'Evangile a des caractères de

vérité si grands, si frappants, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros.

Nous reconnaissons l'autorité de Jésus-Christ, parce que notre intelligence acquiesce à ses préceptes et nous en découvre la sublimité. Elle nous dit qu'il convient aux hommes de suivre ces préceptes, mais qu'il était au dessus d'eux de les trouver. Nous admettons la révélation comme émanée de l'esprit de Dieu, sans en savoir la manière; pourvu que nous sachions que Dieu a parlé, peu nous importe d'expliquer comment il s'y est pris pour se faire entendre. *Ainsi, reconnaissant dans l'Évangile l'autorité divine, nous croyons Jésus-Christ revêtu de cette autorité;* nous reconnaissons une vertu plus qu'humaine dans sa conduite, et une sagesse plus qu'humaine dans ses leçons. Voilà ce qui est bien décidé pour nous. Nous ne respectons pas précisément ce livre sacré comme livre, mais comme la parole et la vie de Jésus-Christ. (*Lettres de la Mont. liv.* IV, *pag.* 282.)

Rien ne peut se comparer à l'Évangile; mais sa sublime simplicité n'est pas également à la portée de tout le monde. Il faut conserver ce livre sacré comme la règle du maître. (*Lettres de la Mont. liv.* IV, *pag.* 282.)

L'Evangile est sublime, et le plus fort lien de la société. (*Contr. soc.; de la Religion civile.*)

Du respect de Rousseau pour l'Évangile.

Nous sommes d'accord sur tant de choses que ce n'est pas la peine de nous disputer sur le reste. Je vous l'ai dit bien des fois, nul homme au monde ne respecte plus que moi l'Évangile. C'est, à mon gré, le plus sublime de tous les livres; quand tous les autres m'ennuient, je prends celui-là avec un nouveaux plaisir; et quand toutes les consolations me manquent, jamais je n'ai recouru en vain aux siennes. (*Correspond.*)

DE JÉSUS.

Je ne puis m'empêcher de dire qu'une des choses qui me charment dans le caractère de Jésus n'est pas seulement la douceur des mœurs, la simplicité, mais la facilité, la grâce, et même l'élégance. Il allait aux noces pour y faire du bien; il jouait avec les enfants, il aimait les parfums, il mangeait chez les financiers (et même chez les pécheurs); ses disciples ne jeûnaient point; son austérité n'était point fâcheuse. Il était à la fois indulgent et juste, doux aux faibles et terrible aux méchants. Sa morale avait quelque chose d'attrayant, de caressant, de tendre; il avait le cœur sensible, il était homme de bonne société. Quand il n'eût

pas été le plus sage des mortels, il en eût été le plus aimable (1). (*Lettres de la Montagne liv.* IV *pag.* 261.)

Du Christianisme.

Le Christianisme est dans son principe une religion universelle, qni n'a rien d'exclusif, rien de local, rien de propre à tel pays, plutôt qu'à un autre. Son divin auteur, embrassant également tous les hommes dans sa charité sans bornes, est venu lever la barrière qui séparait les nations, et réunir tout le genre humain dans un peuple de frères : « car, en toute nation, celui qui le craint et qui s'adonne à la justice lui est agréable.» (*Act.* 35.) Tel est le véritable esprit de l'Évangile. (*Lettres de la Mont. liv.* IV, *page* 100.)

Le christianisme rendant les hommes justes, modérés, amis de la paix, est très avantageux à la société.* (*Id*, *p.* 191)

Le christianisme, si méprisé à sa naissance, servit enfin d'asile à ses détracteurs, après l'avoir si cruellement et si vainement persécuté; l'Empire romain y trouva des ressources qu'il n'avait plus dans ses forces; ses missions lui valaient mieux que des victoires; il envoyait des évêques réparer les

(1) Il est vraiment étonnant que Rousseau, qui a toujours parlé de Jésus-Christ avec le plus ardent enthousiasme, n'ait pas mieux suivi sa doctrine; un pareil contraste ne s'expliquerait pas, si l'on connaissait moins l'infirmité du cœur humain.

fautes de ses généraux, et triomphait par ses prêtres quand ses soldats étaient battus. C'est ainsi que la France, les Goths, les Bourguignons, les Lombards, les Avars, et mille autres reconnurent enfin l'autorité de l'Empire après l'avoir subjugué, et reçurent, avec la loi de l'Évangile, celle du prince qni la leur faisait annoncer (*Projet de paix*, *p.* 410).

Par cette religion sainte, sublime, véritabe, les hommes, enfants du même Dieu, se reconnaissent tous pour frères; et la société qui les unit ne se dissout pas même à la mort. (*Contr. soc. t.* III, *p.* 233)

Soyons hommes de paix, soyons frères, unissons-nous dans l'amour de notre commun maître, dans la pratique des vertus qu'il nous prescrit, (et dans la foi): voilà ce qui fait le vrai chrétien. (*Lettres. de la Mont. liv.* IV, *p.* 184.)

Un des sophismes les plus familiers au parti philosophique, est d'opposer un peuple supposé de bons philosophes à un peuple de mauvais chrétiens; comme si un peuple de vrai philosophes était plus facile à faire qu'un peuple de vrais chrétiens! Je ne sais si parmi les individus l'un est plus facile à trouver que l'autre; mais je sais bien que, dès qu'il est question de peuple, il en faut supposer qui abuseront de la philosophie sans religion, comme les nôtres abusent de la religion sans philosophie;

et cela me paraît beaucoup changer l'état de la question (1).

Bayle a très-bien prouvé que le fanatisme est plus pernicieux que l'athéisme ; et cela est incontestable (2) ; mais ce qu'il n'a eu garde de dire, et qui n'est pas moins vrai, c'est que le fanatisme, quoique sanguinaire et cruel, est pourtant une passion grande et forte, qui élève le cœur de l'homme, qui lui fait mépriser la mort, qui lui donne un ressort prodigieux, et qu'il ne faut que mieux diriger pour en tirer les plus sublimes vertus ; au lieu que l'irréligion, et en général l'esprit raisonneur et philosophique, attache à la vie, effémine, avilit les âmes, concentre toutes les passions dans la bassesse de l'intérêt particulier, dans l'abjection du *moi* humain, *et sape ainsi à petit bruit les fondements de toute société ;* car ce que les intérêts particuliers ont de commun est si peu de chose, qu'il ne balancera jamais ce qu'ils ont d'opposé.

Si l'athéisme ne fait pas verser le sang des hom-

(1) Il y a de plus cette différence essentielle, que la philosophie a une tendance directe au désordre, et y conduit par son effet propre : quiconque raisonne est inconséquent, tandis qu'au contraire, la religion a une tendance directe à la vertu ; de sorte qu'on ne peut être à la fois vicieux et croyant sans contradiction : et de là vient que le vice mène à l'incrédulité (*Essai sur l'Indif. t.* 1, *p.* 402.)

(2) L'athéisme lui-même s'est chargé naguère, en France, de réfuter les prétendues *preuves* de Bayle, preuves *incontestables*, au jugement de Rousseau ; et peu de gens, je crois, seraient tentés aujourd'hui d'en désirer au même prix une nouvelle réfutation. (*Essai sur l'Indif. t.* 4. *p.* 402.)

mes(1), c'est moins par amour pour la paix que par indifférence pour le bien ; comme que tout aille, peu importe au prétendu sage, pourvu qu'il reste en repos dans son cabinet. Ses principes ne font pas tuer les hommes ; mais ils les empêchent de naître, en détruisant les mœurs qui les multiplient, en les détachant de leur espèce, en réduisant toutes les affections à un secret égoïsme, aussi funeste à la population qu'à la vertu. L'indifférence philosophique ressemble à la tranquillité de l'État sous le despotisme : c'est la tranquillité de la mort : elle est plus destructive que la mort même.

Ainsi le fanatisme, quoique plus funeste dans ses effets immédiats, que ce qu'on appelle aujourd'hui l'esprit philosophique, l'est beaucoup moins dans ses conséquences. D'ailleurs il est aisé d'étaler de belles maximes dans les livres ; mais la question est de savoir si elles tiennent bien à la doctrine, si elles en découlent nécessairement ; et c'est ce qui n'a point paru clair jusqu'ici. Reste à savoir encore si la philosophie, à son aise et sur le trône, commanderait bien à la gloriole, à l'intérêt, à l'ambition, aux petites passions de l'homme, et si elle pratiquerait cette humanité si douce qu'elle vante la plume à la main(2).

(1) Il le fait verser, et par torrent : cela est incontestable. (*Essai sur l'Indif. t.* 1. *p.* 304.)

(2) Ce qui sur cela *restait à savoir,* au temps de Jean-Jacques, est su maintenant ; et rien, en fait d'expérience, ne manque à notre instruction. (*Essai sur l'Indif. t.* 1. *p.* 404.)

Par la pratique, c'est autre chose, mais encore faut-il examiner. Nul homme ne suit de tout point sa religion, quand il en a une; cela est vrai : (en un sens, oui; car il est vrai qu'aucun homme n'est absolument parfait; mais à cette restriction près, il me semble que Fénélon et Vincent de Paul suivaient assez bien leur religion. *Essai sur l'Indif.*, *t.* 1er, *p.* 404). La plupart n'en ont guère, et ne suivent pas celle qu'ils ont; cela est encore vrai. (L'auteur va dire le contraire un peu plus bas. *Essai sur l'Indif.; t.* 1er, *p.* 404).

Mais enfin quelques-uns en ont une, la suivent du moins en partie; et il est indubitable que des motifs de religion les empêchent souvent de mal faire, et obtiennent d'eux des vertus, des actions louables, qui n'auraient point eu lieu sans ces motifs. Tous les crimes qui se font dans le clergé (et ils sont rares), comme ailleurs, ne prouvent point que la religion soit inutile (1), mais que très peu de gens ont de la religion (et surtout aujourd'hui que la philosophie répand partout ses poisons mortels).

Nos gouvernements modernes doivent incontestablement au christianisme leur plus solide autorité, et leurs révolutions moins fréquentes; il les a rendus eux-mêmes moins sanguinaires : cela se

(1) Quelques jours après la révolution de juillet, un paysan nous demanda : « Est-il vrai que l'on veuille, comme on le dit, chasser les prêtres? Si ce malheur arrivait, nous ne pourrions plus être les maîtres de nos enfants; n'étant pas élevés dans la religion, ils égorgeraient père et mère.

prouve par le fait, en les comparant aux gouvernements anciens. La religion, mieux connue, écartant le fanatisme, a donné plus de douceur aux mœurs chrétiennes. Ce changement n'est point l'ouvrage des lettres; car partout où elles ont brillé, l'humanité n'en a pas été plus respectée. Les cruautés des Athéniens, des Égyptiens, des empereurs de Rome, les Chinois en font foi. Que d'œuvres de miséricorde sont l'ouvrage de l'Évangile (1)! Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle pas faire chez les catholiques! Combien les approches des temps de la communion n'opèrent-elles pas de réconciliations et d'aumônes! Combien le jubilé des Hébreux ne rendait-il pas les usurpateurs moins avides! que de misères ne prévenait-il pas! La fraternité légale unissait toute la nation; on ne voyait pas un mendiant chez eux,

(1) C'est au nom de l'Évangile qu'on a vu un grand nombre d'évêques racheter des milliers d'esclaves; saint Charles-Borromée vendre jusqu'à sa vaisselle, et tout ce qu'il avait d'effets en or et en argent, pour secourir les malheureux dans un temps de peste. Ce saint archevêque, à cette même époque, après avoir distribué des aumônes pendant une journée entière, rentra le soir chez lui sans trouver de quoi manger. C'est au nom de l'Évangile qu'on a vu des milliers de Jésuites braver les périls des mers pour aller planter la croix au milieu des peuples sauvages, et mourir, à l'exemple de leur divin maître, pour leur donner la vie; qu'on voit aujourd'hui ceux de France nourrir les pauvres de leurs environs, et descendre dans les plus profonds cachots consoler les infortunés qui s'y désolent. C'est au nom de l'Évangile que saint Vincent de Paul a distribué quarante-deux millions dans le sein des pauvres, et qu'il leur a bâti de superbes édifices; c'est, en un mot, au nom de l'Évangile que se font toutes les bonnes œuvres. O saint Évangile! béni soit à jamais ton divin auteur!

on n'en voit pas plus chez les Turcs, où les fondations pieuses sont innombrables. Ils sont, par principe de religion, hospitaliers, même envers les ennemis de leur culte.

« Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui est jetée sur le feu éternel; pont qu'on peut appeler, disent-ils, troisième et dernier examen, et vrai jugement final, parce que c'est là où se fera la séparation des bons d'avec les méchants.

« Les Persans, poursuit Chardin, sont fort infatués de ce pont; et lorsque quelqu'un souffre une injure dont, par aucune voie, ni dans aucun temps, il ne peut avoir raison, sa dernière consolation est de dire : *Eh bien! par le Dieu vivant, tu me la paieras au dernier jour; tu ne passeras point le Poul-Serrho, que tu ne me satisfasses auparavant; je m'attacherai au bord de ta veste, et me jetterai à tes jambes.*

« J'ai vu beaucoup de gens éminents, et de toutes sortes de professions, qui, appréhendant qu'on ne criât ainsi *haro* sur eux au passage de ce pont redoutable, sollicitaient ceux qui se plaignaient d'eux de leur pardonner; cela m'est arrivé cent fois à moi-même. Des gens de qualité qui m'avaient fait faire, par importunité, des démarches autrement que je n'eusse voulu, m'abordaient au bout de quelque temps qu'ils pensaient que le chagrin en était passé, et me disaient : Je te prie *Halal bechor antchisra*, c'est-à-dire, *rends-moi cette affaire licite ou*

juste. Quelques-uns même m'ont fait des présents et rendu des services, afin que je leur pardonnasse, en déclarant que je le faisais de bon cœur ; de quoi la cause n'est autre qu'on ne passera point le pont de l'enfer, qu'on n'ait rendu le dernier quatrin à ceux qu'on a offensés (1). » Croirai-je, continue Rousseau, croirai-je que l'idée de ce pont, qui répare tont d'iniquités, n'en prévient jamais? que si l'on ôtait aux Persans cettee idée, en leur persuadant qu'il n'y a ni *Poul-Serrho*, ni rien de semblable, où les opprimés soient vengés de leurs tyrans après leur mort, n'est-il pas clair que cela mettrait ceux-ci fort à leur aise, et les délivrerait du soin d'apaiser ces malheureux? Il est donc faux que cette doctrine ne fût pas nuisible, elle ne serait donc pas la vérité (2).

Philosophe, tes lois morales sont fort belles, mais montre-m'en, de grâces, la sanction. Cesse un moment de battre la campagne, et dis-moi nettement ce que tu mets à la place du *Poul-Serrho*.

Pour peu qu'on attache de prix à la paix, à la sécurité publique, à la douceur et à la stabilité des gouvernements, aux bonnes mœurs, à la vertu, dit l'illustre auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, on ne peut contester l'importance de la religion.

Rousseau, malgré ses écarts, dit encore l'abbé

(1) *Voyages de Chardin*; *t.* VII. *p.* 7.

(2) Que deviendrait la société sans la certitude du dogme des chatiments éternels réservés aux méchants dans une autre vie

de la Mennais (1), eut du moins toujours en horreur cette philosophie désolante (destructrice de toute religion). Je tremble, écrivait-il à un disciple de Diderot, je tremble de vous voir contrister la religion dans vos écrits. Cher Deleyre, défiez-vous de votre esprit satirique; surtout, apprenez à respecter la religion, l'humanité seule exige ce respect. Les grands, les riches, les heureux du siècle, seraient charmés qu'il n'y eût point de Dieu; mais l'attente d'une autre vie console de celle-ci le peuple et le misérable. Quelle cruauté de leur ôter encore cet espoir! *Œuv. de R., éd. de Paris*, 1788; *t.* 31, *p.* 202.)

(1) Les amis de la religion devraient faire des vœux continuels pour la conservation de M. l'abbé de la Mennais. Jamais la religion n'eut un défenseur ni plus zélé, ni plus intrépide; jamais personne n'en démontra mieux la divinité : il est impossible à la mauvaise foi elle-même de résister à ses arguments. On ne peut le lire sans sentir soudain son cœur battre du plus vif enthousiasme; il est plein d'attraits pour ceux-mêmes qui n'aiment pas la lecture des écrits religieux. Il est manifeste que la Providence a suscité M. l'abbé de la Mennais pour défendre la foi.

Nous écrivions ces lignes en 1827. Puissent les âmes chrétiennes, après avoir prié pour *sa conservation*, prier aussi aujourd'hui pour sa conversion. Je les conjure au nom de Jésus-Christ, de prier sans cesse à cet effet; la charité et le bien de la religion le leur commandent également. Espérons que cet ange tombé reviendra à la vérité; il a trop fait pour elle, pour que Dieu n'y ait pas un jour égard; car il est bon et enclin à la miséricorde.

De l'établissement de la Loi nouvelle, sainteté des Apôtres, fruits de leur prédication.

Dans l'établissement de la nouvelle loi, ce ne fut point à des savants que Jésus-Christ voulut confier sa doctrine et son ministère. Il suivit dans son choix la prédilection qu'il a montrée en toute occasion pour les petits et les simples; et, dans les instructions qu'il donnait à ses disciples, on ne voit pas un mot d'étude et de science, si ce n'est pour marquer le mépris qu'il faisait de tout cela.

Après la mort de Jésus-Christ, douze pauvres pêcheurs et artisans entreprirent d'instruire et de convertir le monde. Leur méthode était simple : ils prêchaient sans art, mais avec un cœur pénétré; et de tous les miracles dont Dieu honorait leur foi, le plus frappant était la sainteté de leur vie : leurs disciples suivirent cet exemple, et le succès fut prodigieux. Les prêtres païens, alarmés, firent entendre aux princes que l'État était perdu parce que les offrandes diminuaient. Les persécutions s'élevèrent, et les persécutions ne firent qu'accélérer les progrès de cette immortelle religion qu'ils voulaient étouffer. Tous les chrétiens couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême; l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel.

Cependant les prêtres des idoles, non contents de persécuter les chrétiens, se mirent à les calom-

nier. Les philosophes, qui ne trouvaient pas leur compte dans une religion qui prêche l'humilité, se joignirent à leurs prêtres. (*Réponse phil. au roi de Pologne. Discours, t.* 1, p. 103.)

Attachement de J.J.Rousseau pour la religion chrétienne

Quand je me suis réuni, Monsieur, il y a neuf ans, à l'Église, je n'ai pas manqué de censeurs qui ont blâmé ma démarche, et je n'en manque pas aujourd'hui que j'y reste uni sous vos auspices contre l'espoir de tant de gens qui voudraient m'en voir séparé. Il n'y a là rien de bien étonnant; tout ce qui m'honore et me console déplaît à mes ennemis; et ceux qui voudraient rendre la religion méprisable sont fâchés qu'un ami de la vérité la professe ouvertement. Nous connaissons trop, vous et moi, les hommes pour ignorer à combien de passions humaines le feint zèle de la foi sert de manteau, *et l'on ne doit pas s'attendre à voir l'athéïsme et l'impiété devenir fort charitables*... J'espère, Monsieur, ayant le bonheur d'être plus connu de vous, que vous ne voyez rien en moi qui, démentant la déclaration que je vous ai faite, puisse vous rendre suspecte ma démarche, ni vous donner de regret à la vôtre. S'il y a des gens qui m'accusent d'être un hypocrite, c'est parce que je ne suis pas un impie : ils se sont arrangés pour m'accuser de l'un ou de l'autre, sans

doute parce qu'on n'imagine pas qu'on puisse sincèrement croire en Dieu. Vous voyez que, de quelque manière que je me conduise, il m'est impossible d'échapper à l'une des deux imputations. Mais vous voyez aussi que, si toutes deux sont également destituées de preuves, celle d'hypocrisie est pourtant la plus inepte, car un peu d'hypocrisie m'eût sauvé de bien des disgrâces; et ma bonne foi m'eût coûté assez cher, ce me semble, pour pouvoir être au-dessus de tout soupçon.

Quand nous avons eu, Monsieur, des entretiens sur mon ouvrage, des entretiens sur mon voyage, je vous ai dit dans quelles vues il avait été publié, et je vous réitère la même chose en toute sincérité de cœur. Ces vues n'ont rien que de louable, vous en êtes convenu vous-même, et, quand vous m'apprenez qu'on m'impute celle d'avoir voulu jeter du ridicule sur le christianisme, vous sentez en même temps combien cette imputation est ridicule elle-même, puisqu'elle porte uniquement sur un dialogue dans un langage improuvé des deux côtés dans l'ouvrage même, et où l'on ne trouve assurément rien d'applicable au vrai chrétien.

Les objections n'empêchent pas qu'une vérité démontrée ne soit démontrée; et il faut savoir se tenir à ce qu'on sait, et ne pas vouloir tout savoir, même en matière de religion. Nous n'en servirons pas Dieu de moins bon cœur, nous n'en seront pas moins vrais croyants. (Il n'y aurait personne qui crût d'une foi ferme, si en religion, il fallait

tout savoir, Qui sait tout...?) Je n'épiloguerai point sur les chicanes sans nombre et sans fondements qu'on m'a faites et qu'on me fait tous les jours. Je sais supporter dans les autres des manières de penser qui ne sont pas les miennes; pourvu que nous soyons tous unis en Jésus-Christ, c'est là l'essentiel. (O heureuse union ! en est-il, en peut-il être de plus douce? Cependant, pour être uni en Jésus-Christ, il faut suivre sa loi quand on la connaît; et quiconque l'ignore par sa faute, sera comdamné s'il persévère dans cette funeste ignorance.)

Divinité de la mission des apôtres.

Voici, Monsieur, la petite réponse que vous demandez aux petites difficultés qui vous tourmentent dans ma lettre à M. de Beaumont (1).

1° Le christianisme n'est que le Judaïsme expliqué et accompli. Donc les apôtres ne transgressaient point les lois des Juifs quand ils leur enseignaient

(1) *Voici ce passage objecté* : Je crois qu'un homme de bien, dans quelque religion qu'il vive de bonne foi, peut être sauvé. (Celui qui est né dans une religion, et qui ne peut nullement s'assurer si elle est vraie ou fausse, pourvu qu'il la croie invinciblement vraie, et qu'il en observe fidèlement les pratiques, sera sans doute sauve. Dieu, comme l'enseigne saint Thomas, lui enverra plutôt un ange pour l'éclairer). Mais je ne crois pas pour cela qu'on puisse légitimement introduire dans un pays des religions étrangères sans la permission du souverain; car si ce n'est pas directement désobéir à Dieu, c'est désobéir aux lois, et qui désobéit aux lois désobéit à Dieu, a dit Rousseau.

l'Évangile; mais les Juifs les persécutèrent, parce qu'ils ne les entendaient pas, ou qu'ils feignaient de ne pas les entendre : ce n'est pas la seule fois que ce cas est arrivé.

2° J'ai distingué les cultes où la religion essentielle se trouve, et ceux où elle ne se trouve pas. Les premiers sont bons, les autres mauvais. *Les premiers sont bons.* (C'est-à-dire qu'il y a quelque chose de bon, mais vicieux dans la pratique, puisqu'ils ont des conséquences funestes. En tout culte il y a quelque chose de bon; et, quoique l'essentiel s'y trouve, il ne s'en suit nullement que le reste soit raisonnable. La vérité et l'erreur ne peuvent fraterniser. Quand donc une religion ne contient rien que de vrai, telle que la religion chrétienne seule, elle est la seule qu'on doit suivre. Toutes les religions anti-chrétiennes de la terre renferment des erreurs plus ou moins grossières, et se contredisent entre elles, et en elles-mêmes : donc elles ne renferment point la vérité, qui ne peut se trouver dans le oui et le non. Elles repoussent toutes la religion chrétienne, qui ne se contredit en rien, et qui les méconnaît elle-même toutes ensemble; elles ne comptent ni miracles ni martyrs, la religion chrétienne en compte à l'infini; elles n'ont pour auteurs que des hommes sans mission, des hommes pervers et sanguinaires qui les ont fondées le sabre à la main ; la religion chrétienne a pour fondateurs des hommes saints qui, au lieu de donner la mort, l'ont reçue comme des agneaux paisibles que l'on

égorge. Celles-là n'enfantent presque que des vices et des crimes; celle-ci n'enfante que des vertus; celles-là sont fatales aux hommes ; la religion chrétienne ne sait que leur faire du bien, à l'exemple de son divin fondateur: *Transiit benè faciendo.* Donc la religion chrétienne est la seule vraie. (Rousseau le prouve en avouant que les apôtres l'ont prêchée par l'ordre exprès de Dieu. Dans ce portrait des diverses religions, on voit que, quand la religion chrétienne ne serait pas démontrée vraie, elle serait toujours préférable aux autres.) J'ai dit cela. On est obligé de se conformer à la religion particulière de l'État, et il n'est même permis de la suivre que lorsque la religion essentielle s'y trouve, comme elle se trouve, par exemple, dans le mahométisme (Je ne conçois pas, M. Rousseau, comment vous pouvez parler d'une religion si barbare, si féroce, si hideuse et si odieuse, qui enseigne tant d'abominables turpitudes), dans le judaïsme (Le judaïsme ne donne plus le salut, puisque, d'après l'aveu de Rousseau même, les apôtres avaient l'ordre de leur prêcher une religion nouvelle, ou la religion juive *expliquée et accomplie*); mais dans le paganisme, c'était autre chose : comme très-évidemment la religion essentielle ne s'y trouvait pas, il était permis aux apôtres de prêcher contre le paganisme, même parmi les païens, même malgré eux.

3° Quand tout cela ne serait pas vrai, que s'ensuivrait-il? Bien qu'il ne soit pas permis aux mem-

bres de l'Etat d'attaquer de leur chef la foi du pays, il ne s'en suit point que cela ne soit pas permis à ceux à qui Dieu l'ordonne expressément. Le catéchisme vous apprend que c'est là le cas de la prédication de l'Évangile. Parlant humainement, j'ai dit le devoir commun des hommes; mais je n'ai point dit qu'ils ne dussent point obéir quand Dieu a parlé. Sa loi peut dispenser d'obéir aux lois humaines; c'est un principe de notre foi que je n'ai point combattu. Donc, en introduisant une religion étrangère sans la permission du souverain, les apôtres n'étaient point coupables. Cette petite réponse est, je pense, à votre portée, et je pense qu'elle suffit.

Tranquillisez-vous donc, Monsieur, je vous prie; et souvenez-vous qu'un bon chrétien, simple et ignorant, tel que vous m'assurez être, devrait se borner à servir Dieu dans la simplicité de son cœur, sans s'inquiéter si fort des sentiments d'autrui. (*t.* 3, *p.* 16.)

Nécessité de l'infaillibilité de l'Église; son infaillibilité.

Il est très-consolant pour un croyant affligé de rester en communauté avec ses frères, et de servir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus, et je vous déclare que si j'étais né catholique, je

demeurerais catholique, *sachant bien que votre Église met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses ; et je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des règles de foi dont je ne me permets plus de sortir.* (Tant il est vrai que la raison individuelle est incapable de fixer l'homme sur ce qu'il doit croire, et qu'il lui faut une autorité infaillible !)

Je ne puis qu'applaudir, Monsieur, à l'article qui termine votre lettre. Il est convenable que vous soyez aussi content de votre religion que je le suis de la mienne, et que nous restions chacun dans la nôtre en sincerité de cœur. La vôtre est fondée sur la soumission, et vous vous soumettez (parce que l'autorité divine en est le fondement inébranlable); la mienne est fondée sur la discussion, et je raisonne. (Une religion *fondée sur la discussion* ne peut nullement forcer l'assentiment du peuple, incapable de tout raisonnement; non plus que celui des raisonneurs, qui en cela prennent presque toujours des routes contraires. Donc, d'après Rousseau lui-même, le peuple protestant n'a nulle certitude de sa foi, et de plus, ne peut pas se la prouver ; donc également les raisonneurs protestants ne sont pas tous d'accord sur leur croyance ; donc les principes des protestants pour arriver à la certitude sont basés sur l'absurde.) Si mon principe me paraît le plus vrai, le vôtre me paraît le plus commode ; et un

grand avantage que vous avez, est que votre clergé s'y tient bien, au lieu que le nôtre (le protestant), *composé de petits barbouillons à qui l'arrogance a tourné la tête, ne sait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il dit.* (Les ministres protestants n'ont jamais été d'accord que dans leur désunion de principes, et encore aujourd'hui sont-ils divisés plus que jamais; et la réforme, comme le dit très-bien le sublime auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, n'est plus qu'un *cadavre* qu'on ne ranimera jamais.) Et le clergé protestant *n'ôte à l'Église l'infaillibilité qu'afin de l'usurper chacun pour soi. Cela est très-certain:* les protestants n'ont ôté l'infaillibilité à l'Église qu'afin de l'usurper chacun pour soi, comme le dit très-judicieusement notre apologiste, qui avait trop de sagacité pour croire à la religion prétendue réformée. Mais, à n'envisager la chose qu'humainement, les protestants ne devraient pas plus contester à l'Église l'infaillibilité qu'ils ne se la contestent à eux-mêmes individuellement considérés.

Quoi! un homme, un seul homme, et un disciple de Luther ou de Calvin osera s'égaler à tous les saints et savants de l'Église universelle, se mettre même au-dessus d'eux! Le conçoit-on? Les protestants, tant les fidèles que les ministres, ont besoin d'être infaillibles, ou ils ne sont sûrs de rien. Ainsi qu'on juge de leur croyance....

Les protestants n'ont aucun droit (c'est Rousseau lui-même qui le leur dit), *d'après leurs principes, de prescrire aucun point de croyance.*

Voyons ce qu'il écrivait à ce sujet au Consistoire de Motiers, le 29 mars 1765.

Messieurs, sur votre citation, j'avais hier résolu, malgré mon état, de comparaître aujourd'hui pardevant vous; mais, sentant qu'il me serait impossible, malgré ma bonne volonté, de soutenir une longue séance, et surtout la matière de foi qui fait l'unique objet de cette citation; réfléchissant que je pouvais également m'expliquer par écrit, je n'ai point douté, Messieurs, que la douceur de la charité s'alliât en vous au zèle de la foi, et que vous n'agréassiez dans cette lettre la même réponse que j'aurais pu faire de bouche aux questions de M. de Montmolin, quelles qu'elles soient.

Il me paraît donc qu'à moins que la rigueur dont la vénérable classe juge à propos d'user contre moi ne soit fondée sur une loi positive, qu'on m'assure ne pas exister dans cet État, rien n'est plus nouveau, plus irrégulier, plus attentatoire à la liberté civile et plus contraire à l'esprit de la religion qu'une pareille procédure en matière de foi.

Car, Messieurs, je vous supplie de considérer que, vivant depuis longtemps dans l'Église, et n'étant ni pasteur, ni professeur, ni chargé d'aucune partie de l'instruction publique, je ne dois être soumis à aucune interrogation ni inquisition sur la foi: de telles inquisitions, inouïes dans ce pays, sapant tous les fondements de la formation, et blessant à la fois la liberté évangélique, la charité chrétienne, l'autorité du prince et les droits de ses sujets, soit comme

membres de l'Église, soit comme membres de l'État. Je dois toujours compte de ma conduite aux lois et aux hommes; *mais puisqu'on n'admet point parmi nous d'Église infaillible qui ait droit de prescrire à chacun de ses membres ce qu'ils doivent croire*, donc une fois reçu dans dans (votre) Église, *je ne dois plus compte qu'à Dieu seul de mes œuvres.* (Enfants de la Réforme prétendue, ce raisonnement est-il concluant? Qu'en dites-vous? Ainsi le protestantisme, d'après Rousseau lui-même, n'a nul droit de prescrire aucune croyance à ses membres et est forcé de laisser à chacun la liberté de choisir la religion qui lui convient, ou plutôt le conduit à l'impossibilité d'en avoir une; et nous pouvons dire avec Bossuet: « que le protestantisme est l'*athéisme déguisé*. (*Corresp. t.* 2. *p.* 319.)

Conversion d'un jeune homme par Rousseau; Résultats de la confession.

Vous voilà donc, Monsieur, devenu croyant. Je vous félicite de ce miracle, car c'en est un sans doute de la grâce, et la raison pour l'ordinaire n'opère pas si subitement. Mais ne me faites pas honneur de votre conversion, je vous prie; je sens que cet honneur ne me convient point; un homme qui ne dogmatise ni ne dispute n'est pas un fort bon convertisseur. Je dis quelquefois mon avis quand on me le demande et que je crois que c'est à bonne

intention; mais je n'ai point la folie d'en vouloir faire une loi pour d'autres, et quand ils m'en veulent faire une du leur, je m'en défends du mieux que je le puis, sans chercher à les convaincre. Je n'ai rien fait de plus avec vous : ainsi, Monsieur, vous avez seul le mérite de votre résipiscence, et je ne songeais sûrement point à vous catéchiser.

Mais voici maintenant les scrupules qui s'élèvent. Les vôtres m'inspirent du respect pour vos sentimens sublimes, et je vous avoue ingénument que, quant à moi qui marche un peu plus terre à terre, j'en serais beaucoup moins tourmenté. Je me dirais d'abord *que de confesser mes fautes est une chose utile pour m'en corriger*, parce que, me faisant une loi de tout dire et de dire vrai, je serais souvent retenu d'en commettre par la honte de les révéler. (Il est très-certain que la confession, lors même qu'elle ne serait pas divinement établie pour la rémission des péchés, serait très-utile, de l'aveu même de Rousseau pour corriger l'homme de ses fautes. En effet, voyez un pécheur qui se convertit : il se confesse, et se corrige insensiblement de ses défauts, et souvent même subitement; alors c'est un effet tout particulier de la grâce divine. Madeleine nous fournit une preuve bien frappante de ces heureux effets de la grâce. Nous la voyons abandonner tout et tomber aux pieds de Jésus-Christ, dès l'instant fortuné que sa divine voix se fait entendre à son cœur, si fait pour aimer Dieu. Que d'hommes la confession rend purs comme des an-

ges! qui, sans elle, seraient peut-être les plus grands scélérats de la terre. Non, rien n'est plus propre à corriger l'homme de ses vices que la confession; c'est une vérité incontestable. Mais, outre que la confession est un frein puissant aux passions de l'homme, elle est aussi pour lui un moyen de bonheur, puisqu'elle tue les monstres qui déchirent son cœur, ses penchants. Croyez-vous effectivement que cet homme qui s'abandonnait à des désirs, à des actions criminelles, n'est pas mille fois plus heureux depuis qu'il a tout foulé aux pieds! Ne sait-on pas les maux effroyables qu'engendrent les passions, et les terribles effets qu'elles produisent en ceux qui s'y livrent? Leurs ravages sont incalculables. Que de maisons dans les villes regorgent de leurs tristes victimes! que de personnes elles ont précipitées et précipitent tous les jours dans le tombeau! Le jeune âge même ne leur résiste point; l'expérience ne le prouve que trop. Par conséquent la confession est un remède salutaire aux divers maux de la vie. Que l'impie cesse donc de ridiculiser cette sainte institution, qui exerce toujours une heureuse influence sur le sort de celui qui, déclarant franchement ses fautes, s'efforce de s'en corriger. Oui, quand la confession serait d'institution humaine, la société n'en devrait pas moins bénir l'inventeur. Cependant il est à remarquer que ceux qui ne se confessent pas sont, pour l'ordinaire, des hommes invétérés dans le mal, des libertins, des usuriers, des faussaires, et enfin tous ceux qui s'a-

bandonnent à leurs coupables passions. Les malheureux! s'ils savaient combien la confession soulage un cœur malade! s'ils savaient qu'elle seule y rétablit l'ordre et le bonheur! Impies, libertins, dites tant que vous voudrez qu'il n'y a que les âmes faibles qui se confessent ; mais sachez aussi qu'il n'y a de bonheur sur la terre que pour elles seules. Vous avez beau nous dire que vous êtes heureux dans votre état, nous ne vous croyons pas; et vous nous avouez le contraire, aussitôt que vous allez vous jeter aux pieds d'un ministre de la religion. Cependant il est faux que ceux qui se confessent aient l'âme faible, puisque, pour déclarer ses péchés à autrui, il faut avoir un courage presque surhumain. Que de violences ne se font point certains grands criminels avant de se décider à se jeter aux pieds d'un prêtre!)

Il est vrai, poursuit Rousseau, qu'il pourrait y avoir quelque embarras sur la foi robuste qu'on exige dans votre Eglise, et que chacun n'est pas maître d'avoir comme il lui plaît. Mais de quoi s'agit-il au fond dans cette affaire? du sincère désir de croire, d'une soumission de cœur plus que de la raison : car enfin la raison ne dépend pas de nous; mais la volonté en dépend, et c'est par la seule volonté qu'on peut être soumis ou rebelle à l'Eglise. Je commencerais donc par me choisir pour confesseur un bon prêtre, un homme sage et sensé, *tel qu'on en trouve partout quand on les cherche.* Je lui dirais : Je cherche ce qui est vrai et bon, je le

cherche sincèrement; je sens que la docilité qu'exige l'Eglise est un état désirable pour être en paix avec soi : j'aime cet état, je veux y vivre ; mon esprit murmure, il est vrai, mais mon cœur lui impose silence, et mes sentiments sont tous contre mes raisons. Je ne crois pas, mais je veux croire, et je le veux de tout mon cœur. Soumis à la foi malgré mes lumières, quel argument puis-je avoir à craindre? Je suis plus fidèle que si j'étais convaincu.

Si mon confesseur n'est pas un sot, que voulez-vous qu'il me dise? voulez-vous qu'il exige bêtement de moi l'impossible? qu'il m'ordonne de voir rouge où je vois du bleu? (La foi étant un don surnaturel, l'homme ne peut l'avoir de lui-même; aussi doit-il s'efforcer de la demander à Dieu par une prière constante et animée.) Il me dira : Soumettez-vous. Je répondrai : C'est ce que je fais. Il priera pour moi, et me donnera l'absolution sans balancer; car il la doit à celui qui croit, et qui suit la loi de tout son cœur. (à M. de***—Motier—travers, le 11 novembre 1764.)

Inconséquence de celui qui n'a pas de principes fixes ; que Dieu seul est la base de la vertu.

Je n'avais jamais été tout-à-fait sans religion (1).

(1) O religion ! tu es si nécessaire au cœur de l'homme, qu'il ne peut se passer de toi et te regrette toujours après t'avoir perdue. Triste créature que l'homme sans religion !

mais peut-être vaudrait-il mieux n'en point avoir du tout que d'en avoir une extérieure et maniérée, qui, sans toucher le cœur, rassure la conscience; de se borner à des formules, et de croire exactement en Dieu à certaines heures pour n'y plus penser le reste du temps. Scrupuleusement attaché au culte public, je n'en savais rien tirer pour la conduite de ma vie. Je me sentais bien né et me livrai à mes penchants; j'aimais à réfléchir et me fiais à ma raison; ne pouvant accorder l'esprit de l'Evangile avec celui du monde, ni la foi avec les œuvres, j'avais pris un milieu qui contenait ma sagesse; j'avais des maximes pour croire, et d'autre pour agir; j'oubliais dans un lieu ce que j'avais pensé dans l'autre; j'étais dévot à l'église et philosophe au logis. Hélas! je n'étais rien nul part; mes prières n'étaient que des mots, mes raisonnements que des sophismes, et je suivais pour toute lumière la fausse lueur des feux errants qui me guidaient pour me perdre.

Je ne puis dire combien ce principe intérieur qui m'avait manqué jusqu'ici m'a donné de mépris pour ceux (1) qui m'ont si mal conduit. Quel était, je vous prie, leur raison première, et sur quelle base étaient-il fondés? Un heureux instinct me porte au bien, une violente passion s'élève, elle a sa racine dans le même instinct: que ferai-je pour l'en détruire? De la considération de l'ordre

(1) Les philosophes.

je tire la beauté de la vertu, et sa bonté de l'utilité commune. Mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier? Lequel au fond m'importe le plus de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou du bonheur des autres aux dépens du mien? Si la crainte de la honte ou du châtiment m'empêche de mal faire en secret, la vertu n'a plus rien à me dire : et si je suis surpris en faute, on punira, comme à Sparte, non le délit, mais la maladresse. Enfin, que le caractère et l'amour du beau soient empreints par la nature au fond de mon âme, j'aurai ma règle aussi longtemps qu'ils ne seront point défigurés. Mais comment m'assurer de conserver toujours dans sa pureté cette effigie intérieure qui n'a point, parmi les êtres sensibles, de modèle auquel on la puisse comparer? *Ne sait-on pas que les affections désordonnées corrompent le jugement ainsi que la volonté*, et que la conscience s'altère et se modifie insensiblement dans chaque siècle, dans chaque peuple, dans chaque individu, selon l'inconstance et la variété des préjugés?

Adorez l'Etre éternel, mon digne et sage ami; d'un souffle vous détruirez les fantômes de raison, qui n'ont qu'une vaine apparence, et fuient comme une ombre devant l'immuable vérité. *Rien n'existe que par celui qui est;* c'est lui qui donne un but à la justice, une base à la vertu, un prix à cette courte vie employée à lui plaire; c'est lui qui ne cesse de crier aux coupables que leurs crimes secrets ont été vus, et qui sait dire au juste oublié :

tes vertus ont un témoin ; c'est lui, sa substance inaltérable qui est le vrai modèle des perfections dont nous portons tous une image en nous-mêmes. Nos passions ont beau la défigurer, tous ses traits, liés à l'essence infinie, se représentent toujours à la raison, et lui servent à rétablir ce que l'imposture et l'erreur en ont altéré. Ces distinctions me semblent faciles, le sens commun suffit pour les faire. Tout ce qu'on ne peut séparer de l'idée de cette essence est Dieu ; tout le reste est l'ouvrage des hommes. C'est à la contemplation de ce divin modèle que l'âme s'épure et s'élève, qu'elle apprend à mépriser ses inclinations basses et à surmonter ses vils penchants. Un cœur pénétré de ces sublimes vérités se refuse aux petites passions des hommes ; cette grandeur infinie le dégoûte de l'orgueil ; le charme de la méditation l'arrache aux désirs terrestres ; et quand l'être immense dont il s'occupe n'existerait pas, *il serait encore bon qu'il s'en occupât sans cesse, pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux et plus sage.* (N. H.)

Que la saine raison doit être cherchée en Dieu; consolations des idées religieuses; parallèles de l'incrédule avec le croyant.

J'ai tâché de suspendre l'indignation que m'inspirent ces maximes pour les discuter paisiblement avec vous. Plus je les trouve insensées, moins je dois dédaigner de les réfuter, pour me faire honte à moi-même de les avoir peut-être écoutées avec trop peu d'éloignement. Vous voyez combien elles supportent mal l'examen de la saine raison. *Mais où chercher la saine raison, sinon dans celui qui en est la source?* et *que penser de ceux qui consacrent à perdre les hommes*(1) *ce flambeau divin qu'il leur donna pour les guider dans les actions générales de leur vie?* (il y a des cas où la raison seule ne saurait guider l'homme.) *Défions-nous d'une philosophie en paroles*; défions-nous d'une fausse vertu qui sape toutes les vertus, et s'applique à justifier tous les vices pour s'autoriser à les avoir tous. *Le meilleur moyen de trouver ce qui est bien est de le chercher sincèrement ;* et l'on ne peut longtemps le chercher ainsi, sans remonter à l'auteur de tout bien. C'est

(1) Ces hommes sont les plus grands ennemis du genre humain ; en renversant la religion, ils détruisent toute morale et toute vertu ; ils fomentent l'égoïsme dans les âmes et toutes les plus basses passions ; ils arrivent enfin à plonger les peuples dans l'abîme de l'anarchie ; et alors le bourreau et l'échafaud règnent et gouvernent.

ce qu'il me semble avoir fait depuis que je m'occupe à rectifier mes sentiments et ma raison ; c'est ce que vous ferez mieux que moi quand vous voudrez suivre la même route. Il m'est consolant de songer que vous avez nourri mon esprit des grandes idées de la religion ; et vous dont le cœur n'eut rien de caché pour moi, ne m'en eussiez-vous pas ainsi parlé si vous eussiez eu d'autres sentiments ? Il me semble même que ces consolations avaient pour nous des charmes. La présence de l'Être suprême ne nous fut jamais importune ; elle nous donnait plus d'espoir que d'épouvante ; *elle n'effraya jamais que l'âme du méchant :* nous aimons à l'avoir pour témoin de nos entretiens, à nous élever conjointement jusqu'à lui. N'est-il pas bien indigne d'un homme de ne pouvoir jamais s'accorder avec lui-même, d'avoir une règle pour ses actions, une autre pour ses sentiments ; de penser comme s'il était sans corps, d'agir comme s'il était sans âme et de ne jamais approprier à soi tout entier rien de tout ce qu'il fait en toute sa vie ? Pour moi, je trouve qu'on est bien fort avec nos anciennes maximes quand on ne les borne pas à de vaines spéculations. Le crime est du méchant, *et ne restera point impuni devant l'auteur de toute justice.* Un incrédule, d'ailleurs heureusement né, se livre aux vertus qu'il aime ; il fait le bien par goût *et non par choix.* Si tous ses désirs sont droits, *il les suit par contrainte, il les suivrait de même, s'ils ne l'étaient pas ; car pourquoi se gênerait-il ?* Mais celui qui reconnaît

et sert le père commun des hommes se croit une plus haute destination ; l'ardeur de la remplir anime son zèle, et, suivant une règle plus sûre que ses penchants, il sait faire le bien qui lui coûte, et sacrifier les désirs de son cœur à la loi du devoir. Tel est, mon ami, le sacrifice héroïque auquel nous sommes tous appelés (*N. H. t.* 1. *p.* 522.)

Rousseau, après de longues et de sérieuses réflexions, ayant reconnu la vérité des dogmes sacrés, révérés de tous les peuples, de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses d'une autre vie, prend la résolution de s'en tenir tout le reste de sa vie à cette heureuse croyance ; et combattant fortement, comme nous l'allons voir, des doutes que lui font naître les doctrines des incrédules, il représente, comme faisant son soutien et sa consolation, les principes qu'il a embrassés, et qui lui paraissentont d'autant plus certains qu'ils sont la croyance de toutes les nations.

Depuis lors, resté tranquille dans les principes que j'avais adoptés après une méditation si longue et si réfléchie, j'en ai fait la règle immuable de ma conduite et de ma foi, sans plus m'inquiéter des objections que je n'avais pu résoudre, ni de celles que je n'avais pu prévoir, et qui se présentaient nouvellement de temps à autre à mon esprit. Elles m'ont inquiété

quelquefois, mais elles ne m'ont jamais ébranlé. Je me suis toujours dit : toutes ces choses ne sont que des arguties et des subtilités métaphysiques, qui ne sont d'aucun poids auprès des principes fondamentaux adoptés par ma raison, confirmés par mon cœur, et qui tous portent le sceau de l'assentiment intérieur dans le silence des passions. Dans des matières si supérieures (1) à l'entendement humain une objection que je ne puis résoudre renversera-t-elle tout un corps de doctrine si solide, si bien liée, et formée avec tant de méditation et de soin, si bien appropriée à ma raison, à mon cœur, à tout mon être, et renforcée de l'assentiment intérieur que je sens manquer à toutes les autres? non; de vaines argumentations ne détruiront jamais la convenance que j'aperçois entre ma nature immortelle et la constitution de ce monde, et l'ordre physique que j'y vois régner : j'y trouve dans l'ordre moral correspondant, et dont le système est le résultat de mes recherches, les appuis dont j'ai besoin pour supporter les misères de la vie. *Dans tout autre système, je vivrais sans ressource, et je mourrais sans espoir ;* je serais la plus malheureuse des créatures (oui, si je ne croyais pas qu'il y a une autre vie éternellement bienheureuse, je mourrais malheureux). Tenons-nous en donc à celui qui seul suffit

(1) Rousseau, lui, soumet sa raison à ces matières si supérieures à l'entendement humain ; mais nos philosophes du jour, eux, les rejettent, parce qu'ils ne les comprennent pas!...

pour nous rendre heureux en dépit de la fortune et des hommes (*Dial. t.* 2. *p.* 175).

Cette délibération et la conclusion que j'en tirai ne semblent-elles pas avoir été dictées par le ciel même pour me préparer à la destinée qui m'attendait, et me mettre en état de la soutenir? Que serais-je devenu, que deviendrais-je encore dans les angoisses affreuses qui m'attendaient, et dans l'incroyable situation où je suis réduit pour le reste de ma vie, si, resté sans asile où je puisse échapper à mes implacables persécuteurs, sans dédommagement des opprobres qu'ils me font essuyer en ce monde, et sans espoir d'obtenir jamais la justice qui m'est due, je m'étais vu livré tout entier au plus horrible sort qu'ait éprouvé sur la terre aucun mortel? Tandis que, tranquille dans mon innocence, je n'imaginais qu'estime et bienveillance pour moi parmi les hommes; tandis que mon cœur, ouvert et confiant, s'épanchait avec des amis et des frères, les traîtres m'enlaçaient, en silence, des rets forgés au fond des enfers. Surpris par les plus imprévus de tous les malheurs et les plus terribles pour une âme fière; traîné dans la fange, sans jamais savoir par qui ni pourquoi; plongé dans un abîme d'ignominie; enveloppé d'horribles ténèbres, à travers lesquelles je n'aperçois que de sinistres objets : à la première surprise, je fus terrassé, et jamais je ne serais revenu de l'abattement où me jeta ce genre imprévu de malheurs, si je ne

m'étais ménagé d'avance des forces pour me relever dans mes chutes.

Ce ne fut qu'après des années d'agitation que, reprenant enfin mes esprits, et commençant de rentrer en moi-même, je sentis le prix des ressources que je m'étais ménagées pour l'adversité. Décidé sur toutes les choses dont il m'importait de juger, je vis, en comparant mes maximes à ma situation, que je donnais aux insensés jugements des hommes, et aux petits événements de cette courte vie beaucoup plus d'importance qu'ils n'en avaient; que cette vie, n'étant qu'un état d'épreuves, il importait peu que ces épreuves fussent de telle ou de telle sorte, pourvu qu'il en résultât l'effet auquel elles étaient destinées, et que, par conséquent, plus les épreuves étaient grandes, fortes, multipliées, plus il était avantageux de les savoir soutenir. Toutes les plus vives peines perdent leur force pour quiconque en voit le dédommagement grand et sûr; et la certitude de ce dédommagement était le principal fruit que j'avais retiré de mes méditations précédentes.

Il est vrai qu'au milieu des outrages sans nombre et des indignités sans mesure dont je me sentais accablé de toutes parts, des intervalles d'inquiétude et de doute venaient de temps à autre ébranler mon espérance et troubler ma tranquillité. Les puissantes objections que je n'avais pu résoudre se présentaient alors à mon esprit avec plus de force, pour achever de m'abattre, précisément

dans les moments où surchargé du poids de ma destinée, j'étais prêt à tomber dans le découragement; souvent des arguments nouveaux, que j'entendais faire, me revenaient dans l'esprit à l'appui de ceux qui m'avaient déjà tourmenté. Ah! me disais-je alors dans des serrements de cœur prêts à m'étouffer, qui me garantira du désespoir, si, dans l'horreur de mon sort, je ne vois que des chimères dans les consolations que me fournissait ma raison, si détruisant ainsi son propre ouvrage, elle renverse tout l'appui d'espérance et de confiance qu'elle m'avait ménagés dans l'adversité? Quel espoir que des illusions qui ne bercent que moi seul au monde! Toute la génération présente ne voit qu'erreurs et préjugés dans les sentiments dont je me nourris seul : elle trouve la vérité, l'évidence dans le sens contraire au mien; elle semble même ne pouvoir croire que je l'adopte de bonne foi; et moi-même, en m'y livrant de toute ma volonté, j'y trouve des difficultés insurmontables, qu'il m'est impossible de résoudre et qui ne m'empêchent pas d'y persister. Suis-je donc seul sage, seul éclairé, parmi les mortels? Pour croire que les choses sont ainsi, suffit-il qu'elles me conviennent! Puis-je prendre une route éclairée pour des apparences qui n'ont rien de solide aux yeux du reste des hommes, et qui me sembleraient illusoires à moi-même si mon cœur ne soutenait pas ma raison? N'eût-il pas mieux valu combattre mes persécuteurs à armes égales, en adoptant leurs maximes, que de rester sur les chimères des

miennes en proie à leurs atteintes sans agir pour les repousser? Je me crois sage, et je ne suis que dupe, victime et martyr d'une vaine erreur.

Combien de fois, dans ces moments de doute et d'incertitude, je fus prêt à m'abandonner au désespoir! Si jamais j'avais passé dans cet état un mois entier, c'était fait de ma vie. Mais ces crises, quoique autrefois assez fréquentes, ont toujours été courtes; et maintenant que je n'en suis pas délivré tout-à-fait encore, elles sont si rares et si rapides qu'elles n'ont pas même la force de troubler mon repos. Ce sont de légères inquiétudes qui n'affectent pas plus mon âme, qu'une plume qui tombe dans la rivière ne peut altérer le cours de l'eau. J'ai senti que remettre en délibération les mêmes points sur lesquels je m'étais ci-devant décidé, était me supposer de nouvelles lumières, ou le jugement plus ferme, ou plus de zèle pour la vérité que je n'avais lors de mes recherches; qu'aucun de ces cas n'étant et ne pouvant être le mien, je ne pouvais préférer, par aucune raison solide, des opinions qui, dans l'accablement du désespoir, ne me tenaient que pour augmenter ma misère, à des sentiments adoptés dans la vigueur de l'âge; dans toute la maturité de l'esprit, après l'examen le plus réfléchi, et dans des temps où le calme de ma vie ne me laissait d'autre intérêt dominant que celui de connaître la vérité. Aujourd'hui que mon cœur serré de détresse, mon âme affaissée par les ennuis, mon imagination effarouchée, ma tête troublée par

tant d'affreux mystères, dont je suis environné; aujourd'hui que toutes mes facultés, affaiblies par la vieillesse et les angoisses, ont perdu tout leur ressort, irai-je m'ôter à plaisir toutes les ressources que je m'étais ménagées, et donner plus de confiance à ma raison déclinante pour me rendre injustement malheureux, qu'à ma raison pleine et vigoureuse pour me dédommager des maux que je souffre sans les avoir mérités? Non, je ne suis ni plus sage, ni mieux instruit, ni de meilleure foi, que quand je me décidai sur ces grandes questions: je n'ignorais pas alors les difficultés dont je me laisse troubler aujourd'hui; elles ne m'arrêtèrent pas, et s'il s'en présente quelques nouvelles dont on ne s'était pas encore avisé, ce sont les sophismes d'une subtile métaphysique, qui ne sauraient balancer les vérités éternelles admises de tous les temps par tous les sages, reconnues par toutes les nations, et gravées dans le cœur humain en caractères ineffaçables. Je savais, en méditant sur ces matières, que l'entendement humain, circonscrit par les sens, ne les pouvait embrasser dans toute leur étendue : je m'en tins donc à ce qui était à ma portée sans m'engager dans ce qui la passait. Ce parti était raisonnable; je l'embrassai jadis, et m'y tins avec l'assentiment de mon cœur et de ma raison. Sur quel fondement y renoncerais-je aujourd'hui que tant de puissants motifs m'y doivent tenir attaché? Quel danger vois-je à le suivre? Quel profit tirerais-je à l'abandonner? En prenant la doctrine

de mes persécuteurs (1), prendrais-je aussi leur morale? *Cette morale sans racine et sans fruit*, qu'ils étalent pompeusement dans des livres ou dans quelque action d'éclat sur le théâtre, sans qu'il en pénètre jamais rien dans le cœur ni dans la raison; ou bien cette autre morale secrète et cruelle, doctrine intérieure de tous les initiés, à laquelle l'autre ne sert que de masque, qu'ils suivent seuls dans leur conduite, et qu'ils ont si habilement pratiquée à mon égard. Cette morale purement offensive ne sert point à la défense, et n'est bonne qu'à l'agression. De quoi me servirait-elle dans l'état où ils m'ont réduit! ma seule innocence me soutient dans les malheurs : et combien me rendrai-je plus malheureux encore, si m'ôtant cette unique, mais puissante ressource, j'y substituais sa méchanceté? Les atteindrai-je dans l'art de nuire? Et quand j'y réussirais, de quel mal me soulagerait celui que je leur pourrais faire? Je perdrais ma propre estime, et je ne gagnerais rien à la place.

Rousseau reproche à M. de Saint-Brisson d'avoir abandonné la religion catholique.

Je crains, Monsieur, que vous n'alliez vite en besogne dans vos projets; il faudrait quand rien ne vous presse, proportionner la maturité des délibérations. Pourquoi quitter si brusquement l'état que

(1) Les philosophes.

vous aviez embrassé, tandis que vous pouviez à loisir vous arranger pour en apprendre un autre, si tant est qu'on puisse appeler un état le genre de vie que vous vous êtes choisi, et dont vous serez peut-être aussitôt rebuté que du premier? Que risquiez-vous à mettre un peu moins d'impétuosité dans vos démarches, et à tirer parti de ce retard, pour vous confirmer dans vos principes, et pour assurer vos résolutions par une plus mûre étude de vous-même? Vous voilà seul sur la terre, dans l'âge où l'homme doit tenir à tout; je vous plains, et c'est pour cela que je ne puis vous approuver (d'avoir changé de religion), puisque vous avez voulu vous isoler vous-même au moment où cela me convenait le moins. Si vous croyez avoir suivi mes principes, vous vous trompez : vous avez suivi l'impétuosité de votre âge; une démarche d'un tel éclat valait assurément la peine d'être bien pesée avant d'en venir à l'exécution. C'est une chose faite, je le sais : je veux seulement vous faire entendre que la manière de la soutenir et d'en revenir demande un peu plus d'examen que vous n'en avez mis à la faire.

Voici pis. L'effet naturel de cette conduite a été de vous brouiller avec madame votre mère. Je vois, sans que vous me le montriez, le fil de tout cela ; et, quand il n'y aurait que ce que vous me dites, à quoi bon aller effaroucher la conscience tranquille d'une mère, en lui montrant sans nécessité des sentiments différents des siens? Il fallait, Monsieur, garder ces sentiments au dedans de vous pour la

règle de votre conduite; et leur premier effet devait être de vous faire endurer les tracasseries, et de ne pas changer ces tracasseries en persécutions, en voulant secouer hautement le joug de la religion où vous êtes né. Je pense si peu comme vous sur cet article que, quoique le clergé protestant me fasse une guerre ouverte, et que *je sois fort éloigné de penser comme lui sur tous les points*, je n'en demeure pas moins sincèrement uni à la communion de notre Église (où n'est pas le salut), bien résolu d'y vivre et d'y mourir s'il dépend de moi : car il est très-consolant pour un croyant affligé de rester en communauté de culte avec ces frères (quand ils sont dans la voie de la vérité), et de servir Dieu conjointement avec eux. Je vous dirai plus; et je vous déclare que *si j'étais né catholique, je demeurerais catholique, sachant bien que votre Eglise met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fonds ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses; et je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable, en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des règles de foi dont je ne me permets plus de sortir. Je vous parle, Monsieur, avec effusion de cœur, et comme un père qui parlerait à son fils.* Votre brouillerie, Monsieur, avec madame votre mère me navre. J'avais, dans mes malheurs, la consolation de croire que mes écrits ne pouvaient faire que du bien (1) :

(1) 1793 a trop manifestement démontré le contraire! mais il est conso-

voulez-vous m'ôter encore cette consolation? Je sais que, s'ils font du mal, ce n'est que faute d'être entendus (dites d'être trop bien entendus); mais j'aurai toujours le regret de n'avoir pu me faire entendre.

On voit que les doctrines de Rousseau lui donnèrent des remords. Heureux s'il en eût suivi l'inspiration!) Cher Saint-Brisson, *un fils brouillé avec sa mère a toujours tort :* de tous les sentiments naturels, le seul demeuré parmi nous est l'affection maternelle. *Ce droit est le plus sacré que je connaisse; en aucun cas, on ne peut le violer sans crime.* Raccommodez-vous avec la vôtre; allez vous jeter à ses pieds, et, *à quelque prix que ce soit*, apaisez-la : soyez sûr que son cœur vous sera rouvert si le vôtre vous ramène à elle. Ne pouvez-vous sans fausseté lui faire un sacrifice de quelques *opinions inutiles* (1) ou du moins les dissimuler? Vous ne serez jamais appelé à persécuter personne; que vous importe le reste? (Que

lant de voir Rousseau éprouver des inquiétudes sur les effets de ses écrits; cela témoigne en sa faveur. Voltaire, lui, n'a jamais manifesté de pareils sentiments; il s'est au contraire toujours applaudi du mal que faisaient ses écrits et de celui qu'ils devaient accomplir dans la suite; sa correspondance en fait foi.

(1) Par *opinions inutiles*, J.-J Rousseau entend parler de celles des philosophes et de leurs systèmes anti-chrétiens. On voit qu'il est réellement affligé que ses écrits aient déterminé le jeune de Saint-Brisson à changer de religion et qu'il s'efforce de le ramener à ses premières croyances et cela, parce qu'il les croit vraies, car s'il ne les croyait pas telles, pourquoi chercherait-t-il à l'y ramener? Pourquoi lui dirait-il, si *j'étais né catholique, je demeurerais catholique.*

vous importent les pernicieuses doctrines philosophiques?) Il n'y a pas deux morales. Celle du christianisme et celle de la philosophie sont la même (pas tout-à-fait) : l'une et l'autre nous imposent ici le même devoir ; vous pouvez le remplir, vous le devez; la raison, l'honneur, votre intérêt, tout le veut : moi, je l'exige pour répondre aux sentiments dont vous m'honorez. Si vous le faites, comptez sur mes soins, si jamais ils vous sont bons à quelque chose. Si vous ne le faites pas, vous n'avez qu'une mauvaise tête, ou, qui pis est, votre cœur vous conduit mal, et je ne veux conserver de liaison qu'avec des gens dont le cœur et la tête soient sains. (*t.* 2, *p.* 178.)

Que l'on ne doit pas rejeter tout ce qu'on ne comprend pas.

Je ne pense pas cependant qu'il faille supprimer les objections qu'on ne peut résoudre ; car cette adresse subréptice a un air de mauvaise foi qui me révolte. Toutes les connaissances humaines ont leur obscurité, leurs difficultés, leurs objections que l'esprit humain trop borné ne peut résoudre. La géométrie elle-même en a de telles, que les géomètres ne s'avisent point de supprimer, et qui ne rendent pas pour cela leur science incertaine. Les objections n'empêchent pas pour cela qu'une vérité démontrée ne soit démontrée ; et il faut se tenir à ce qu'on

sait, et ne pas vouloir tout savoir. Nous n'en servirons pas Dieu de moins bon cœur ; nous n'en serons pas moins vrais croyants, et nous en serons plus humains, plus doux, plus tolérants pour eux qui ne pensent pas comme nous en toute chose. (*Corresp. t.* 2, *p.* 418.)

Nécessité d'accomplir la loi de Dieu, et d'aimer son prochain. Nécessité pour les pères et mères d'élever chrétiennement leurs enfants.

Il importe à la société humaine et à chacun de ses membres que tout homme connaisse et accomplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain et envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres ; *et voilà surtout de quoi les pères et mères sont tenus d'instruire leurs enfants...* Ce qui m'intéresse, *moi* et mes semblables, c'est que chacun sache qu'il existe un arbite du sort des humains, duquel nous sommes tous les enfants, qui nous prescrit à tous d'être justes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaisants et miséricordieux, de tenir nos engagements envers tout le monde, même envers nos ennemis et les siens ; que l'apparent bonheur de cette vie n'est rien ; *qu'il en est une autre après elle, dans laquelle cet Être suprême sera le rémunérateur des bons et le juge des méchants.* Ces dogmes et les dogmes

semblables (1) sont ceux qu'il importe d'enseigner à laue·n esse et de persuader à tous les citoyens. *Quiconque les combat mérite châtiment, sans doute; il est le perturbateur de l'ordre, et l'ennemi de la société.* (Pères et mères) accoutumez vos enfants à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime; à souffrir le mal sans murmure, *parce qu'il les en dédommagera;* et à être enfin, tous les jours de leur vie, ce qu'ils seront bien aises d'avoir été lorsqu'ils comparaîtront devant lui. (2) (*Em. t.* 4pj ,16 z).

Moralité de nos actions.

Rentrons en nous-mêmes, examinons, tout intérêt particulier à part, à quoi nos intérêts nous

(1) Il est certainement de la dernière importance de les enseigner à la jeunesse et à tous les citoyens, mais le fait-on? nos colléges ne sont ils pas en général, *des séminaires d'athéisme et des vestibules d'enfer*, comme l'écrivait en 1819, M. de la Mennais. Quant aux citoyens, on leur enseigne toutes sortes de mauvaises doctrines en répandant parmi eux les livres les plus funestes à la religion et aux bonnes mœurs, et cela semble se faire avec l'assentiment du pouvoir; sa tolérance à cet égard nous autorise presque à la supposer.

(2) Est-ce bien là ce que font les pères de famille? L'expérience démontre trop manifestement que telle n'est pas leur principale sollicitude; aussi recueillent-ils, en général, les fruits amers de leur coupable indifférent: sans respect pour l'autorité de Dieu, leurs enfants méconnaissent l'autorité paternelle; on le voit tous les jours, partout et dans tous les rangs de la société. Malheur au père de famille qui néglige d'enseigner à ses enfants la crainte de Dieu!

portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire, et nous laisse une impression plus douce après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir ? est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt, et, tout au contraire, les discours de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes ? cet enthousiasme de la vertu ? quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, il ne vit plus, il est déjà mort.

Mais, quel que soit le nombre des méchants sur la terre, il est peu de ces âmes cadavéreuses devenues insensibles, hors leur intérêt, à tout ce qui est juste et bon. L'iniquité ne plaît qu'autant qu'on en profite; dans tout le reste on veut que l'innocent soit protégé. Voit-on dans une rue ou sur un chemin quelque acte de violence et d'injustice ; à l'instant un mouvement de colère et d'indignation s'élève au fond du cœur, et nous porte à prendre la défense de l'opprimé: mais un devoir plus puissant nous retient, et les lois nous ôtent le pouvoir de protéger l'innocence. Au contraire, si quelque acte de clémence ou de générosité frappe nos yeux, quelle admiration, quel amour il nous inspire ! Qui est-ce qui ne se dit pas, j'en voudrais avoir fait autant? Il nous importe sûrement fort peu qu'un homme ait été méchant ou juste il y a deux mille ans ; et cependant le même intérêt nous affecte autant dans l'histoire ancienne, que si cela s'était passé de nos jours. Que me font à moi les crimes de Catilina ! Ai-je peur d'être sa victime? Pourquoi donc ai-je de lui la même horreur que s'il était mon contemporain? Nous ne haïssons pas seulement les méchants parce qu'ils nous nuisent, mais parce qu'ils sont méchants. Non seulement nous voulons être heureux, nous voulons aussi le bonheur d'autrui, et quand ce bonheur ne coûte rien au nôtre, il l'augmente. Enfin, l'on a, malgré soi, pitié des infortunés. Quand on est témoin de leur mal, on en souffre. Les plus pervers ne sauraient perdre

tout-à-fait ce penchant. Souvent il les met en contradiction avec eux-mêmes. Le voleur (1) qui dépouille les passants couvre encore la nudité du pauvre; et le plus féroce assassin soutient un homme tombant en défaillance. On parle du cri des remords, qui punit en secret les crimes cachés, et les met si souvent en évidence. Hélas ! qui de nous n'entendit jamais cette importune voix ? On parle par expérience; et l'on voudrait étouffer ce sentiment tyrannique qui nous donne tant de tourment. Obéissons à la nature, nous connaîtrons avec quelle douceur elle règne, et quel charme on trouve, après l'avoir écoutée, à se rendre un bon témoignage de soi. Le méchant se craint et se fuit; il s'égaie en se jetant hors de lui-même; il tourne autour de lui des regards inquiets, et cherche un objet qui l'amuse; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il serait toujours triste, le ris moqueur est son seul plaisir (2). Au contraire, la sérénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

(1) Deux voleurs de profession, détenus dans la maison centrale d'Eisses sensibles au sort d'un prisonnier qui se trouvait dans une grande détresse, lui offrirent, en 1835, avec les formes les plus exquises, chacun une somme de vingt francs.

(2) C'est de Voltaire qu'il est question dans la phrase que l'on vient de lire.

Jetez les yeux sur toutes les nations du monde, parcourez toutes les histoires: parmi tant de cultes inhumains et bizarres, parmi cette prodigieuse diversité de mœurs et de caractères, vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté, partout les mêmes principes de morale, partout les mêmes notions du bien et du mal. L'ancien paganisme enfanta des dieux abominables, qu'on eût punis ici-bas comme des scélérats, et qui n'offraient pour tableau du bonheur suprême que des forfaits à commettre et des passions à contenter. Mais le vice, armé d'une autorité sacrée, descendait en vain du séjour éternel; l'instinct moral le repoussait du cœur des humains. En célébrant les débauches de Jupiter, on admirait la continence de Xénocrate; la chaste Lucrèce adorait l'impudique Vénus; l'intrépide Romain sacrifiait à la peur; il invoquait le dieu qui mutila son père, et mourait sans murmure de la main du sien. Les plus méprisables divinités furent servies par les plus grands hommes. La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables.

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises; et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience.

Mais à ce mot j'entends s'élever de toutes parts

la clameur des prétendus sages : Erreurs de l'enfance, préjugés de l'éducation ! s'écrient-ils tous de concert. Il n'y a rien dans l'esprit humain que ce qui s'y introduit par l'expérience, et nous ne jugeons d'aucune chose que sur des idées acquises. Ils font plus ; cet accord évident et universel de toutes les nations, ils l'osent rejeter ; et, contre l'éclatante uniformité du jugement des hommes, ils vont chercher dans les ténèbres quelque exemple obscur et connu d'eux seuls ; comme si tous les penchants de la nature étaient anéantis par la dépravation d'un peuple, et que, sitôt qu'il est des monstres, l'espèce ne fût plus rien ! Mais que servent au sceptique Montaigne les tourments qu'il se donne pour déterrer en un coin du monde une coutume opposée aux notions de la justice ? Que lui sert de donner aux plus suspects voyageurs l'autorité qu'il refuse aux écrivains les plus célèbres ? Quelques usages incertains et bizarres, fondés sur des causes locales qui nous sont inconnues, détruiront-ils l'induction générale tirée du concours de tous les peuples, opposés en tout le reste, et d'accord sur ce seul point ? O Montaigne ! toi qui te piques de franchise et de vérité, sois sincère et vrai, *si un philosophe peut l'être*, et dis-moi s'il est quelque pays sur la terre où ce soit un crime de garder sa foi, d'être clément, bienfaisant, généreux, où l'homme de bien soit méprisable et l'homme méchant honoré ?

Chacun, dit-on, concourt au bien public pour son intérêt : mais d'où vient donc que le juste y

concourt à son préjudice? Qu'est-ce qu'aller à la mort pour son intérêt? Sans doute nul n'agit que pour son bien; mais, s'il n'est un bien moral dont il faut tenir compte, on n'expliquera jamais par l'intérêt propre que les actions des méchants : il est même à croire qu'on ne tentera point d'aller plus loin. Ce serait une trop abominable philosophie que celle où l'on serait embarrassé des actions vertueuses; où l'on ne pourrait se tirer d'affaire qu'en leur controuvant des intentions basses et des motifs sans vertu; où l'on serait forcé d'avilir Socrate et de calomnier Régulus. Si jamais de pareilles doctrines pouvaient germer parmi nous, la voix de la nature, ainsi que celle de la raison, s'éleveraient incessamment contre elles, et ne laisseraient jamais à un seul de leurs partisans l'excuse de l'être de bonne foi....

Il ne faut pour cela que vous faire distinguer nos idées acquises de nos sentiments naturels; car nous sentons nécessairement avant de connaître; et, comme nous n'apprenons point à vouloir notre bien et à fuir notre mal, mais que nous tenons cette volonté de la nature, de même l'amour du bon et la haine du mauvais nous sont aussi naturels que l'amour de nous-mêmes. Les actes de la conscience ne sont pas des jugements, mais des sentiments : quoique toutes nos idées nous viennent du dehors, les sentiments qui les apprécient sont au dedans de nous, et c'est par eux seuls que nous connaissons la convenance ou la disconvenance qui existe entre

nous et les choses que nous devons rechercher ou fuir.

Exister pour nous, c'est sentir; notre sensibilité est incontestablement antérieure à notre intelligence, et nous avons eu des sentiments avant des idées. Quelle que soit la cause de notre être, elle a pourvu à notre conservation en nous donnant des sentiments convenables à notre nature; et l'on ne saurait nier au moins que ceux-là ne soient innés. Ces sentiments, quant à l'individu, sont l'amour de soi, la crainte de la douleur, l'horreur de la mort, le désir du bien-être. Mais si, comme on n'en peut douter, l'homme est sociable par sa nature, ou du moins fait pour le devenir, il ne peut l'être que par d'autres sentiments innés, relatifs à son espèce; car, à ne considérer que le besoin physique, il doit certainement disperser les hommes au lieu de les rapprocher. Or c'est du système moral formé par ce double rapport à soi-même et à ses semblables que naît l'impulsion de la conscience. Connaître le bien, ce n'est pas l'aimer: l'homme n'en a pas la connaissance innée; mais sitôt que sa raison le lui fait connaître, sa conscience le porte à l'aimer : c'est ce sentiment qui est inné.

Conscience! conscience! instinct divin, immortelle et céleste voix; guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre; juge infaillible du bien et du mal, qui rend l'homme semblable à Dieu! C'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions, sans toi je ne sens

rien en moi qui m'élève au dessus des bêtes, que le triste privilége de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle et d'une raison sans principe.

Grâce au ciel! nous voilà délivrés de cet effrayant appareil de philosophie : nous pouvons être hommes sans être savants; dispensés de consumer notre vie à l'étude de la morale, nous avons à moindre frais un guide plus assuré dans ce dédale immense des opinions humaines. Mais ce n'est pas assez que ce guide existe, il faut savoir le connaître et le suivre. S'il parle à tous les cœurs, pourquoi donc y en a-t-il si peu qui l'entendent? Eh! c'est qu'il nous parle la langue de la nature, que tout nous fait oublier. La conscience est timide, elle aime la retraite et la paix; le monde et le bruit l'épouvantent: les préjugés dont on la fait naître sont ses plus cruels ennemis; elle fuit ou se tait devant eux: leur bruyante voix étouffe la sienne et l'empêche de se faire entendre; le fanatisme ose la contrefaire et dicter le crime en son nom. Elle se rebute enfin à force d'être éconduite; elle ne nous parle plus, elle ne nous répond plus, et, après de si longs mépris pour elle, il en coûte autant de la rappeler qu'il en coûte de la bannir.

A M. D'OFFREVILLE. (*t.* 2. *p.* 206)

Montmorency, 4 octobre 1761.

La question que vous me proposez, Monsieur, dans votre lettre du 15 septembre, est importante et grave; c'est de sa solution qu'il dépend de savoir s'il y a une morale démontrée, ou s'il n'y en a pont.

Votre adversaire soutient que tout homme n'agit, quoi qu'il fasse, que relativement à lui-même, et que, jusqu'aux actes de vertu les plus sublimes, jusqu'aux œuvres de charité les plus pures, chacun rapporte tout à soi.

Vous, Monsieur, vous pensez qu'on doit faire le bien pour le bien, même sans aucun retour d'intérêt personnel; que les bonnes œuvres qu'on rapporte à soi ne sont plus des actes de vertu, mais d'amour-propre: vous ajoutez que nos aumônes sont sans mérite si nous ne les faisons que par vanité, ou dans la vue d'écarter de notre esprit l'idée des misères de la vie humaine; et en cela vous avez raison.

Mais sur le fonds de la question, je dois vous avouer que je suis de l'avis de votre adversaire: car, quand nous agissons, il faut que nous ayons un

motif pour agir, et ce motif ne peut être étranger à nous, puisque c'est nous qu'il met en œuvre : il est absurde d'imaginer qu'étant moi, j'agirai comme si j'étais un autre. N'est-il pas vrai que, si l'on vous disait qu'un corps est poussé sans que rien le touche, vous diriez que cela n'est pas concevable? C'est la même chose en morale, quand on croit agir sans intérêt.

Mais il faut expliquer ce mot d'*intérêt*, car vous pourriez lui donner tel sens, vous et votre adversaire, que vous seriez d'accord sans vous entendre, et lui-même pourrait lui en donner un si grossier, qu'alors ce serait vous qui auriez raison.

Il y a un intérêt sensuel et palpable qui se rapporte uniquement à notre bien-être matériel, à la fortune, à la considération, aux biens physiques qui peuvent résulter pour nous de la bonne opinion d'autrui. Tout ce qu'on fait pour un tel intérêt, ne produit qu'un bien du même ordre, comme un marchand fait son bien en vendant sa marchandise le mieux qu'il peut. Si j'oblige un autre homme en vue de m'acquérir des droits à sa reconnaissance, je ne suis en cela qu'un marchand qui fait le commerce, et même qui ruse avec l'acheteur. Si je fais l'aumône pour me faire estimer charitable et jouir des avantages attachés à cette estime, je ne suis encore qu'un marchand qui achète la réputation. Il en est à-peu-près de même si je ne fais cette aumône que pour me délivrer de l'importunité d'un gueux ou du spectacle de sa misère. Tous les actes

de cette espèce qui ont en vue un avantage extérieur ne peuvent porter le nom de bonnes actions ; et l'on ne dit pas d'un marchand qui a bien fait ses affaires, qu'il s'y est comporté vertueusement.

Il y a un autre intérêt qui ne tient point aux avantages de la société, qui n'est relatif qu'à nous-mêmes, au bien de notre âme, à notre bien-être absolu, et que pour cela j'appelle intérêt spirituel ou moral, par opposition au premier : intérêt qui, pour n'avoir pas des objets sensibles, matériels, n'en est pas moins vrai, pas moins grand, pas moins solide; et, pour tout dire en un mot, le seul qui, tenant intimement à notre nature, tende à notre véritable bonheur. Voilà, Monsieur, l'intérêt que la vertu se propose, et qu'elle doit se proposer, sans rien ôter au mérite, à la pureté, à la bonne morale des actions qu'elle inspire.

Premièrement, dans le système de la religion, c'est-à-dire des peines et des récompenses de l'autre vie, vous voyez que l'intérêt de plaire à l'auteur de notre être et au juge suprême de nos actions est d'une importance qui l'emporte sur les plus grands maux, qui fait voler au martyre les vrais croyants, et en même temps d'une pureté qui peut ennoblir les plus snblimes devoirs. La loi de bien faire est tirée de la raison même, *le chrétien n'a besoin que de logique pour avoir de la vertu.*

Mais, outre ce qu'on peut regarder en quelque façon comme étranger à la chose, comme n'y tenant que par une expresse volonté de Dieu, vous

me demanderez peut-être s'il y a quelque autre intérêt lié plus immédiatement, plus nécessairement à la vertu par sa nature, et qui doive nous la faire aimer uniquement pour elle-même. Ceci tient à d'autres questions dont la discussion passe les bornes d'une lettre, et dont, par cette raison, je ne tenterai pas ici l'examen : comme, si nous avons un amour naturel pour l'ordre, pour le beau moral; si un amour peut être assez vif par lui-même pour primer sur toutes nos passions; si la conscience est innée dans le cœur de l'homme, ou si elle n'est que l'ouvrage des préjugés et de l'éducation : car, en ce dernier cas, il est clair que nul, n'ayant en soi-même aucun intérêt à bien faire, ne peut faire aucun bien que par le profit qu'il en attend d'autrui; qu'il n'y a par conséquent que des sots qui croient à la vertu, et des dupes qui la pratiquent. *Telle est la nouvelle philosophie.*

Sans m'embarquer ici dans cette métaphysique, qui nous mènerait trop loin, je me contenterai de vous présenter un fait que vous pourrez mettre en question avec votre adversaire, et qui, bien discuté, vous instruira peut-être mieux de ses vrais sentimens que vous pourriez vous en instruire en restant dans la généralité de votre thèse.

En Angleterre, quand un homme est accusé criminellement, douze jurés enfermés dans une chambre pour opiner, sur l'examen de la procédure, s'il est coupable ou s'il ne l'est pas, ne sortent plus de cette chambre, et n'y reçoivent point à

manger qu'il ne soient tous d'accord ; en sorte que leur jugement est toujours unanimeet décisif sur le sort de l'accusé.

Dans une de ces délibérations, les preuves paraissant convainquantes, onze des jurés le condamnèrent sans balancer ; mais le douzième s'obstina tellement à l'absoudre, sans vouloir alléguer d'autre raison, sinon qu'il le croyait innocent, que, voyant ce juré déterminé à mourir de faim plutôt que d'être de leur avis, tous les autres, pour ne pas s'exposer au même sort, revinrent au sien, et l'accusé fut renvoyé absous.

L'affaire finie, quelques-uns des jurés pressèrent en secret leur collègue de leur dire la raison de son obstination; et ils surent enfin que c'était lui-même qui avait fait le coup dont l'autre était accusé, et qu'il avait eu moins d'horreur de la mort que de faire périr un innocent chargé de son propre crime.

Proposez le cas à votre homme, et ne manquez pas d'examiner avec lui l'état de ce juré dans toutes ses circonstances. Ce n'était point un homme juste, puisqu'il avait commis un crime; et, dans cette affaire, l'enthousiasme de la vertu ne pouvait point lui élever le cœur et lui faire mépriser la vie. Il avait l'intérêt le plus réel à condamner l'accusé pour ensevelir avec lui l'impunité du forfait; il devait craindre que son invincible obstination n'en fit soupçonner la véritable cause et ne fut un commencement d'indice contre lui: la prudence et le

soin de sa sûreté demandaient, ce me semble, qu'il fit ce qu'il ne fit pas, et l'on ne voit aucun intérêt sensible qui dût le porter à faire ce qu'il fit. Il n'y avait cependant qu'un intérêt très-pressant qui pût le déterminer ainsi, dans le secret de son cœur, à toute sorte de risque. Quel était donc cet intérêt auquel il sacrifiait sa vie même ?

S'inscrire en faux contre le fait serait prendre une mauvaise défaite; car on peut toujours l'établir par supposition, et chercher, tout intérêt étranger mis à part, ce que ferait en pareil cas, pour l'intérêt de lui-même, tout homme de bon sens qui ne serait ni vertueux ni scélérat.

Posant successivement les deux cas : l'un, que le juré ait prononcé la condamnation de l'accusé et l'ait fait périr pour se mettre en sûreté; l'autre, qu'il l'ait absous, comme il fit, à ses propres risques; puis, suivant dans les deux cas le reste de la vie du juré et la probabilité du sort qu'il se serait préparé, pressez votre homme de prononcer décisivement sur cette conduite, et d'exposer nettement, de part et d'autre, l'intérêt et les motifs du parti qu'il aurait choisi; alors, si votre dispute n'est pas finie, vous connaîtrez du moins si vous vous entendez l'un et l'autre, ou si vous ne vous entendez pas.

Que, s'il distingue entre l'intérêt d'un crime à commettre ou à ne pas commettre, et celui d'une bonne action à faire ou à ne pas faire, vous lui ferez voir aisément que, dans l'hypothèse, la rai-

son de s'abstenir d'un crime avantageux qu'on peut commettre impunément est du même que celle de faire, entre le ciel et soi, une bonne action onéreuse; car outre que, quelque bien que nous puissions faire, en cela nous ne sommes que justes, on ne peut avoir nul intérêt en soi-même à ne pas faire le mal, qu'on n'ait un intérêt semblable à faire le bien; l'un et l'autre dérivent de la même source et ne peuvent être séparés.

Surtout, Monsieur, pensez qu'il ne faut point outrer les choses au-delà de la vérité, ni confondre, comme faisaient les stoïciens, le bonheur avec la vertu. Il est certain que faire le bien pour le bien, c'est le faire pour soi, pour notre propre intérêt, puisqu'il donne à l'âme une satisfaction intérieure, un contentement d'elle-même, sans lequel il n'y a point de vrai bonheur. *Il est sûr encore que les méchants sont tous misérables*, *quel que soit leur sort apparent, parce que le bonheur s'empoisonne dans une âme corrompue* (1), comme le plaisir des sens dans un corps malsain. Mais il est faux que les bons soient tous heureux dès ce monde; et comme il ne suffit pas à l'âme d'être en santé pour avoir de quoi se nourrir, il ne suffit pas non plus à l'âme d'être saine pour obtenir tous les biens dont elle a besoin. Quoiqu'il n'y ait que les gens de bien qui puissent vivre

(1) Oui, dans les palais des rois, comme partout ailleurs, l'impitoyable semord poursuit sans relâche les coupables et les pervers : *Le ciel est dans leurs yeux, l'enfer est dans leur cœur.*

contents, ce n'est pas à dire que tout homme de bien vive content. La vertu ne donne pas le bonheur, mais elle seule apprend à en jouir quand on l'a : la vertu ne garantit pas des maux de cette vie et n'en procure pas les biens ; c'est ce que ne fait pas le vice avec toutes ses ruses : mais la vertu fait porter plus patiemment les uns, goûter plus délicieusement les autres. Nous avons donc, en tout état de cause, un véritable intérêt à la cultiver, et nous faisons bien de travailler pour cet intérêt, *quoiqu'il y ait des cas où il serait insuffisant par lui-même sans l'attente d'une vie à venir.* Voilà mon sentiment sur la question que vous m'avez proposée.

Heureux, mille fois heureux, ô vertu! celui qui te cultive! Au sein même de la plus affreuse misère, tu lui fais savourer le bonheur et chérir les chaînes qui l'accablent. Saint Paul, chargé de fers, déclare que son cœur nage dans les plus délicieuses consolations. Si les amateurs des biens périssables de cette vie de misères connaissaient les charmes de la vertu, ils la poursuivraient avec cent fois plus d'ardeur que les honneurs et les dignités de ce monde, objet constant de leur insatiable ambition.

De la Providence.

O Providence! O nature! trésor du pauvre, ressource de l'infortuné; celui qui sent, qui connaît vos saintes lois et s'y confie, celui dont le cœur est en paix et dont le corps ne souffre pas, grâce à vous, n'est point tout entier à l'adversité. Malgré tous les complots des hommes, tous les succès des méchants, il ne peut être absolument misérable. Dépouillé par des mains cruelles de tous les biens de la vie, l'espérance l'en dédommage dans l'avenir, l'imagination les lui rend dans l'instant même; d'heureuses fictions lui tiennent lieu d'un bonheur réel; et que dis-je? lui seul est solidement heureux, puisque les biens terrestres peuvent à chaque instant échapper en mille manières à celui qui croit les tenir; mais rien ne peut ôter ceux de l'imagination à quiconque sait en jouir. Il les possède sans risque et sans crainte; la fortune et les hommes ne sauraient l'en dépouiller.

Faible ressource, allez-vous dire, que des visions contre une grande adversité! Eh! Monsieur, ces visions ont plus de réalité peut-être que tous les biens apparents dont les hommes font tant de cas, puisqu'ils ne portent jamais dans l'âme un vrai sentiment de bonheur, et que ceux qui les possèdent sont également forcés de se jeter dans l'avenir,

faute de trouver dans le présent des jouissances qui les satisfassent (*Dial. t. 2. p.* 248).

Prière à la Providence.

Protecteur des opprimés, Dieu de justice et de vérité, reçois ce dépôt que remet sur ton autel et confie à ta providence un étranger infortuné, seul, sans appui, sans défenseur sur la terre, outragé, moqué, diffamé de toute une génération, chargé depuis quinze ans, à l'envi, de traitements pires que la mort, et d'indignités inouies jusqu'ici parmi les humains, sans avoir pu jamais en apprendre la cause. Toute explication m'est refusée, toute communication m'est ôtée ; je n'attends plus des hommes aigris par leur propre injustice qu'affronts, mensonges et trahisons. Providence éternelle, mon seul espoir est en toi ! daigne prendre mon dépôt (1) sous ta garde, et le faire tomber en des mains jeunes et fidèles, qui le transmettent exempt de fraude à une meilleure génération ; qu'elle apprenne, en déplorant mon sort, comment fût traité par celle-ci un homme sans fiel et sans fard, ennemi de l'injustice, mais patient à l'endurer, et qui n'a jamais fait, ni voulu, ni rendu de mal à personne.

(1) Le dépôt dont il s'agit ici contenait *sa défense* ou *ses dialogues* : il voulait le placer sur le maître-autel de Notre-Dame de Paris, et ne put y parvenir, en ayant trouvé les grilles fermées.

Nul n'a droit, je le sais, d'espérer un miracle, pas même l'innocence opprimée et méconnue. *Puisque tout doit rentrer dans l'ordre un jour, il suffit d'attendre.* Si donc mon travail est perdu, s'il doit être livré à mes ennemis, et par eux détruit ou défiguré, comme cela paraît inévitable, je n'en compterai pas moins sur ton œuvre, quoique j'en ignore le jour et les moyens; et, après avoir fait, comme je l'ai dû, mes efforts pour y concourir, j'attends avec confiance, je me repose sur ta justice et me résigne à ta volonté (*Dial. t.* 2. *p.* 250).

De la confiance qu'on doit avoir en la Providence.

Dans quelque état que m'ait réduit la destinée, je ne désespérerais jamais de la Providence, sachant bien qu'elle choisit son heure et non pas la nôtre, et qu'elle aime à frapper son coup au moment qu'on ne l'attend plus. Ce n'est pas que je donne encore aucune importance, et surtout par rapport à moi, au peu de jours qui me restent à vivre, quand même j'y pourrais voir renaître pour moi toutes les douceurs dont on a pris peine à tarir le cours. J'ai trop connu la misère des prospérités humaines, pour être sensible, à mon âge, à leur tardif et vain retour; et quelque peu croyable qu'il soit, il leur serait encore plus aisé de revenir, qu'à moi d'en reprendre le goût. Je n'espère plus, et je

désire très-peu de voir de mon vivant la révolution qui doit désabuser le public sur mon compte. Que mes persécuteurs (les philosophes) jouissent en paix, s'ils peuvent, toute leur vie, du bonheur qu'ils se sont fait des misères de la mienne. Je ne désire de les voir ni confondus ni punis; et pourvu qu'enfin la vérité soit connue, je ne demande point que ce soit à leurs dépens : non, le Ciel ne laissera point un exemple aussi funeste, ouvrir au crime une route nouvelle inconnue jusqu'à ce jour; il découvrira la noirceur d'une trame aussi cruelle. *(Dial. t. 2. p. 64.)*

Espoir de Rousseau en la Providence.

Vous m'affligez, Madame, en désirant de moi une chose qui m'est devenue impossible. Elle peut un jour cesser de l'être. Tous les obscurs complots des hommes, leurs longs succès, leurs ténébreux triomphes, ne me feront jamais désespérer de la Providence; et si son œuvre se fait de mon vivant, je n'oublierai pas votre demande, ni le plaisir que j'aurai d'y acquiescer. Jusque-là, permettez, Madame, que je vous conjure de ne m'en plus parler.

Adieu, ma bonne et respectable tante : je vous recommande à la Providence; faites la même chose pour moi, car j'en ai grand besoin, et recevez avec bonté mes plus tendres et respectueuses salutations. (*t. 2. p. 24.*)

VERTU.

Le mot de vertu vient de force ; la force est la base de la vertu.

L'homme vertueux est celui qui sait vaincre ses affections. La vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature et fort par sa volonté ; c'est en cela que consiste le mérite de l'homme juste.

L'exercice des plus sublimes vertus élève et nourrit le génie (1).

L'exercice des vertus sociales porte au fond des cœurs l'amour de l'humanité. C'est en faisant le bien qu'on devient bon : je ne connais pas de pratique plus sûre.

Les âmes d'une certaine trempe transforment, pour ainsi dire, les autres en elles-mêmes ; elles ont une sphère d'acte dans laquelle rien ne leur résiste ; on ne peut les connaître sans les vouloir imiter, et de leur sublime élévation elles attirent à elles tout ce qui les environne.

La vertu est si nécessaire à nos cœurs, que, quand on a une fois abandonné le véritable, on s'en fait ensuite une à sa mode, et l'on y tient plus fortement, peut-être, parce qu'elle est de notre choix.

Si les sacrifices à la vertu coûtent souvent à faire, il est toujours doux de les avoir faits, et l'on n'a jamais vu personne se repentir d'une bonne action.

(1) Le vice produit un effet tout contraire.

Une âme une fois corrompue l'est pour toujours, si elle ne travaille à se relever, et ne revient plus au bien d'elle-même, à moins que quelque révolution subite, quelque brusque changement de fortune et de situation, ne change tout-à-coup ses rapports, et, par un violent ébranlement, ne l'aide à retrouver une bonne assiette. Toutes ses habitudes étant rompues, et toutes ses passions modifiées, dans ce bouleversement général on reprend quelquefois son caractère primitif, et l'on devient comme un nouvel être sorti récemment des mains de la nature : alors le souvenir de sa précédente bassesse peut servir de préservatif contre une rechute. Hier on était abject et faible, aujourd'hui l'on est fort et magnanime (1). En se contemplant de si près dans deux états si différents, on sent mieux le prix de celui où l'on est remonté, et l'on devient plus attentif à s'y soutenir.

La jouissance de la vertu est toute intérieure, et ne s'aperçoit que par celui qui la sent ; mais tous les avantages du vice frappent les yeux d'autrui, et il n'y a que celui qui les a qui sache ce qu'ils lui coûtent. C'est peut-être là la clef des faux jugements des hommes sur les avantages du vice et sur ceux de la vertu.

Il n'y a que des âmes de feu qui sachent combattre et vaincre. Tous les grands efforts, toutes les

(1) Tel est véritablement l'état de celui qui, après de longs jours passés dans les pénibles sentiers du vice, revient à la vertu, rappelé à elle par un coup subit du ciel.

actions sublimes, sont leur ouvrage; la froide raison n'a jamais rien fait d'illustre, et l'on ne triomphe des passions qu'en les opposant l'une à l'autre. Quand celle de la vertu vient à s'élever, elle domine seule et tient tout en équilibre : voilà comme se forme le sage, qui n'est pas plus qu'un autre à l'abri des passions, mais qui seul sait les vaincre par elles-mêmes, comme un pilote fait route par les mauvais vents.

La vertu est un état de guerre, et pour y vivre on a toujours quelques combats à livrer contre soi.

Si la vie est courte pour le plaisir, qu'elle est longue pour la vertu! Il faut être incessament sur ses gardes. L'instant de jouir passe et ne revient plus; celui de mal faire passe et revient sans cesse : *on s'oublie un moment et l'on est perdu.*

La fausse honte et la crainte du blâme inspirent plus de mauvaises actions que de bonnes; mais la vertu ne sait rougir que de ce qui est mal.

Tel se pique de philosophie et pense être vertueux par méthode, qui ne l'est que par tempérament; et le vernis stoïque qu'il met à ses actions ne consiste qu'à parer de beaux raisonnements le parti que le cœur lui a fait prendre.

Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à ses devoirs ne saurait être solidement vertueux.

L'homme de bien porte avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à ses semblables; il sent ce que la vaine sagesse des méchants n'a jamais pu croire,

qu'il est un bien réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu.

Il vaut mieux déroger à la noblesse qu'à la vertu, et la femme d'un charbonnier est plus respectable que la maîtresse d'un prince.

On a dit qu'il n'y avait point de héros pour son valet de chambre : cela peut être ; mais l'homme juste a l'estime de son valet ; ce qui montre assez que l'héroïsme n'a qu'une vaine apparence, et *qu'il n'y a rien de solide que la vertu.*

Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point ! Ce ne sont point les vicieux au faîte des honneurs, au sein des plaisirs, qui font envie, ce sont les vertueux infortunés ; et l'on sent au fond de son cœur la félicité réelle que couvraient leurs maux apparents. Ce sentiment est connu à tous les hommes et même en dépit d'eux.

Ce divin modèle que chacun porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons. Sitôt que la passion nous permet de le voir, nous lui voulons ressembler; et si le plus méchant des hommes pouvait être un autre que lui-même, il voudrait être homme de bien.

Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même ; et la conscience du juste lui tient lieu du témoignage de l'univers.

La félicité est la fortune du sage, *et il n'y en a point sans vertu.* Celui qui peut contempler de sang-froid

la vertu dans toute sa beauté ; celui qui sait la peindre avec ses charmes les plus touchants sans en être ému, sans se sentir épris d'aucun amour pour elle; un tel être, s'il peut exister, est un méchant sans ressource : c'est un cadavre moral. (*Pensées*, *p.* 52).

La vertu est préférable à tout ; elle seule rend l'homme heureux.

Il n'y a point de bonheur sans courage, ni de vertu sans combat. Le mot de *vertu* vient de *force ;* la force est la base de toute vertu ; la vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature, et fort par sa volonté ; c'est en cela seul que consiste le mérite de l'homme juste. Qu'est-ce donc que l'homme vertueux? C'est celui qui sait vaincre ses affections; car alors il suit sa raison, sa conscience; il fait son devoir, il se tient dans l'ordre et rien ne peut l'en écarter (*Em. t.* 4. *p.* 398).

Je ne te rappellerai point tous ces arguments subtils que tu m'as toi-même appris à mépriser, qui remplissent tant de livres(1), et n'ont jamais fait un honnête homme. Ah! ces tristes raisonneurs! quels doux ravissements leurs cœurs n'ont jamais sentis ni donnés ! Rentre au fond de ton âme ; c'est là que tu retrouveras toujours la source du feu sacré qui nous embrasa tant de fois de l'amour des plus su-

(1) Les livres des philosophes.

blimes vertus; c'est là que tu verras ce simulacre éternel du vrai beau, dont la contemplation nous anime d'un saint enthousiasme, et que nos passions souillent sans cesse, sans pouvoir jamais l'effacer. Souviens-toi des larmes délicieuses qui coulaient de nos yeux, des palpitations qui suffoquaient nos cœurs agités, des transports qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes au récit de ces vies héroïques qui ren dent le vice inexcusable et font l'honneur de l'humanité. Veux-tu savoir laquelle est vraiment désirable, de la fortune ou de la vertu? Songe à celle que le cœur préfère quand son choix est impartial; songe où l'intérêt nous porte en lisant l'histoire. T'avisas-tu jamais de désirer les trésors de Crésus, ni la gloire de César, ni le pouvoir de Néron, ni les plaisirs d'Héliogabale? Pourquoi, s'ils étaient heureux, tes désirs ne te mettent-ils pas à leur place? C'est qu'ils ne l'étaient point, et tu le sentais bien; c'est qu'ils étaient vils et méprisables, et qu'un méchant heureux ne fait envie à personne. Quels hommes contemplais-tu donc avec le plus de plaisir? desquels adorais-tu les exemples? auxquels aurais-tu mieux aimé ressembler? Charme inconcevable de la beauté qui ne périt point! c'était l'Athénien buvant la ciguë, c'était Brutus mourant pour son pays, c'était Régulus mourant dans les tourments, c'était Caton déchirant ses entrailles, c'étaient tous ces vertueux infortunés qui te faisaient envie; et tu sentais au fond de ton cœur la félicité réelle que couvraient leurs maux apparents. Ne crois

pas que ce sentiment fût particulier à toi seul ; il est celui de tous les hommes, et souvent même en dépit d'eux. Ce divin modèle, que chacun de nous porte avec lui, nous enchante malgré que nous en ayons ; sitôt que la passion nous permet de le voir, nous voulons lui ressembler ; et si le plus grand méchant des hommes pouvait être un autre que lui-même, il voudrait être un homme de bien (*Em. t.* 2. *p.* 318).

S'il n'est pas question d'être un Caton ni un Régulus, chacun pourtant doit aimer son pays, être intègre et courageux, *tenir sa foi, même au dépend de sa vie.* Les vertus privées sont souvent d'autant plus sublimes qu'elles n'aspirent point à l'approbation d'autrui, mais seulement au bon témoignage de soi-même ; et la conscience du juste lui tient lieu de toutes les louanges de l'univers. Tu sentiras donc que la grandeur de l'homme appartient à tous les états, et que *nul ne peut être heureux s'il ne jouit de sa propre estime* ; car si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr soi-même (*Em. t.* 2, *p.* 320).

J'ajouterai une réflexion qui l'emporte, à mon avis, sur la fausse raison du vice, sur les fières erreurs des insensés, et qui doit suffire pour diriger au bien la vie de l'homme sage : c'est que la force du bonheur n'est pas tout entière, ni dans l'objet désiré, et dans le cœur qui le possède, mais dans le rapport de l'un et de l'autre ; et que, comme

tous les objets de nos désirs ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir. Si l'âme la plus pure ne suffit pas seule à son propre bonheur, il est plus sûr encore que tous les délices de la terre ne sauraient faire celui d'un cœur dépravé: car il y a des deux côtés une préparation nécessaire, un certain concours dont résulte ce précieux sentiment recherché de tout être sensible, et toujours ignoré du faux sage qui s'arrête au plaisir du moment, faute de connaître un bonheur durable. Que servirait donc d'acquérir un de ces avantages aux dépens de l'autre, de gagner au dehors pour perdre encore plus au dedans, et de se procurer les moyens d'être heureux en perdant l'art de les employer? Ne vaut-il pas mieux encore, si l'on ne peut avoir qu'un des deux, sacrifier celui que le sort peut nous rendre à celui qu'on ne recouvre point quand on l'a perdu? *Qui le doit mieux savoir que moi, qui n'ai fait qu'empoisonner les douceurs de ma vie en pensant y mettre le comble*? Laisse donc dire les méchants, qui montrent leur fortune et cachent leur cœur; et sois sûr que s'il est un seul exemple de bonheur sur la terre, *il se trouve dans un homme de bien* (*Em. t.* 2. *p.* 321).

Veux-tu donc vivre heureux et sage, *n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point;* que ta condition borne tes désirs, étends la loi de la nécessité aux choses morales; apprends à perdre ce qui peut t'être enlevé, *apprends à tout quitter quand la*

vertu l'ordonne, à te remettre au dessus des événements, à détacher ton cœur sans qu'ils le déchirent, à être courageux dans l'adversité afin de n'être jamais misérable; à être ferme dans ton devoir afin de n'être jamais criminel; alors tu seras heureux malgré la fortune, et sage malgré les passions; alors tu trouveras, dans la possession même des biens fragiles, une volupté que rien ne pourra troubler; tu les posséderas sans qu'ils te possèdent, et tu sentiras que l'homme, à qui tout échappe, ne jouit que de ce qu'il peut perdre. Tu n'auras pas, il est vrai, l'illusion des plaisirs imaginaires; *tu n'auras point aussi les douleurs qui en sont le fruit.* Tu gagneras beaucoup à cet échange; car *ces douleurs sont fréquentes et réelles, et ces plaisirs sont rares et vains.* Vainqueur de tant d'opinions trompeuses, tu le seras encore de celle qui donne un si grand prix à la vie; tu passeras la tienne sans trouble, et la termineras sans effroi; tu t'en détacheras comme de toute chose. Que d'autres, saisis d'horreur, pensent, en la quittant, cesser d'être; instruit de son néant, tu croiras la commencer. La mort est la fin de la vie temporelle du méchant, *et le commencement de celle du juste* (*Em. t.* 4. *p.* 402).

Quoi! toujours des privations et des peines! toujours des devoirs à remplir! toujours fuir les gens qui nous sont chers! Non, mon ami; mais heureux qui peut, dès cette vie, offrir un prix à la vertu (*Em. t.* 2. *p.* 504).

Je ne trouvai point le bonheur dans mes fautes : je

n'avais jamais espéré l'y trouver. Je sentais que mon cœur était fait pour la vertu, et qu'il ne pouvait être heureux sans elle. Il n'est pas si facile qu'on pense de renoncer à la vertu; *elle tourmente longtemps ceux qui l'abandonnent, et ses charmes, qui font les délices de âmes pures, font le premier supplice du méchant, qui les aime encore et n'en saurait plus jouir.* (*Em. t.* 1, *p.* 544).

Comblé des vrais biens de l'humanité, vous apprendrez à porter avec plaisir le doux fardeau d'une vie utile à vos proches; vous sentirez enfin, ce que la vaine sagesse des méchants n'a jamais pu croire, qu'il est un bonheur réservé dès ce monde aux seuls amis de la vertu (*Em. t.* 2, *p.* 420).

La vertu n'appartient qu'aux âmes fortes; mais cette vertu à laquelle il ne peut atteindre, qui est-ce qui l'admirera, la chérira, l'adorera plus que lui? Qui est-ce qui avec une imagination plus vive, s'en peindra mieux le divin simulacre? qui est-ce qui, avec un cœur plus tendre, s'enivrera plus d'amour pour elle? Ordre, harmonie, beauté, perfection, sont les objets de ses plus douces méditations. Idolâtre du beau dans tous les genres, resterait-il froid uniquement pour la suprême beauté? non; elle ornera de ses charmes immortels toutes ces images chéries qui remplissent son âme, qui repaissent son cœur (*Dial. t.* 1. *p.* 267).

La vertu est la force de remplir son devoir.

A force de me parler de vos doutes, vous m'en donniez d'inquiétants sur votre compte; vous me faites douter s'il y a des choses dont vous ne doutez pas : ces doutes mêmes à mesure qu'ils croissent, vous rendent tranquille; vous vous y reposez, comme sur un oreiller de paresse. Tout cela m'effraierait beaucoup pour vous, si vos grands scrupules ne me rassuraient. Ces scrupules sont assurément respectables comme fondés sur la vertu; mais l'obligation d'avoir de la vertu, sur quoi la fondez-vous? Il serait bon de savoir si vous êtes bien décidé sur ce point : si vous l'êtes, je me rassure, je ne vous trouve plus si sceptique que vous affectez de l'être.

A la manière dont vous me demandez des préceptes de vertu, l'on dirait que vous la regardez comme un métier. Non, Monsieur, la vertu n'est que la force de faire son devoir dans les occasions difficiles; et la sagesse, au contraire, est d'écarter la difficulté de nos devoirs. Heureux celui qui, se contentant d'être homme de bien, s'est mis dans une position à n'avoir jamais besoin d'être vertueux! Si vous n'allez à la campagne que pour y apporter le faste de la vertu, restez à la ville. Si vous voulez à toute force exercer les grandes vertus, l'état de prêtre vous les rendra souvent nécessaires; mais si

vous vous sentez les passions assez modérées, l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder à une vie égale, simple et laborieuse, allez dans vos terres, faites-les valoir, travaillez-les vous-même, *soyez le père de vos domestiques*, l'ami de vos voisins, juste et bon envers tout le monde : laissez-là vos rêveries, et servez Dieu dans toute la simplicité de votre cœur ; vous serez assez vertueux. — Je vous salue, Monsieur, de tout mon cœur. (*t.* 3. *p.* 100.)

De la Vertu.

Votre épître abonde non seulement en grands sentiments, mais en pensées philosophiques, auxquelles je reprocherais quelquefois de l'être trop. Par exemple, en louant dans les jeunes gens la foi qu'ils ont et qu'on doit à la vertu, croyez-vous que leur faire entendre que cette foi n'est qu'une erreur de leur âge soit un bon moyen de la leur conserver? *Il ne faut pas, Monsieur, pour paraître au dessus des préjugés, saper les fondements de la morale.* Quoiqu'il n'y ait aucune parfaite vertu sur la terre, il n'y a peut-être aucun homme qui ne surmonte ses penchants en quelque chose(1), et qui par conséquent n'ait quelque vertu : les uns en ont plus, les autres

(1) Je crois que Fénélon surmontait tous ses penchants, ainsi que saint Vincent de Paul, etc.

moins; mais si la mesure est indéterminée, est-ce à dire que la chose n'existe point? C'est ce qu'assurément vous ne croyez point et que pourtant vous faites entendre. Je vous condamne, pour réparer cette faute, à faire une pièce où vous prouverez que, malgré les vices des hommes, il y a parmi eux des vertus, et même de la vertu, et qu'il y en aura toujours. Voilà, Monsieur, de quoi s'élever à la plus haute philosophie. (*t.* 3. *p.* 198.)

L'immortalité de l'âme est l'unique fondement solide de la vertu.

J'ai parcouru, Monsieur, la longue lettre où vous m'exposiez vos sentimens sur la nature de l'âme et sur l'existence de Dieu. Quoique j'eusse résolu de ne plus rien lire sur ces matières, j'ai cru vous devoir une exception pour la peine que vous avez prise, et dont il ne m'est pas aisé de démêler le but.

Je vous dois encore des remercîments du soin que vous prenez dans la même lettre de m'ôter l'inquiétude que m'avaient donnée les premières sur les principes de la haute vertu dont vous faites profession. Sitôt que ces principes vous paraissent solides, le devoir qui en dérive doit avoir pour vous la même force que s'ils l'étaient en effet: ainsi, mes doutes sur leur solidité n'ont rien d'offensant pour vous; mais je vous avoue que, quant à moi, de tels principes me paraîtraient frivoles; et sitôt que je

n'en admettrais pas d'autres, je sens que, dans le secret de mon cœur, ceux-là me mettraient fort à l'aise sur les vertus pénibles qu'ils paraîtraient m'imposer; tant il est vrai que les mêmes raisons ont rarement la même prise en diverses têtes, et qu'il ne faut jamais disputer en rien !

D'abord l'amour de l'ordre, en tant que cet ordre est étranger à moi, n'est point un sentiment qui puisse balancer en moi celui de mon intérêt propre; une vue purement spéculative ne saurait dans le cœur humain l'emporter sur les passions; ce serait à ce qui est de préférer ce qui est étranger : ce sentiment n'est pas dans la nature. Quant à l'amour de l'ordre dont je fais partie, il ordonne tout par rapport à moi; et, comme alors je suis seul le centre de cet ordre, il serait absurde et contradictoire qu'il ne me fît pas rapporter toutes choses à mon bien particulier. Or la vertu suppose un combat contre nous-mêmes, et c'est la difficulté de la victoire qui en fait le mérite; mais, dans la supposition, pourquoi ce combat? Toute raison, tout motif y manque. Ainsi point de vertu possible par le seul amour de l'ordre.

Le sentiment intérieur est un motif très-puissant sans doute; mais les passions et l'orgueil l'altèrent et l'étouffent de bonne heure dans presque tous les cœurs. De tous les sentimens que nous donne une conscience droite, les deux plus forts et les seuls fondements de tous les autres sont celui de la dispensation d'une providence, et celui de l'immor-

talité de l'âme : *quand ces deux-là sont détruits, je ne vois plus ce qui peut rester.* Tant que le sentiment intérieur me dirait quelque chose, il me défendrait, *si j'avais le malheur d'être sceptique,* d'alarmer ma propre mère des doutes que je pourrais avoir.

L'amour de lui-même est le plus puissant, et, selon moi, le seul motif qui fasse agir les hommes. Mais comment la vertu, prise absolument et comme un être métaphysique, se fonde-t-elle sur cet amour-là? C'est ce qui me passe. Le crime, dites-vous, est contraire à celui qui le commet : cela est vrai dans mes principes, et souvent très-faux dans les vôtres. Il faut distinguer alors les tentations, les positions, l'espérance plus ou moins grande qu'on a qu'il reste inconnu ou impuni. Communément le crime a pour motif d'éviter un grand mal ou d'acquérir un grand bien : souvent il parvient à son but. Si ce sentiment n'est pas naturel, quel sentiment pourra l'être? Le crime adroit jouit dans cette vie de tous les avantages de la fortune et même de la gloire. La justice et les scrupules ne font ici-bas que des dupes. *Oter la justice éternel et la prolongation de mon être après cette vie, je ne vois plus dans la vertu qu'une folie à qui l'on donne un beau nom.* Pour un matérialiste, l'amour de lui-même n'est que l'amour de son corps. Or, quand Régulus allait, pour tenir sa foi, mourir dans les tourments à Carthage, je ne vois point ce que l'amour de son corps faisait à cela.

Une considération plus forte encore confirme les précédentes : c'est que, dans votre système, le mot même de vertu ne peut avoir aucun sens ; c'est un son qui bat l'oreille, et rien de plus. Car enfin, selon vous, tout est nécessaire : où tout est nécessaire, il n'y a point de liberté ; sans liberté, point de moralité dans les actions ; sans la moralité dans les actions, où est la vertu ? Pour moi, je ne le vois pas. En parlant du sentiment intérieur, je devais mettre au premier rang celui du libre arbitre ; mais il suffit de l'y renvoyer ici.

Ces raisons vous paraîtront très-faibles, je n'en doute pas, mais elles me paraissent fortes à moi, et cela suffit pour vous prouver que si, par hasard, je devenais votre disciple, *vos leçons n'auraient fait de moi qu'un fripon*. Or un homme vertueux comme vous ne voudrait pas consacrer ses peines à mettre un fripon de plus dans le monde ; car je crois qu'il y a bien autant de ces gens-là que d'hypocrites (et surtout aujourd'hui qu'il y a tant de philosophes à la mode), et qu'il n'est pas plus à propos de les y multiplier.

Au reste, je dois avouer que ma morale est bien moins sublime que la vôtre, et je sens que ce sera beaucoup même si elle me sauve de votre mépris. Je ne puis disconvenir que vos imputations de mépris ne portent un peu sur moi. Il est très-vrai que, sans être en tout du sentiment de mes frères (les protestants), et sans déguiser le mien dans l'occasion, je m'accommode très-bien du leur.

Il résulte de toutes ces réflexions que nos façons de penser sont trop différentes pour que nous puissions nous entendre, et que par conséquent un plus long commerce entre nous ne peut qu'être sans fruit. Le temps est si court, et nous en avons besoin pour tant de choses, qu'il ne faut pas l'employer inutilement. Je vous souhaite, Monsieur, un bonheur solide, la paix de l'âme, qu'il me semble que vous n'avez pas, et je vous salue de tout mon cœur. (*l. t.* 3. *p.* 111.)

De la dévotion.

Je comprends, par le commencement de votre lettre, que vous voilà tout-à-fait dans la dévotion. *La dévotion est un état très-doux*, mais il faut des dispositions pour le goûter. Je ne vous crois pas l'âme assez tendre pour être dévote avec extase : et vous devez vous ennuyer durant l'oraison. *Pour moi, j'aimerais encore mieux être dévot que philosophe.* Mais je m'en tiens à croire en Dieu, et à trouver dans l'espoir d'une autre vie ma seule consolation. (*t.* 2. *p.* 45.)

Nous verrons dans le chapitre qui suit que Rousseau ne s'en tiendra pas seulement à croire en Dieu, et qu'il nous dira pourquoi il a changé de manière de voir là-dessus.

De la nécessité de la prière et de ses heureux effets.

Encore une fois, consultez-vous bien. *Quand il s'agit du sort de sa vie, la prudence ne permet pas de se déterminer légèrement; mais toute délibération légère est un crime quand il s'agit du destin de l'âme et du choix de la vertu.* Fortifiez la vôtre, ô mon bon ami! de tous les secours de sa sagesse. La mauvaise honte m'empêcherait-elle de vous rappeler *le plus nécessaire.* Vous avez de la religion, mais j'ai peur que vous n'en tiriez pas *tout l'avantage quelle offre dans la conduite de la vie*, et que la hauteur de la philosophie ne dédaigne la simplicité du chrétien. Je je vous ai vu sur la prière des maximes que je ne saurais goûter. Selon vous, cet acte d'humilité ne nous est d'aucun fruit; et Dieu, nous ayant donné dans la conscience tout ce qui peut porter au bien, nous abandonne ensuite à nous-mêmes, et laisse agir notre liberté. Ce n'est pas là, vous le savez, la doctrine de saint Paul, ni celle que professe notre Eglise. Nous sommes libres, il est vrai, mais nous sommes ignorants, faibles, portés au mal. *Et d'où nous viendraient la lumière et la force, si ce n'est de celui qui en est la source? Et pourquoi les obtiendrions-nous si nous ne daignons pas les demander?* prenez garde, mon ami, qu'aux idées sublimes que vous vous faites du grand Etre, l'orgueil humain ne mêle des idées basses qui se rapportent à l'homme

comme si les moyens qui soulagent notre faiblesse convenaient à la puissance divine, et qu'elle eût besoin d'art comme nous pour généraliser les choses, afin de les traiter plus facilement. Il semble, à vous entendre, que ce soit un embarras pour elle de veiller sur chaque individu : vous craignez qu'une attention partagée et continuelle ne la fatigue, et vous trouvez bien plus beau qu'elle fasse tout par des lois générales, sans doute parce qu'elles lui coûtent moins de soin. O grands philosophes ! que Dieu vous est obligé de lui fournir ainsi des méthodes commodes, et de lui abréger le travail ! (*N. H. t.* 2. *p.* 421).

A quoi bon lui rien demander, dites-vous encore: Ne connaît-il pas tous nos besoins? N'est-il pas notre père pour y pourvoir? Savons-nous mieux que lui ce qu'il nous faut? et voulons-nous notre bonheur plus qu'il ne veut lui-même? Cher ami, que de vains sophismes! Le plus grand de nos besoins, le seul auquel nous pouvons pourvoir, est celui de sentir nos besoins, et le premier pas pour sortir de notre misère est de la connaître. *Soyons humbles pour être sages;* voyons notre faiblesse, et nous serons forts. Ainsi s'accorde la justice avec la clémence. Ainsi règnent à la fois la grâce et la liberté. *Esclave par notre faiblesse, nous sommes libres par la prière, car il dépend de nous de demander et d'obtenir la force qu'il ne dépend pas de nous d'avoir par nous-mêmes.*

Apprenez donc à ne pas prendre conseil de vous

seul dans les occasions difficiles, mais de celui qui joint le pouvoir à la prudence, et sait faire le meilleur parti du parti qu'il nous fait préférer. Le grand défaut de la sagesse humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, et, par un moment, de la vie entière. On se sent ferme un instant, et l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vaillance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit je suis brave, ne sait ce qu'il sera demain ; et tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir (1).

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnements doivent être insensés devant l'Etre pour qui les temps n'ont point de succession ni les lieux de distance! Nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu, nos jugements seront tout contraires, et ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans savoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous

(1) Combien la perdent tous les jours pour avoir trop compté sur leur vertu! Rien n'est plus nécessaire au chrétien, à celui même qui ne le serait pas, que la défiance de soi-même.

comme étant toujours les mêmes; *et nous changeons tous les jours.* Qui sait si nous aimerons ce que nous aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous serons ce que nous sommes, si les objets étrangers et les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié notre âme, et si nous ne trouverons pas notre misère dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, et je vais la prendre pour guide. Mais si sa meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, *recourons à celle qui ne trompe point,* et faisons ce qu'elle nous inspire. Je lui demande d'éclairer mes conseils; demandez-lui d'éclairer vos résolutions. Quelque parti que vous preniez, vous ne voudrez que ce qui est bon et honnête, je le sais bien; mais ce n'est pas assez encore, il faut vouloir ce qui le sera toujours; *et ni vous ni moi n'en sommes les juges*(1).

Ne trouvant donc rien ici-bas qui lui suffise, mon âme avide cherche ailleurs de quoi la remplir: en s'élevant à la source du sentiment de l'être, elle y perd sa sécheresse et sa langueur; elle y renaît, elle s'y ranime, elle y trouve un nouveau ressort, elle y puise une nouvelle vie, elle y prend une autre existence qui ne tient point aux passions du corps, ou plutôt elle n'est plus en moi-même, elle est toute

(1) Parce que ni vous ni moi ne sommes infaillibles en matière de foi et de morale, mais l'Église seule fondée par Jésus-Christ, qui lui a promis l'infaillibilité.

dans l'Etre immense qu'elle contemple, et, dégagée un moment de ses entraves, elle se console d'y rentrer par cet essai d'un état plus sublime qu'elle espère être un jour le sien. *J'ai prononcé mon jugement en blâmant autrefois cet état d'oraison que je confesse aimer aujourd'hui.* A cela je n'ai qu'un mot à dire, c'est que je ne l'avais pas éprouvé. *Ce goût ce doux, il supplée au sentiment du bonheur qui s'épuise, il remplit le vide de l'âme, et jette un nouvel intérêt sur la vie passée à le mériter.* Lequel tient le mieux à la vertu du philosophe avec ses grands principes, ou du chrétien dans sa simplicité? Lequel est le plus heureux dès ce monde, du sage avec sa raison, ou du dévôt dans son délire? Qu'ai-je besoin de penser, d'imaginer, dans un moment où toutes mes facultés sont aliénées? L'ivresse a ses plaisirs, diriez-vous : hélas! ce délire en est une. Ou laissez-moi dans un état qui m'est agréable, ou montrez-moi comment je puis être mieux. J'ai blâmé les extases des mystiques; je les blâme encore quand elles nous détachent de nos devoirs, et qu'elles nous dégoûtent de la vie active par la contemplation. Servir Dieu ce n'est point passer sa vie à genoux dans un oratoire, je le sais bien; c'est remplir sur la terre les devoirs qu'il nous impose; c'est faire en vue de lui plaire tout ce qui convient à l'état où il nous a mis. *Il faut premièrement faire ce qu'on doit, et puis prier quand on le peut,* voilà la règle que je tâche de suivre. Je ne prends point le recueillement que vous me reprochez comme

une occupation, mais comme une récréation ; et je ne vois pas pourquoi, parmi les plaisirs qui sont à ma portée, je m'interdirais le plus sensible et le plus innocent de tous. Si quelquefois mon cabinet m'est nécessaire, c'est quand quelque émotion m'agite : c'est là que, rentrant en moi-même, j'y retrouve le calme de ma raison. Si quelque souci me trouble, si quelque peine m'afflige, c'est là que je vais les déposer (1). Toutes ces misères s'évanouissent devant un plus grand objet. En songeant à tous les bienfaits de la Providence, j'ai honte d'être sensible à de si faibles chagrins et d'oublier de si grandes grâces. Quand la tristesse m'y suit malgré moi, quelques pleurs versés devant celui qui console soulagent mon cœur à l'instant. Mes réflexions ne sont jamais amères ni douloureuses ; mon repentir même est exempt d'alarmes. Mes fautes me donnent moins d'effroi que de honte, j'ai des regrets et non des remords. Le Dieu que je sers est un Dieu clément, un père : ce qui me touche est sa bonté. O Dieu de paix, Dieu de bonté, c'est toi que j'adore ! c'est de toi, je le sens, que je suis

(1) J'ai souvent éprouvé des peines morales ou ne peut plus cruelles et des tristesses les plus profondes, et qui en est exempt dans cette vie malheureuse ? Alors je demandais à Dieu des consolations, et j'atteste le ciel et les hommes qu'elles m'étaient toujours accordées. Oh ! Dieu n'a-t-il pas toujours pitié du malheureux qui l'invoque et qui se jette avec amour et foi dans les bras de sa miséricorde ? Infortunés qui souffrez, priez, vous serez soulagés.

l'ouvrage ; *et j'espère te retrouvur au dernier moment tel que tu parles à mon cœur pendant ma vie* (si je la termine dans ton amour). (*N. H. t.* 2. *p,* 456).

Je ne saurais vous dire combien ces idées jettent de douceur sur mes jours et de joie au fond de mon cœur. En sortant de mon cabinet ainsi disposé, je me sens plus léger et plus gai; toute la peine s'évanouit, tous les embarras disparaissent, rien de rude, rien d'anguleux; tout devient facile et coulant, tout prend à mes yeux une face plus riante; la complaisance ne me coûte plus rien; j'aime encore mieux ceux que j'aime et leur suis plus agréable : *la dévotion est un opium pour l'âme; elle égaie, anime et soutient* (*idem. t.* 2.) (1).

Du bonheur de celui qui sort du péché. Dieu est le secours de l'homme, il lui parle au cœur. La prière fortifie l'homme.

Je réconnus dès ce moment que j'étais changé. Quel torrent de pure joie vint alors inonder mon âme! Quel sentiment de paix, effacé depuis si longtemps, vint ranimer ce cœur flétri par l'ignominie, et répandre dans tout mon être une sérénité nouvelle! Je crus me sentir renaître; je crus recommencer une autre vie. Douce et consolante vertu,

(1) La dévotion est à l'âme ce qu'est aux fleurs la rosée du matin.

je la recommence pour toi ; c'est toi qui me la rendras chère ; c'est à toi que je la veux consacrer. Ah! j'ai trop appris ce qu'il en coûte à te perdre, pour t'abandonner une seconde fois!

Dans le ravissement d'un changement si grand, si prompt, si inespéré, j'osai considérer l'état où j'étais la veille ; je frémis de l'indigne abaissement où m'avait réduit l'oubli de moi-même et de tous les dangers que j'avais courus depuis mon premier égarement. Quelle heureuse révolution me venait de montrer l'horreur d'un crime qui m'avait tenté, et réveillait en moi le goût de la sagesse !

Je le vois, je le sens; la main secourable qui m'a conduit à travers les ténèbres est celle qui lève le voile de l'erreur, et me rend à moi malgré moi-même. La voix secrète qui ne cessait de murmurer au fond de mon cœur s'élève et tonne avec plus de force au moment où j'étais prêt à périr.

L'auteur de toute vérité n'a pas permis que je sortisse de sa présence, coupable d'un vil parjure; et, prévenant mon crime par mes remords, il m'a montré l'abîme où j'allais me précipiter. Providence éternelle, qui fais ramper l'insecte et rouler les cieux, *tu veilles sur la moindre de tes œuvres!* tu me rappelles au bien que tu m'as fait aimer! Daigne accepter d'un cœur épuré par tes soins l'hommage que toi seul rends digne de t'être offert.

A l'instant, pénétré d'un vif sentiment du danger dont j'étais délivré, et de l'état d'honneur et de sûreté où je me sentais rétabli, je me prosternai

contre terre, j'élevai vers le Ciel mes mains suppliantes; j'invoquai l'être dont il est le trône, et qui soutient et qui détruit, quand il lui plaît, la liberté qu'il nous donne. Je veux, lui dis-je, le bien que tu veux, et dont toi seul es la source. Je veux être fidèle, parce que c'est le premier devoir qui lie la famille et toute la société. *Je veux être chaste, parce que c'est la première vertu qui nourrit toutes les autres.* (1) Je veux tout ce qui se rapporte à l'ordre de la nature que tu as établi, et aux règles de la raison que je tiens de toi. Je remets mon cœur sous ta garde et mes désirs en ta main. Rends toutes mes actions conformes à ma volonté constante, qui est la tienne, et ne permets plus que l'erreur d'un moment l'emporte sur le choix de toute ma vie.

Après cette courte prière, la première que j'eusse faite avec un vrai zèle, je me sentis tellement affermi dans mes résolutions, il me parut si facile et si doux de les suivre, que je vis clairement où je devais chercher désormais la force dont j'avais besoin pour résister à mon propre cœur, *et je que je ne pouvais trouver en moi-même.* Je tirais de cette seule découverte une confiance nouvelle, et je déplorai le triste aveuglement qui me l'avait fait manquer si longtemps (*N. H. t.* 1. *p.* 522).

(1) La chasteté est la vie de l'âme, le nerf du génie et une source fécon. de de véritables joies pour celui qui la pratique. Le vice n'engendre que des amertunes, des tristesses profondes; il dégoûte de la vie et conduit au désespoir l'infortuné qui s'y livre.

Ce qu'il faut faire pour arriver au bonheur éternel.

O homme ! qui que tu sois, rentre en toi-même; apprends à consulter ta conscience et tes facultés naturelles, *remplis la loi de Dieu : tu seras juste, vertueux*, tu t'inclineras devant ton maître, et tu participeras dans son Ciel à un bonheur éternel. Je ne me fie là-dessus(1) ni à ma raison, ni à celle d'autrui ; mais je sais, à la paix de mon âme, et au plaisir que je sens à vivre et penser sous les yeux du grand Être, que je ne m'abuse point dans les jugements que je fais de lui, ni dans l'espoir que je fonde sur sa justice. (*Dial. t.* 1. *p.* 24.)

De l'obligation d'obéir aux lois des princes.

Je sais combien il est dur de se voir à la merci d'un peuple cruel, sans appui, sans ressource, et sans avoir même la consolation d'entendre en paix la parole de Dieu. Mais cependant, Monsieur, *cette même parole de Dieu est formelle sur le droit d'obéir aux princes* (légitimes). L'entreprise d'enlever un homme des mains de la justice ou de ses ministres, fût-il même injustement détenu, est encore une rébellion qu'on ne peut justifier, et que les puissances sont toujours en droit de punir. Je comprends

(1) *Là-dessus*, c'est à la foi et au témoignage du genre humain qu'il faut se fier.

qu'il y a des vexations si dures qu'elles lassent même la patience des justes; cependant, *qui veut être chrétien doit apprendre à souffrir, et tout homme doit avoir une conduite conséquente à sa doctrine.* Ces objections peuvent être mauvaises; mais toutefois si on me les faisait, je ne vois pas trop ce que j'aurais à répliquer. (*Corresp. t. 2. p.* 220.)

De la vanité et de la liberté.

Il n'y a point de folie dont on ne puisse désabuser un homme qui n'est pas fou, hors la vanité; pour celle-ci, rien n'en guérit que l'expérience, si toutefois quelque chose peut en guérir.

La vanité de l'homme est la source de ses plus grandes peines; et il n'y a personne de si parfait et de si fêté, à qui elle ne donne plus de chagrin que de plaisirs. Si jamais la vanité fit quelque heureux sur la terre, *à coup sûr, cet heureux n'était qu'un sot.*

La vanité ne respire qu'exclusion et que préférence; exigeant tout et n'accordant rien, elle est toujours inique. (*Pensées, p.* 95.)

Je n'ai jamais cru que la liberté de l'homme consistât à faire ce qu'il veut, mais bien à ne jamais faire ce qu'il ne veut pas; et voilà celle que j'ai toujours réclamée, souvent conservée, et par qui j'ai été le plus souvent en scandale à mes contemporains. (*Rêveries, t.* 1. *p.* 255.)

Mépriser l'amour-propre et se résigner, est un vrai moyen d'avoir l'âme en paix.

C'est beaucoup que d'être venu jusqu'à découvrir qu'on doit souffrir en patience; mais ce n'est pas tout si l'on s'arrête : c'est bien avoir coupé le mal, mais c'est avoir laissé la racine; car cette racine n'est pas dans les êtres qui nous sont étrangers, elle est en nous-mêmes , et c'est là qu'il faut travailler pour l'arracher tout-à-fait. Voilà ce que je sentis parfaitement dès que je commençai de revenir à moi. Ma raison ne me montrant qu'absurdité dans toutes les explications que je cherchais à donner à ce qui m'arrive, je compris que les causes , les instruments , les moyens de tout cela étant inexplicables, devaient être nuls pour moi; qu'il fallait me soumettre sans raisonner et sans regimber , parce que cela était inutile ; que tout ce que j'avais à faire encore sur la terre étant de m'y regarder comme un être purement passif, je ne devais point user, à résister inutilement à ma destinée, la force qui me restait pour la supporter. Voilà ce que je me disais ; ma raison , mon cœur y aquiescaient, et néanmoins je sentais ce cœur murmurer encore. D'où venait ce murmure ? Je le cherchai , je le trouvai ; *il venait de l'amour-propre* qui , après s'être indigné contre les hommes , se soulevait encore contre la raison.

Cette découverte n'était pas si facile à faire qu'on pourrait le croire, car un innocent persécuté prend longtemps, par un pur amour de la justice, l'orgueil de son petit individu; mais aussi la véritable source, une fois bien connue, est facile à tarir ou du moins à détourner. *L'estime de soi-même est le plus grand mobile des âmes fières*; l'amour-propre, fertile en illusions, se déguise et se fait prendre pour cette estime; mais quand la fraude enfin se découvre et que l'amour-propre ne peut plus se cacher, dès lors il n'est plus à craindre, et quoiqu'on l'étouffe avec peine, on le subjugue au moins aisément.

Je n'eus jamais beaucoup de pente à l'amour-propre; mais cette passion factice s'était exaltée en moi dans le monde, et surtout quand je fus auteur: j'en avais peut-être encore moins qu'un autre, mais j'en avais prodigieusement. Les terribles leçons que j'ai reçues l'ont bientôt renfermé dans ses premières bornes: il commença par se révolter contre l'injustice; mais il a fini par la dédaigner, en se repliant sur mon âme, en coupant les relations extérieures qui le rendent exigeant, en renonçant aux comparaisons, aux préférences: il s'est contenté que je fusse bon pour moi. Alors, redevenant amour de moi-même, il est rentré dans l'ordre de la nature, et m'a délivré du joug de l'opinion.

Dès lors j'ai retrouvé la paix de l'âme et presque la félicité; car, dans quelque situation qu'on se trouve, *ce n'est que par lui qu'on est constamment*

malheureux. Quand il se tait et que la raison parle, elle nous console enfin de tous les maux qu'il n'a pas dépendu de nous d'éviter ; elle les anéantit même autant qu'ils n'agissent pas immédiatement sur nous ; car on est sûr alors d'éviter leurs plus poignantes atteintes en cessant de s'en occuper. Ils ne sont rien pour celui qui n'y pense pas ; les offenses, les vengeances, les passe-droits, les outrages, les injustices ne sont rien pour celui qui ne voit dans les maux qu'il endure que le mal même et non pas l'intention, pour celui dont la place ne dépend pas de sa propre estime, de celle qu'il plaît aux autres de lui accorder. De quelque façon que les hommes veuillent me voir, ils ne sauraient changer mon être ; et, malgré leur puissance et malgré toutes leurs sourdes intrigues, je continuerai, quoi qu'ils fassent, d'être en dépit d'eux ce que je suis. Il est vrai que leurs dispositions à mon égard influent sur ma situation réelle : la barrière qu'ils ont mise entre eux et moi m'ôte toute ressource de subsistance et d'assistance dans ma vieillesse et mes besoins. Elle me rend l'argent inutile, puisqu'il ne peut me procurer les services qui me sont nécessaires ; il n'y a plus ni commerce, ni secours réciproques, ni correspondance entre eux et moi. Seul au milieu d'eux, je n'ai que moi pour ressource, et cette ressource est bien faible à mon âge et dans l'état où je suis. Ces maux sont grands ; *mais ils ont perdu pour moi toutes leurs forces depuis que j'ai su les supporter sans m'en irrter*. Les points

où le vrai besoin se fait sentir sont toujours rares ; la prévoyance et l'imagination les multiplient, et c'est par cette continuité de sentiments qu'on s'inquiète et qu'on se rend malheureux. Pour moi, j'ai beau savoir que je souffrirai demain, il me suffit de ne pas souffrir aujourd'hui pour être tranquille: je ne m'affecte point du mal que je prévois, mais seulement de celui que je sens, et cela le réduit à très peu de chose. Seul, malade et délaissé dans mon lit, j'y peux mourir d'indigence, de froid et de faim, sans que personne s'en mette en peine ; mais qu'importe, si je ne m'en mets pas en peine moi-même, et si je m'affecte aussi peu que les autres de mon destin, quel qu'il soit? N'est-ce rien, surtout à mon âge, que d'avoir appris à voir la vie et la mort, la maladie et la santé, la richesse et la misère, la gloire et la diffamation avec la même indifférence? Tous les autres vieillards s'inquiètent de tout; moi, je ne m'inquiète de rien; quoiqu'il puisse arriver, tout m'est indifférent. (*Dial. t.* 2. *p.* 295).

Du ridicule et du mensonge.

Le ridicule est l'arme favorite du vice. C'est par elle qu'attaquant dans le fond des cœurs le respect qu'on doit à la vertu, il éteint enfin l'amour qu'on lui porte.

Tel rougit d'être modeste, et devient effronté par honte; et cette mauvaise honte corrompt plus de cœurs honnêtes que les mauvaises inclinations. C'est elle qui la première introduit le vice dans une âme bien née, étouffe la voix de la conscience par la clameur publique, et réprime l'audace de bien faire par la crainte du blâme. Insensiblement on se laisse dominer par la crainte du ridicule, et l'on braverait plutôt cent périls qu'une raillerie : et qu'est-ce cependant que cette répugnance qui met un prix aux railleries des gens dont l'estime n'en peut avoir aucun (*Pensées, p.* 91).

Le mensonge est toujours iniquité; l'erreur toujours importune quand on donne ce qui n'est pas pour la règle de ce qu'on doit faire ou croire. Il est difficile et rare qu'un mensonge soit parfaitement innocent. Mentir pour son avantage à soi-même est imposture, mentir pour l'avantage d'autrui est fraude, mentir pour nuire est calomnie: c'est la pire espèce du mensonge (*Rêveries, t.* 2, *p.* 292).

Dire une chose fausse à son avantage n'est pas moins mentir que si on la disait au préjudice d'au-

trui, quoique le mensonge soit moins criminel. Donner l'avantage à qui ne doit pas l'avoir, c'est troubler l'ordre de la justice; attribuer faussement à soi-même ou à autrui un acte d'où peut résulter louange ou blâme, inculpation ou disculpation, c'est faire une chose injuste: or tout ce qui, contraire à la vérité, blesse la justice en quelque façon que ce soit, c'est mensonge (*Rêveries, id. p.* 200).

Ce qu'on appelle mensonges officieux sont de vrais mensonges, parce qu'en imposer à l'avantage soit d'autrui soit de soi-même, n'est pas moins injuste que d'en imposer à son détriment: quiconque loue ou blâme contre la vérité, ment, dès qu'il s'agit d'une personne réelle (*Id. p.* 201).

Telles furent mes règles de conscience sur le mensonge et la vérité: mon cœur suivait machinalement ces règles avant que ma raison les eût adoptées, et l'instinct moral en fit seul l'application. Le criminel mensonge, dont la pauvre Marion fut la victime, me laisse d'ineffaçables remords, qui m'ont garanti tout le reste de ma vie non seulement de tout mensonge de cette espèce, mais de tous ceux qui, de quelque façon que ce pût être, pouvaient toucher l'intérêt et la réputation d'autrui. En généralisant ainsi l'exclusion, je me suis dispensé de peser exactement l'avantage et le préjudice, et de marquer les limites précises du mensonge nuisible et du mensonge officieux; en regardant *l'un et l'autre comme coupables*, je me les suis interdits tous les deux (*Id. p.* 204).

En ceci, comme en tout le reste, mon tempérament a beaucoup influé sur mes maximes, ou plutôt sur mes habitudes; car je n'ai guère agi par règle, ou n'ai guère suivi d'autres règles en toutes choses que les impulsions de mon naturel. Jamais mensonge prémédité n'approcha de ma pensée, jamais je n'ai menti pour mon intérêt; mais souvent j'ai menti par honte, pour me tirer d'embarras en choses indifférentes, ou qui n'intéressaient tout au plus que moi seul, lorsqu'ayant à soutenir un entretien, la lenteur de mes idées et l'aridité de ma conversation me forçaient de recourir aux fictions pour avoir quelque chose à dire. Quand il faut nécessairement parler et que des vérités amusantes ne se présentent pas assez tôt à mon esprit, je débite des fables pour ne pas demeurer muet; mais, dans l'invention de ces fables, j'ai soin, tant que je puis, qu'elles ne soient pas des mensonges, c'est-à-dire qu'elles ne blessent ni la justice ni la vérité due, et qu'elles ne soient que des fictions indifférentes à tout le monde et à moi. Mon désir serait bien d'y substituer, au moins à la vérité des faits, une vérité morale, c'est-à-dire d'y bien représenter les affections naturelles au cœur humain, et d'en faire sortir toujours quelque instruction utile, d'en faire, en un mot, des contes moraux, des apologues; mais il faudrait plus de présence d'esprit que je n'en ai, et plus de facilité dans la parole pour savoir mettre à profit, pour l'instruction, le babil de la conversation. Sa marche, plus rapide que

celle de mes idées, me forçant presque toujours de parler avant de penser, m'a souvent suggéré des sottises et des inepties que ma raison désapprouvait, et que mon cœur désavouait à mesure qu'elles échappaient de ma bouche, mais qui, précédant mon propre jugement, ne pouvaient plus être réformées par sa censure.

C'est encore par cette première et irrésistible impulsion de tempérament que, dans des moments imprévus et rapides, la honte et la timidité m'arrachent souvent des mensonges auxquels ma volonté n'a point de part, mais qui la précèdent en quelque sorte par la nécessité de répondre à l'instant.

L'impression profonde du souvenir de la pauvre Marion peut bien retenir toujours ceux qui pourraient être nuisibles à d'autres, mais non pas ceux qui peuvent servir à me tirer d'embarras quand il s'agit de moi seul, ce qui n'est pas moins contre ma conscience et contre mes principes que ceux qui peuvent influer sur le sort d'autrui.

J'atteste le ciel que si je pouvais, l'instant d'après, retirer le mensonge qui m'excuse, et dire la vérité qui me charge, sans me faire un nouvel affront en me rétractant, je le ferais de tout mon cœur; mais la honte de me prendre ainsi moi-même en faute, me retient encore, et je me repens très sincèrement de ma faute sans néanmoins l'oser réparer (*Id. p.* 205).

Autrefois je n'avais point cet embarras, et je faisais l'aveu de mes fautes avec plus de franchise que de honte, parce que je ne doutais pas qu'on ne

vît ce qui les rachetait, et ce que je sentais au-dedans de moi ; mais l'œil de la malignité me navre et me déconcerte : en devenant plus malheureux, je suis devenu plus timide, et jamais je n'ai menti que par timidité.

Je n'ai jamais mieux senti mon aversion naturelle pour le mensonge qu'en écrivant mes *Confessions;* car c'est là que les tentations auraient été fréquentes et fortes, pour peu que mon penchant m'eût porté de ce côté; mais loin d'avoir rien tu, rien dissimulé qui fût à ma charge, par un tour d'esprit que j'ai peine à m'expliquer, et qui vient peut-être d'éloignement pour toute imitation, je me sentais plutôt porté à mentir dans le sens contraire, en m'accusant avec trop de sévérité qu'en m'excusant avec trop d'indulgence; et ma conscience m'assure qu'un jour je serai jugé moins sévèrement que je ne me suis jugé moi-même (*Id. p.* 208).

Je n'ai jamais dit moins, j'ai dit plus quelquefois, non dans les faits, mais dans les circonstances ; et cette espèce de mensonge fut plutôt l'effet du délire de l'imagination qu'un acte de volonté ; j'ai tort même de l'appeler mensonge, car aucune de ces additions n'en fut un. J'écrivais mes *Confessions* déjà vieux, et *dégoûté des vains plaisirs de la vie que j'avais tous effleurés, et dont mon cœur avait bien senti le vide* (*Id. p.* 209).

En pesant avec tant de soin ce que je devais aux autres, ai-je assez examiné ce que je me devais à

moi-même? S'il faut être juste pour autrui, il faut être vrai pour soi : c'est un hommage que l'honnête homme doit rendre à sa propre dignité. Quand la stérilité de ma conversation me forçait d'y suppléer par d'innocentes fictions, j'avais tort, parce qu'il ne faut point, pour amuser autrui, s'avilir soi-même; et quand, entraîné par le plaisir d'écrire, j'ajoutais à des choses réelles des ornements inventés, j'avais plus de tort encore, parce qu'orner la vérité par des fables, c'est en effet la défigurer.

Voilà des réflexions qui probablement ne me seraient jamais venues dans l'esprit, si l'abbé Royou ne me les eût suggérées. Il est bien tard, sans doute, pour en faire usage; mais il n'est pas trop tard au moins pour redresser mon erreur, et mettre ma volonté dans la règle; car c'est désormais tout ce qui dépend de moi. En ceci donc, et en toutes choses semblables, la maxime de Solon est applicable à tous les âges, et il n'est jamais trop tard pour apprendre, même de ses ennemis, à être sage, vrai, modeste, et à moins présumer de soi (*Id. p.* 214).

Des terribles effets du Mensonge.

Pour mettre à profit les leçons du bon Plutarque, je résolus d'employer à m'examiner sur le mensonge la promenade du lendemain, et j'y vins bien confirmé dans l'opinion déjà prise que le *Connais-toi toi-même* du temple de Delphes n'était pas une maxime si facile à suivre que je l'avais cru dans mes Confessions.

Le lendemain, m'étant mis en marche pour exécuter cette résolution, la première idée qui me vint en commençant à me recueillir fut celle d'un mensonge affreux fait dans ma première jeunesse, dont le souvenir m'a troublé toute ma vie, et vient, jusque dans ma vieillesse, contrister encore mon cœur déjà navré de tant d'autres façons. Ce mensonge qni fut un grand crime en lui-même, en dut être un plus grand encore par ses effets que j'ai toujours ignorés, mais que le remords m'a fait supposer aussi cruels qu'il était possible. Cependant, à ne consulter que la position où j'étais en le faisant, ce mensonge ne fut qu'un fruit de la mauvaise honte; et, bien loin qu'il partît d'une intention de nuire à celle qui en fut la victime, je puis jurer à la face du ciel qu'à l'instant même où cette mauvaise honte invincible me l'arrachait, j'aurais donné tout mon sang avec joie pour en détourner l'effet

sur moi : c'est un délire que je ne puis m'expliquer qu'en disant, comme je le crois sentir, qu'en cet instant mon naturel timide subjugua tous les vœux de mon cœur.'

Le souvenir de ce malheureux acte, et les inextinguibles regrets qu'il m'a laissés, m'ont inspiré pour le mensonge une horreur qui a dû garantir mon cœur de ce vice pour le reste de ma vie (*Rêv.* *p.* 190).

Sur l'Hypocrisie.

Mon adversaire est moins indulgent : non seulement il ne m'accorde rien qu'il puisse me refuser, mais, plutôt que de passer comdamnation sur le mal que je pense de notre politesse, il aime mieux excuser l'hypocrisie. Il me demande si je voudrais que le mal se montrât à découvert. Assurément je le voudrais : la confiance et l'estime renaîtraient entre les bons, on apprendrait à se défier des méchants, et la société en serait plus sûre. J'aime mieux que mon ennemi m'attaque à force ouverte que de venir en trahison me frapper par derrière. Quoi donc! faudra-t-il joindre le scandale au crime? Je ne sais; mais je voudrais bien qu'on n'y joignit pas la fourberie. C'est une chose très-commode pour les vicieux que toutes les maximes qu'on nous débite depuis longtemps sur le scandale. Si on

les voulait suivre à la rigueur, il faudrait se laisser piller, trahir, tuer impunément, et ne jamais punir personne; car c'est un objet très scandaleux qu'un scélérat sous la roue. Mais l'hypocrisie est un hommage que le crime rend à la vertu. Oui, comme celui des assassins de César, qui se prosternaient à ses pieds pour l'égorger plus sûrement. Cette pensée a beau être brillante, elle a beau être autorisée du nom célèbre de son auteur, elle n'en est pas plus juste. Dira-t-on jamais d'un filou, qui prend la livrée d'une maison pour faire son coup plus commodément, qu'il rend hommage au maître de la maison qu'il vole? non : couvrir sa méchanceté du dangereux manteau de l'hypocrisie, ce n'est point honorer la vertu; c'est l'outrager en profanant ses enseignes; c'est ajouter la lâcheté et la fourberie à tous les autres vices; c'est se fermer pour jamais tout retour vers la probité. Il y a des caractères élevés qui portent jusque dans le crime je ne sais quoi de fier et de généreux qui laisse voir dedans encore quelque étincelle de ce feu céleste fait pour animer les belles âmes. Mais l'âme vile et rampante de l'hypocrite est semblable à un cadavre où l'on ne trouve plus ni feu, ni chaleur, ni ressource à la vie. J'en appelle à l'expérience. On a vu de grands scélérats rentrer en eux-mêmes, achever saintement leur carrière et mourir en prédestinés; mais ce que personne n'a jamais vu, c'est un hypocrite devenir homme de bien : on aurait pu raisonnablement tenter la conversion de Car-

touche ; jamais un homme sage n'eût entrepris celle de Cromwell. *Il n'y a qu'un homme de bien qui sache en former d'autres.* Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne; et s'il savait la rendre aimable, il l'aimerait lui-même (*Réponse au roi de Pologne p.* 112).

PUNITION DES MÉCHANS.

Le crime produit le remords, celui-ci le malheur.

Ne croyez donc pas que tous les complices d'une trame exécrable puissent vivre et mourir toujours en repos dans leur crime. Quand ceux qui les dirigent n'attiseront plus la passion qui les anima, quand cette passion se sera suffisamment assouvie, quand ils en auront fait périr l'objet dans les ennuis, la nature insensiblement reprendra son empire ; ceux qui commirent l'iniquité en sentiront l'insupportable poids quand son souvenir ne sera plus accompagné d'aucune jouissance (*Dial. t.* 2. *p.* 97).

Que n'ai-je achevé tout ce que j'avais à dire de mon séjour chez madame de Vercelles. Mais, bien que mon apparente situation demeurât la même,

je ne sortis pas de sa maison comme j'y était entré. J'en emportai le long souvenir du crime et l'insupportable poids des remords dont, au bout de quarante ans, ma conscience est encore chargée, et dont l'amer sentiment, loin de s'affaiblir, s'irrite à mesure que je vieillis. Qui croirait que la faute d'un enfant pût avoir des suites aussi cruelles ? C'est de ces suites plus que probables que mon cœur ne saurait se consoler. J'ai peut-être fait périr dans l'opprobre et dans la misère une fille aimable, honnête, estimable, et qui sûrement valait beaucoup mieux que moi.

Mademoiselle Pontal perdit un petit ruban couleur de rose et argent, déjà vieux. Beaucoup d'autres meilleures choses étaient à ma portée; ce ruban seul me tenta, je le volai, et comme je ne le cachais guère, on me le trouva bientôt. On voulut savoir où je l'avais pris. Je me trouble, je balbutie, et enfin je dis, en rougissant, qne c'est Marion qui me l'a donné. Marion avait surtout un air de modestie et de douceur qui faisait qu'on ne pouvait la voir sans l'aimer; d'ailleurs bonne fille, sage, et d'une fidélité à toute épreuve. C'est ce qui surprit quand je la nommai. L'on n'avait guère moins de confiance en moi qu'en elle, et l'on jugea qu'il importait de vérifier lequel était le fripon des deux. On la fit venir. L'assemblée était nombreuse, le comte de la Roque y était. Elle arrive, on lui montre le ruban : je la charge effrontément; elle reste interdite, se tait, me jette un regard qui aurait dé-

sarmé les démons, et auquel mon barbare cœur résiste. Elle nie enfin avec assurance, mais sans emportement, m'apostrophe, m'exhorte à rentrer en moi-même, à ne pas déshonorer une fille innocente qui ne m'a jamais fait du mal; et moi, avec une impudence infernale, je confirme ma déclaration, et lui soutiens en face qu'elle m'a donné le ruban. La pauvre fille se mit à pleurer, et ne me dit que ces mots : Ah ! Rousseau, je vous croyais un bon caractère. Vous me rendez bien malheureuse, mais je ne voudrais pas être à votre place; voilà tout. Elle continua de se défendre avec autant de simplicité que de fermeté, mais sans se permettre jamais contre moi la moindre invective. Cette modération, comparée à mon ton décidé, lui fit tort. Il ne semblait pas naturel de supposer d'un côté une audace aussi diabolique, et de l'autre une patience aussi angélique. On ne put pas se décider absolument, mais les préjugés étaient pour moi. Dans le tracas où l'on était on ne se donna pas le temps d'approfondir la chose; et le comte de la Roque, en nous renvoyant tous deux, se contenta de dire que la conscience du coupable vengerait assez l'innocent. Sa prédiction n'a pas été vaine; elle ne cessa pas un seul jour de s'accomplir.

J'ignore ce que devint cette victime de m'a calomnie, mais il n'y a pas d'apparence qu'elle ait après cela trouvé facilement à se bien placer. Elle emportait une imputation cruelle à son honneur de toute manières. Le vol n'était qu'une bagatelle,

mais enfin c'était un vol, et qui pis est, employé à séduire un jeune garçon : enfin, le mensonge et l'obstination ne laissent rien à espérer de celle en qui tant de vices étaient réunis. Je ne regarde pas même la misère et l'abandon comme le plus grand danger auquel je l'ai exposée. Qui sait, à son âge, où le découragement de l'innocence avilie a pu la porter? et, si le remords d'avoir pu la rendre malheureuse est insupportable, qu'on juge de celui d'avoir pu la rendre pire que moi!

Ce souvenir cruel me trouble quelquefois, et me bouleverse au point de voir dans mes insomnies cette pauvre fille venir me reprocher mon crime comme s'il n'était commis que d'hier. Tant que j'ai vécu tranquille, il m'a moins tourmenté; mais au milieu d'une vie orageuse il m'ôte la plus douce consolation des innocents persécutés : il me fait bien sentir ce que je crois avoir dit dans quelque ouvrage, que le remords s'endort durant un destin prospère, et s'aigrit dans l'adversité. Cependant je n'ai jamais pu prendre sur moi de décharger mon cœur de cet aveu dans le sein d'un ami. La plus étroite intimité ne me l'a jamais fait faire à personne. Tout ce que j'ai pu faire a été d'avouer que j'avais à me reprocher une action atroce, mais jamais je n'ai dit en quoi elle consistait. Ce poids est donc resté jusqu'à ce jour sans allégement sur ma conscience (1) et je puis dire que le désir de m'en déli-

(1) Je te plains, pauvre Rousseau! d'avoir été si malheureux. Que le Dieu de miséricorde t'ait pardonné à ton dernier jour!

vrer en quelque sorte a beaucoup contribué à la résolution que j'ai prise d'écrire mes *Confessions*. (1) (*Conf. L.* 1. *p.* 142).

Sentiment et pitié.

Tout devient sentiment dans un cœur sensible. L'univers entier ne lui offre que des sujets d'attendrissement et de gratitude. Partout il aperçoit la bienfaisante main de la Providence : il recueille ses dons dans les productions de la terre ; il voit sa table couverte par ses soins ; il s'endort sous sa protection, son paisible réveil lui vient d'elle ; il sent ses leçons dans les disgrâces, et ses faveurs dans les plaisirs : les biens dont jouit tout ce qui lui est cher, sont autant de nouveaux sujets d'hommages. Si le Dieu de l'univers échappe à ses faibles yeux, il voit partout le père commun des hommes. O sentiment, sentiment ! Quel est le cœur de fer que tu n'as jamais touché? Quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arrachas jamais des larmes (*Pens. p.* 84).

Il y a d'ailleurs un autre principe que Hobbes n'a point aperçu, et qui ayant été donné à l'homme pour adoucir en certaines âmes la férocité de son amour-propre, ou le désir de se conserver avant la naissance de ces amours, tempère l'ardeur

(2) Que la confession véritable soulage l'âme !

qu'il a pour son bien-être par une répugnance innée à voir souffrir son semblable. Je ne crois pas avoir aucune contradiction à craindre en accordant à l'homme la seule vertu naturelle qu'ait été forcé de reconnaître le détracteur le plus outré des humains. Je parle de la pitié, disposition convenable à des êtres aussi faibles et sujets à autant de maux que nous le sommes; vertu d'autant plus universelle à l'homme, qu'elle précède en lui l'usage de toute réflexion, et si naturelle, que les bêtes mêmes en donnent quelquefois des signes sensibles. Sans parler de la tendresse des mères pour leurs petits, et des périls qu'elles bravent pour les en garantir, on observe tous les jours la répugnance qu'ont les chevaux à fouler aux pieds un corps vivant. Un animal ne passe point sans inquiétude auprès d'un animal mort de son espèce; il y en a même qui leur donnent une espèce de sépulture, et les tristes mugissements du bétail entrant dans une boucherie, annoncent l'impression qu'il reçoit de l'horrible spectacle qui le frappe. On voit avec plaisir l'auteur de la fable des abeilles, forcé de reconnaître l'homme pour un être compatissant et sensible, sortir, dans l'exemple qu'il en donne, de son style froid et subtil, pour nous offrir la pathétique image d'un homme enfermé, qui aperçoit au dehors une bête féroce arrachant un enfant du sein de sa mère, brisant sous sa dent meurtrière ses faibles membres, et déchirant de ses ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. Quelle affreuse agitation n'éprouve

point ce témoin d'un événement auquel il ne prend aucun intérêt personnel! quelles angoisses ne souffre-t-il pas à cette vue, de ne pouvoir porter aucun secours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant! Tel est le pur mouvement de la nature, antérieur à toute réflexion, telle est la force de la pitié naturelle, que les mœurs les plus dépravées ont encore peine à détruire, puisqu'on voit tous les jours dans nos spectacles s'attendrir et pleurer aux malheurs d'un infortuné, tel qui, s'il était à la place du tyran, aggraverait encore les tourments de son ennemi; semblable au sanguinaire Sylla, si sensible aux maux qu'il n'avait pas causés, ou à cet Alexandre de Phérès, qui n'osait assister à la représentation d'aucune tragédie, de peur qu'on ne le vît gémir avec Andromaque et Priam; tandis qu'il écoutait sans émotion les cris de tant de citoyens, qu'on égorgeait tous les jours par ses ordres (*Discours sur l'origine et l'in. des condit.*, *t.* 1. *p.* 25).

Mollissima corda
Humano generi dare se natura fatetur
Quæ lacrymas dedit. (*Juv.*, *Sat.* 15, *v.* 131.)

Mandeville a bien senti qu'avec toute leur morale les hommes n'eussent jamais été que des monstres, si la nature ne leur eût donné la pitié à l'appui de la raison: mais il n'a pas vu que de cette seule qualité découlent toutes les vertus sociales qu'il veut disputer aux hommes. En effet, qu'est-ce que

la générosité, la clémence, l'humanité, sinon la pitié appliquée aux faibles, aux coupables ou à l'espèce humaine en général ? La bienveillance et l'amitié même sont, à le bien prendre, des productions d'une pitié constante, fixée sur un objet particulier; car désirer que quelqu'un ne souffre point, qu'est-ce autre chose que désirer qu'il soit heureux? Quand il serait vrai que la commisération ne serait qu'un sentiment qui nous met à la place de celui qui souffre, sentiment obscur et vif dans l'homme sauvage, développé mais faible dans l'homme civil, qu'importerait cette idée à la verité de ce que je dis, sinon de lui donner plus de force? En effet, la commisération sera d'autant plus énergique que l'animal spectateur s'identifiera plus intimement avec l'animal souffrant. Or il est évident que cette identification a dû être infiniment plus étroite dans l'état de nature que dans l'état de raisonnement. C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole (1); c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : *Péris, si tu veux; je suis en sûreté.* Il n'y a plus que les

(1) La philosophie isole l'homme, le déprave, le rend égoïste et orgueilleux, improbe, impie, méchant et sanguinaire, elle fait aux peuples tous les maux imaginables : Rousseau la méprisait, le détestait, il eût provoqué contre elle la vengeance des nations, s'il avait été témoin des sanglantes horreurs de quatre-vingt-treize.

dangers de la société entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles, et s'argumenter un peu pour empêcher la nature, qui se révolte en lui, de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent et faute, de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité. Dans les émeutes, dans les querelles des rues la populace s'assemble, l'homme prudent s'éloigne; c'est la canaille, ce sont les femmes des halles qui séparent les combattants, et qui empêchent les honnêtes gens de s'entr'égorger.

Il est donc bien naturel que la pitié est un sentiment naturel, qui, modérant dans chaque individu l'activité de l'amour de soi-même, concourt à la conservation naturelle de toute l'espèce. C'est elle qui nous porte sans réflexion au secours de ceux que nous voyons souffrir. C'est elle qui, dans l'état de nature, tient lieu de lois, de mœurs et de vertu, avec cet avantage, que nul n'est tenté de désobéir à sa douce voix: c'est elle qui détournera tout sauvage robuste, d'enlever au faible enfant ou à un vieillard infirme sa substance acquise avec peine, si lui-même espère pouvoir trouver la sienne ailleurs: c'est elle qui, au lieu de cette maxime sublime de justice raisonnée, *Fais à autrui ce que tu veux qu'on te fasse*, inspire à tous les hommes cette

autre maxime de bonté naturelle, bien moins parfaite mais plus utile peut-être que la précédente, fais ton bien avec le moindre mal d'autrui qu'il est possible. C'est, en un mot, dans ce sentiment naturel, plutôt que dans les arguments subtils, qu'il faut chercher la cause de la répugnance que tout homme éprouverait à mal faire, même indépendemment des maximes de l'éducation. Quoiqu'il puisse appartenir à Socrate, et aux esprits de sa trempe, d'acquérir de la vertu par raison, *il y a long-temps que le genre humain ne serait plus, si sa conservation n'eût dépandu que des raisonnements de ceux qui le composent* (*id. t.* 1. *p.* 54).

Du riche à l'égard des pauvres.

Au reste, vous êtes le premier, que je sache, qui ait montré que la feinte charité du riche n'est en lui qu'un luxe de plus; il nourrit les pauvres comme des chiens et des chevaux. Le mal est que les chiens et les chevaux servent à ses plaisirs, et qu'à la fin les pauvres l'ennuient; à la fin c'est un air de les laisser périr, comme c'en fut d'abord un de les assister. (Tout le monde conviendra que Rousseau s'exprime ici d'une manière trop générale; heureusement que l'expérience atteste contre lui qu'il y a un fort grand nombre de riches qui font l'aumône dans des vues droites et pures, mus en cela par un véritable sentiment

d'humanité. Cependant, que de mauvais riches dans ce *siècle de lumières;* qui pourrait en dire le nombre? Ah! malheur à eux! malheur à ces âmes de marbre qui ne sont point touchées des maux qui pèsent sur les infortunés! Maudites surla terre, Dieu les a déjà marquées du sceau de l'éternelle réprobation (*Corresp. t. 2. p.* 104).

De ceux qui ne font pas l'aumône.

Croyez-vous dégrader un pauvre de sa qualité d'homme en lui donnant le nom de gueux? Compatissant comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vous résoudre à l'employer? Renoncez-y, mon ami, ce mot ne va point dans votre bouche; il est plus déshonorant pour l'homme dur qui s'en sert, que pour le malheureux qui le porte. Je ne déciderai point si ces détracteurs de l'aumône ont tort ou raison; ce que je sais, c'est que mon ami, qui ne cède point en bon sens aux philosophes, et qui m'a souvent rapporté ce qu'ils disent là-dessus pour étouffer dans le cœur la pitié naturelle et l'exercer à l'insensibilité, m'a toujours paru mépriser ces discours, et n'a point désapprouvé ma conduite. Son raisonnement est simple. On souffre, dit-il, et l'on entretient à grands frais des multitudes de professions inutiles, dont plusieurs ne servent qu'à corrompre et gâter les mœurs. A ne regarder l'état de mendiant que comme un métier, loin qu'on en

ait rien de pareil à craindre, on n'y trouve que de quoi nourrir en nous les sentiments d'intérêt et d'humanité qui devraient unir tous les hommes. Si l'on veut le considérer par le talent, pourquoi ne récompenserai-je pas l'éloquence de ce mendiant qui me remue le cœur et me porte à le secourir, comme je paie un comédien qui me fait verser *quelques larmes stériles?* Si l'un me fait aimer les bonnes actions d'autrui, *l'autre me porte à en faire moi-même :* tout ce qu'on sent à la tragédie s'oublie à l'instant qu'on en sort : *mais la mémoire des malheureux qu'on a soulagés donne un plaisir qui renaît sans cesse.* Si le grand nombre des mandiants est onéreux à l'État, de combien d'autres professions qu'on encourage et qu'on tolère n'en peut-on pas dire autant! C'est au souverain de faire en sorte qu'il n'y ait point de mendiants; mais, pour les rebuter de leur profession, faut-il rendre des citoyens inhumains et dénaturés? Pour moi, sans savoir ce que les pauvres sont à l'État, *je sais qu'ils sont tous mes frères* (1), et que je ne puis, *sans une inexcusable dureté*, leur refuser le faible secours qu'ils me demandent. La plupart sont des vagabonds, j'en conviens; mais je connais trop les

(1) Oh! que nous serions humains et charitables, si à la vue d'un infortuné, nous nous disions : « Cet homme-là est mon frère, un autre moi-même, un membre de Jésus-Christ. » Riches, soyez bons et charitables, donnez aux malheureux; Dieu vous en récompensera dans ce monde et dans l'autre.

peines de la vie pour ignorer par combien de malheurs l'honnête homme peut se trouver réduit à leur sort; et comment puis-je être sûr que l'inconnu qui vient implorer au nom de Dieu mon assistance, et mendier un pauvre morceau de pain, n'est pas peut-être cet honnête homme prêt à périr de misère, et que mon refus va réduire au désespoir? L'aumône que je vais donner à la porte est légère: un demi-crutz et un morceau de pain sont ce qu'on ne refuse à personne; on donne une ration double à ceux qui sont évidemment estropiés: s'ils en trouvent autant sur leur route dans chaque maison aisée, cela suffit pour les faire vivre en chemin; et c'est tout ce qu'on doit au mendiant étranger qui passe. Quand ce ne serait pas pour eux un secours réel, c'est au moins un témoignage qu'on prend part à leur peine, un adoucissement à la dureté du refus, une sorte de salutation qu'on leur rend. Un demi-crutz et un morceau de pain ne coûtent guère plus à donner, et sont une réponse plus honnête qu'un *Dieu vous assiste! Comme si les dons de Dieu n'étaient pas dans les mains des hommes*, *et qu'il eût d'autres greniers sur la terre que les magasins des riches*. Enfin, quoi qu'on puisse penser de ces infortunés, si l'on ne doit rien au gueux qui mendie, au moins *se doit-on à soi-même de rendre honneur à l'humanité souffrante ou à son image*, et de ne point s'endurcir le cœur à l'aspect de ses misères (*N. H. t.* 2. *p.* 218).

De l'humanité.

C'est dans les appartements dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde, mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre. C'est là qu'on voit sensiblement les obscures manœuvres du vice, qu'il couvre de paroles fardées au milieu d'un cercle. C'est là qu'on s'instruit par quelles iniquités secrètes le puissant et le riche arrachent un reste de pain noir à l'opprimé qu'ils feignent de plaindre en public. Ah! si j'en crois nos vieux militaires, que de choses vous apprendriez dans les greniers d'un cinquième étage, qu'on ensevelit sous un profond secret dans les hôtels du faubourg Saint-Germain! et que tant de beaux parleurs seraient confus, avec leurs feintes maximes d'humanité, si tous les malheureux qu'ils ont faits se présentaient pour les démentir? Je sais qu'on n'aime pas le spectacle de la misère qu'on ne peut soulager, et que le riche même détourne les yeux du pauvre qu'il refuse de secourir; mais ce n'est pas d'argent seulement qu'ont besoin les infortunés, il n'y a que les paresseux de bien faire qui ne sachent faire du bien que la bourse à la main. Les consolations, les conseils, les soins, les amis, la protection sont autant de ressources que la commisération vous laisse, au défaut des richesses, pour le soulagement de l'indigent. Souvent les opprimés

ne le sont que parce qu'ils manquent d'organe pour faire entendre leurs plaintes. Il ne s'agit quelquefois que d'un mot qu'ils ne peuvent dire, d'une raison qu'ils ne savent point exposer, de la porte d'un grand qu'ils ne peuvent franchir. L'intrépide appui de la vertu désintéressée suffit pour lever une infinité d'obstacles, et l'éloquence d'un homme de bien peut effrayer le tyran au milieu de toute sa puissance.

Si vous voulez donc être homme, apprenez à redescendre. L'humanité coule comme une eau pure et salutaire, et va fertiliser les lieux bas; elle cherche toujours le niveau; elle laisse à sec ces roches arides qui menacent la campagne, et ne donnent qu'une ombre nuisible ou des éclats pour écraser leurs voisins.

Voilà, mon ami, comme on tire parti du présent pour l'avenir, et comment la bonté met d'avance à profit les leçons de la sagesse, afin que, quand les lumières acquises nous resteraient inutiles, on n'ait pas pour cela perdu le temps employé à les acquérir. Qui doit vivre parmi des gens en place ne saurait prendre trop de préservatifs contre leurs maximes empoisonnées, et il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion. Ambitieux! embrassez, croyez-moi ce genre d'études; il est plus digne de vous que ceux que vous avez embrassés; *et comme l'esprit se rétrécit à mesure que l'âme se corrompt,*

vous sentirez bientôt, au contraire, combien l'exercice des sublimes vertus élève et nourrit l'âme, combien un tendre intérêt aux malheurs d'autrui sert mieux à en trouver la source, et à nous éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

Nourrir les mendiants c'est, disent-ils, former des pépinières de voleurs; *et tout au contraire c'est empêcher qu'ils ne le deviennent.*

Mais, quand une fois ils le sont, *il faut les nourrir*, *de peur qu'ils ne se fassent voleurs.* Rien n'engage tant à changer de profession que de ne pouvoir vivre dans la sienne. Or tous ceux qui ont une fois goûté ce métier oiseux prennent tellement le travail en aversion, qu'ils aiment mieux voler et se faire pendre que de reprendre l'usage de leur bras. Un liard est bientôt demandé et bientôt refusé; mais vingt liards auraient payé le souper du pauvre, que vingt refus peuvent impatienter. Qui est-ce qui voudrait jamais refuser une si légère aumône, s'il songeait qu'elle peut sauver deux hommes, l'un d'un crime et l'autre de la mort? J'ai lu quelque part que les mendiants sont une vermine qui s'attache aux riches. *Il est naturel que les enfants s'attachent aux pères;* mais ces pères opulens et durs les méconnaissent, et laissent aux pauvres le soin de les nourrir.

Hommes, soyez humains, c'est votre premier devoir, soyez-le pour tous les états, pour tous les âges, pour tout ce qui n'est pas étranger à l'homme.

Quelle sagesse y a-t-il pour vous hors de l'humanité?

L'occasion de faire des heureux est plus rare qu'on ne pense; la punition de l'avoir manquée est de ne la plus retrouver, et l'usage que nous en faisons nous laisse un sentiment éternel de contentement ou de repentir.

De la bienfaisance.

Les premiers besoins, ou du moins les plus sensibles, sont ceux d'un cœur bienfaisant; *et tant que quelqu'un manque du nécessaire, quel honnête homme a du superflu?*

Il n'y a que l'exercice continuel de la bienfaisance qui garantisse les meilleurs cœurs de la contagion des ambitieux. Un tendre intérêt au malheur d'autrui sert à mieux en trouver la source, et à s'éloigner en tout sens des vices qui les ont produits.

S'il est des bénédictions humaines que le ciel daigne exaucer, ce ne sont point celles qu'arrachent la flatterie et la bassesse en présence des gens qu'on loue, mais celles que dicte en secret un cœur simple et reconnaissant: voilà l'encens qui plaît aux âmes bienfaisantes.

Un homme bienfaisant satisfait mal son penchant au milieu des villes, où il ne trouve presque à exercer son zèle que pour des intrigans ou des fripons.

Il ne serait pas plus aisé à une âme sensible et bienfaisante d'être heureuse en voyant des misérables, qu'à l'homme droit de conserver sa vertu toujours pure en vivant sans cesse au milieu des méchants.

Une âme de ce caractère n'a point cette pitié barbare qui se contente de détourner les yeux des maux qu'elle pourrait soulager; elle les va chercher pour les guérir. C'est l'existence, et non la vue des malheureux qui la tourmente: il ne lui suffit point de ne point savoir qu'il y en a; il faut pour son repos qu'elle sache qu'il n'y en a pas, du moins autour d'elle : car ce serait sortir des termes de la raison que de faire dépendre son bonheur de celui de tous les hommes.

Nul honnête homme ne peut jamais se vanter d'avoir du loisir, tant qu'il y aura du bien à faire, une patrie à servir, des malheureux à soulager.

Il n'y a que les infortunés qui sentent le prix des âmes bienfaisantes (*Pensées*).

Je ne puis quitter un objet si doux. *Un homme bienfaisant est l'honneur de l'humanité, la véritable image de Dieu*, l'imitateur de la plus active de toutes les vertus; et *l'on ne peut douter qu'il ne reçoive un jour le prix du bien qu'il aura fait, et même de celui qu'il aura voulu faire, ni que le père des humains ne rejette avec indignation ces âmes dures qui sont insensibles à la peine de leurs frères et qui n'ont aucun plaisir à la soulager.* Hélas! cette vertu si digne de notre amour est peut-être bien plus rare encore qu'on ne

pense. Je le dis avec douleur : si du nombre de ceux qui semblent y prétendre on écartait tous ces esprits orgueilleux qui ne font du bien que pour avoir la réputation d'en faire, tous ces esprits faibles qui n'accordent des grâces que parce qu'ils n'ont pas la force d'en refuser, qu'il en serait peu de ces cœurs vraiment généreux, dont la plus douce récompense pour le bien qu'ils font est le plaisir de l'avoir fait ! (*Oraison funèb.*)

De l'influence des actions des maîtres sur la conduite des domestiques.

Le premier soin par lequel on doit commencer l'ordre d'une maison, c'est de n'y souffrir que d'honnêtes gens qui n'y portent pas le désir secret de troubler cet ordre. Mais la servitude et l'honnêteté sont-elles si compatibles qu'on doive espérer de trouver des domestiques honnêtes gens ? non ; pour les avoir, il ne faut pas les chercher, *il faut les faire, et il n'y a qu'un homme de bien qui sache l'art d'en former d'autres.*

Un hypocrite a beau vouloir prendre le ton de la vertu, il n'en peut inspirer le goût à personne, et s'il savent le rendre aimable, il l'aimerait lui-même. Que servaient de froides leçons démenties par un exemple continuel, si ce n'est à faire penser

que celui qui les donne se joue de la crédulité d'autrui? *Qui ne sent pas ce qu'il dit ne le dit jamais bien*; car le langage du cœur, qui touche et persuade, y manque. J'ai quelquefois entendu de ces conversations grossièrement apprêtées qu'on tient devant les domestiques comme devant les enfants pour leur faire des leçons indirectes. Loin de juger qu'ils en fussent un instant les dupes, je les ai toujours vus rire en secret de l'ineptie du maître qui les prenait pour des sots en débitant lourdement devant eux des maximes qu'ils savaient bien n'être pas les siennes (*N.H. t* 2, *p.* 110).

Vaincre ses passions vaut mieux que gagner des batailles. La gloire mondaine est une fumée, et ne produit point la félicité.

A MONSEIGNEUR LE PRINCE DE WIRTEMBERG.

Motiers, le 15 avril 1764.

Ne vous plaignez pas de vos disgrâces, Prince. Comme elles sont l'ouvrage de votre courage et de vos vertus, elles sont aussi l'instrument de votre gloire et de votre bonheur. Vaincre Frédéric eût été beaucoup, sans doute; mais vaincre dans son cœur les préjugés et les passions. qui subjuguent les conquérans comme les autres hommes, est plus

encore. Et, dites la vérité, combien de batailles gagnées vous eussent donné, dans l'opinion des hommes, ce que vous donne au fond de votre cœur une heure de jouissance des plaisirs de l'amour paternel? Quand vos succès eussent fait illusion aux hommes, ce qui me paraît fort douteux, car qu'importe aux peuples qui perde ou qui gagne, vous auriez méconnu les vrais biens pour vous-même; et, séduit par les acclamations publiques, vous n'eussiez plus mis votre bonheur que dans les acclamations d'autrui. Vous avez appris à le trouver en vous, et à en être le maître, et à en jouir malgré la reine et malgré les jaloux. Vous l'avez conquis, pour ainsi dire; c'était la meilleure conquête à faire. (Voulez-vous conquérir le vrai bonheur? attachez-vous à Dieu de toute votre âme: la félicité résulte nécessairement de ce délicieux attachement; c'est le cri unanime de tous les vrais serviteurs de Dieu.)

La fumée de la gloire est enivrante dans mon métier comme dans le vôtre. J'ignore si cette fumée m'a porté à la tête, *mais elle m'a souvent fait mal au cœur;* et il est bien difficile qu'au milieu des triomphes un guerrier ne sente pas quelquefois la même atteinte, car si les lauriers des héros sont plus brillants, la culture en est aussi plus pénible, plus dépandante, et souvent on la leur fait payer bien cher (*t.* 3. *p.* 135).

J'aime le repos, la paix; la haine du tracas et des soins fait toute ma modération, et un tempérament

paresseux m'a jusqu'ici tenu lieu de vertu. Moins enivré que suffoqué de je ne sais quelle petite fumée, j'en ai senti cruellement l'amertume sans en pouvoir contracter le goût, et j'aspire au retour de cette heureuse obscurité qui permet de jouir de soi. Voyant les gens de lettres s'entre-déchirer comme des loups, et sentant tout-à-fait éteints les restes de chaleur qui à près de quarante ans, m'avaient mis la plume à la main, je l'ai posée avant cinquante pour ne plus la reprendre. (*t.* 2.*p.* 158)

Je ne prends pas le change, Henriette, sur l'objet de votre lettre, non plus que sur votre date de Paris. Vous recherchez moins mon avis sur le parti que vous avez à prenbre que mon approbation sur celui que aurez pris. Sur chacune de vos lignes je vois ces mots écrits en gros caractères : *Voyons si vous aurez le front de condamner à ne plus penser, ni lire, quelqu'un qui pense et écrit ainsi.* Cette interprétation n'est assurément pas un reproche, et je ne puis que vous savoir gré de me mettre au nombre de ceux dont les jugements vous importent. Mais en me flattant vous n'exigez pas, je crois, que je vous flatte ; et vous déguiser mon sentiment quand il y va du bonheur de votre vie, serait mal répoudre à l'honneur que vous m'avez fait.

Commençons par écarter les délibérations inutiles. Il ne s'agit plus de vous réduire à coudre et à broder. Henriette, on ne quitte pas sa tête comme son bonnet, et l'on ne revient pas plus à la simplicité qu'à l'enfance ; l'esprit une fois en effer-

vescence y reste toujours, et quiconque a pensé pensera toute sa vie. C'est là le plus grand malheur de l'état de réflexion : plus on en sent les maux, plus on les augmente ; et tous nos efforts pour en sortir ne font que nous y embourber.

Ne parlons donc pas de changer d'état, mais du parti que vous pouvez tirer du vôtre. Cet état est malheureux, il doit toujours l'être. Vos maux sont grands et sans remède; vous les sentez, vous en gémissez; et, pour les rendre supportables, vous cherchez du moins un palliatif. N'est-ce pas là l'objet que vous vous proposez dans vos plans d'études et d'occupations?

Vos moyens peuvent être bons dans une autre vue; mais c'est votre fin qui vous trompe, parce que ne voyant pas la véritable source de vos maux, vous en cherchez l'adoucissement dans la cause qui les fit naître. Vous les cherchez dans votre situation, tandis qu'ils sont votre ouvrage. Combien de personnes de mérite, nées dans le bien-être et tombées dans l'indigence, l'ont supportée avec moins de succès et de bonheur que vous, et toutefois n'ont pas ces réveils tristes et cruels dont vous décrivez l'horreur avec tant d'énergie! Pourquoi cela? Sans doute elles n'auront pas, direz-vous, une âme aussi sensible. Je n'ai vu personne en ma vie qui n'en dît autant. Mais qu'est-ce enfin que cette sensibilité si vantée? voulez-vous le savoir, Henriette? c'est, en dernière analyse, un amour-propre qui se compare. J'ai mis le doigt sur le siége du mal. Toutes vos mi-

sères viennent et viendront de vous être affichée. Par cette manière de chercher le bonheur, il est impossible qu'on le trouve. On n'obtient jamais dans l'opinion des autres la place qu'on y prétend. S'ils nous l'accordent à quelques égards, ils nous la refusent à quelques autres, et une seule exclusion tourmente plus que cent préférences. *C'est bien pis encore dans une femme qui, voulant se faire homme*, met d'abord tout son sexe contre elle, *et n'est jamais prise au mot par le nôtre*, en sorte que son orgueil est souvent aussi mortifié par les honneurs qu'on lui rend que par ceux qu'on lui refuse.

Elle n'a jamais précisément ce qu'elle veut, parce qu'elle veut des choses contradictoires; et *qu'usurpant les droits d'un sexe* sans vouloir renoncer à ceux de l'autre, *elle n'en possède aucun pleinement.*

Mais le grand malheur d'une femme qui s'affiche, est de n'attirer, ne voir que des gens qui sont comme elle, et d'écarter le mérite solide et modeste, qui ne s'affiche point, et qui ne court point où s'assemble la foule. Personne ne juge si mal et si faussement les gens à prétentions; car ils ne les jugent que d'après eux-mêmes et ce qui leur ressemble; et ce n'est certainement pas voir le genre humain par son beau côté. Vous êtes mécontente de toutes vos sociétés: je le crois bien; celles où vous avez vécu étaient les moins propres à vous rendre heureuse; vous n'y trouviez personne en qui vous puissiez prendre cette confiance qui soulage.

Comment l'auriez-vous trouvée parmi des gens tout occupés d'eux seuls, à qui vous demandiez dans leurs cœurs la première place, et qui n'en ont pas même une seconde à donner..... La marche par laquelle vous avez acquis des connaissances n'en justifie ni l'objet ni l'usage. Vous avez voulu paraître philosophe, c'était renoncer à l'être; loin de trouver le bonheur dans l'effet des soins que vous n'avez donnés qu'à sa seule apparence, vous n'y avez trouvé que des bien apparents et des maux véritables. L'état de réflexion où vous vous êtes jetée vous a fait faire incessamment des retours douloureux sur vous-même; et vous voulez pourtant bannir ces idées par le même genre d'occupations qui vous les donna.

Voyez l'erreur de la route que vous avez prise, et, croyant en changer par votre projet, vous allez encore au même but par un détour. Ce n'est point pour vous que vous voulez revenir à l'étude, c'est encore pour les autres. Vous voulez, dites-vous, vous mettre en état d'entendre les autres. Avez-vous besoin d'un nouvel acquis pour cela? Je ne sais pas au vrai quelle opinion vous avez de votre intelligence actuelle; mais dussiez-vous avoir pour amis des Œdipes, j'ai peine à croire que vous soyez fort curieuse de jamais entendre les gens que vous ne pouvez entendre aujourd'hui. Pourquoi donc tant de soins pour obtenir ce que vous avez déjà? Non, Henriette, ce n'est pas cela; mais quand vous serez une sibylle, vous voudrez prononcer des oracles;

votre vrai projet n'est pas tant d'écouter les autres que d'avoir vous-même des auditeurs. Sous prétexte de travailler pour l'indépendance, vous travaillez encore pour la domination. C'est ainsi que, loin d'alléger le poids de l'opinion qui vous rend malheureuse, vous voulez en aggraver le joug. Ce n'est pas le moyen de vous procurer des jours plus sereins. Vous croyez que le seul soulagement du sentiment pénible qui vous tourmente est de vous éloigner de vous ; moi, tout au contraire, je crois que c'est de vous en rapprocher.

Toute votre lettre est pleine de preuves que jusqu'ici l'unique but de toute votre conduite *a été de vous mettre avantageusement sous les yeux d'autrui.* Comment, ayant réussi dans le public, autant que personne, et rapportant si peu de satisfaction intérieure, n'avez-vous pas senti que ce n'était pas là le bonheur qu'il vous fallait, et qu'il était temps de changer de plan ? Le vôtre peut être bien pour la gloire, mais il est mauvais pour la félicité (*t.* 3, *p.* 142).

A MADAME B***.

Monguin, le 7 décembre 1769.

Je présume, Madame, que vous voilà heureusement arrivée à Paris, et peut-être déjà dans le tourbillon de ces plaisirs bruyants dont vous pressentiez le vide, en vous proposant de les chercher. Je ne crains pas que vous les trouviez, à l'épreuve, plus substantiels pour un cœur tel que le vôtre me paraît être, que vous ne les avez estimés; mais il pourrait résulter de leur habitude une chose bien cruelle, c'est qu'ils devinssent pour vous des besoins sans être des aliments; et vous voyez dans quel état cruel cela jette quand on est forcé de chercher son existence *là où l'on sent bien qu'on ne trouvera jamais le bonheur*. Pour prévenir un pareil malheur, quand on est dans le train d'en courir le risque, je ne vois guère qu'une chose à faire, c'est de veiller soigneusement sur soi-même, et de rompre cette habitude, ou du moins de l'interrompre avant de s'en laisser subjuguer. Le mal est que dans ce cas, comme dans un autre plus grave, on ne commence guère à craindre le joug que quand on le porte et qu'il n'est plus temps de le secouer; mais j'avoue

aussi que quiconque a pu faire cet acte de vigueur dans le cas le plus difficile, peut bien compter sur soi-même aussi dans l'autre; il suffit de prévoir qu'on en aura besoin. La conclusion de ma morale sera donc moins austère que le début. Je ne blâme assurément pas que vous vous livriez, avec la modération que vous y voulez mettre, aux amusements du grand monde où vous vous trouvez : votre âge, Madame, vos sentiments, vos résolutions, vous donnent tout le droit d'en goûter les *innocents plaisirs* sans alarmes; et tout ce que je vois de plus à craindre dans les sociétés où vous aller briller, est que vous ne rendiez beaucoup plus difficile à suivre pour d'autres l'avis que je prends la liberté de vous donner.

Je crains bien, Madame, que l'intérêt, peut-être un peu trop vif que vous m'inspirez ne m'ait fait vous prendre un peu trop légèrement au mot sur ce ton du pédagogue que vous m'invitez en quelque façon à prendre avec vous. Si vous trouvez mon radotage impertinent ou maussade, ce sera ma vengeance de la petite malice avec laquelle vous êtes venue agacer un pauvre barbare, qui se dépêche d'être sermoneur pour éviter la tentation d'être encore plus ridicule. Je suis même un peu tenté, je vous l'avoue, de m'en tenir là : l'état où vous m'apprenez que vous êtes actuellement, et le vide du cœur, accompagné d'une tristesse habituelle, que laisse dans le vôtre ce tumulte qu'on appelle société, me donnent, Madame, un vif désir de rechercher

avec vous s'il n'y aurait pas moyen de faire servir une de ces deux choses de remède à l'autre; mais cela mènerait à des discussions déplacées dans le train d'amusements où je vous suppose, et que le carnaval, dont nous approchons, va probablement rendre plus vifs (Plaisirs mondains, malheur à celui qui place en vous sa suprême félicité; il ne trouve que peine et affliction d'esprit!) (*t.* 5, *p.* 184).

Le malheur est une leçon très-salutaire.

Qu'êtes-vous allé faire à Paris? qu'y faites-vous maintenant, logé précisément dans la rue qui a le plus mauvais renom? Que voulez-vous que je pense? J'eus toujours du penchant à vous aimer; mais je dois subordonner vos goûts à la raison, et je ne veux pas être dupe. Je vous plains; mais je ne puis vous rendre ma confiance que je n'aie des preuves que vous ne me trompez pas.

Vous êtes dans un âge où l'âme a déjà pris son pli et où les retours à la vertu sont difficiles. Cependant *les malheurs sont de grandes leçons :* puissiez-vous en profiter pour rentrer en vous-même! Il est certain que vous étiez fait pour être un homme de mérite. Ce serait grand dommage que vous trompassiez votre vocation! Quant à moi, je n'oublierai jamais l'attachement que j'eus pour vous; et si j'a-

chevais de vous en croire indigne, je m'en consolerais difficilement (*t.* 2, *p.* 154).

Quelles qu'aient été vos mœurs jusqu'ici, vous êtes à portée encore de rentrer en vous-même; et l'adversité, qui achève de perdre ceux qui ont un penchant décidé au mal, peut, si vous en faites un bon usage, vous ramener au bien, pour lequel il m'a toujours paru que vous étiez né. L'épreuve est rude et pénible; quand le mal est grand, le remède y doit être proportionné (*t.* 2, *p.* 171.)

Combien les systèmes philosophiques sont faibles contre la douleur. Existence des peines morales.

A M. du Peyron.

Monguin, le 31 mars 1769.

Votre dernière lettre sans date, mon cher hôte, a bien vivement irrité les inquiétudes où j'étais déjà sur l'état tant de madame la commandante que sur le vôtre. Je crois que vous en êtes au point de ne pas même craindre le retour de la goutte, comme une diversion de la douleur du corps pour celle de l'âme. Cela m'apprend, ou me confirme bien com-

bien tous ces systèmes philosophiques sont faibles contre la douleur tant de l'un que de l'autre, et combien la nature est toujours la plus forte aussitôt qu'elle fait sentir son aiguillon. Il n'y a pas six mois que, pour m'armer contre ma faiblesse, vous me souteniez que, hors les remords inconnus aux gens de votre espèce, les peines morales n'étaient rien, qu'il n'y avait de réel que le mal physique; et vous voilà, faible mortel ainsi que moi, appelant, pour ainsi dire, ce même mal physique à votre aide contre celui que vous souteniez ne pas exister! Mon cher hôte, revenons-en donc pour toujours, vous et moi, à cette maxime naturelle et simple, de commencer par être toujours bien avec soi, puis, au surplus, de crier tout bonnement et bien fort quand on souffre, et de se taire quand on ne souffre plus, car tel est l'instinct de la nature et le lot de l'être sensible. Faisons comme les enfants et les ivrognes, qui ne se cassent jamais ni jambes ni bras quand ils tombent, parce qu'ils ne se raidissent point pour ne pas tomber, et revenons à ma grande maxime de laisser aller le cours des choses tant qu'il n'y a point de notre faute, et de ne jamais regimber contre la nécessité.

Qu'un fils se doit tout à sa mère.

Monguin, le 21 avril 1769.

Que votre situation, mon cher hôte, me navre! que je vous trouve à plaindre, et que je vous plains ainsi que votre digne mère! mais vous êtes sans contredit le plus à plaindre des deux; tant qu'elle voit son fils tendre et bien portant auprès d'elle, elle a dans ses terribles maux des consolations bien douces; mais vous, vous n'en avez point. Elle peut encore aimer sa vie, et vous, vous devez soigner la vôtre parce qu'elle lui est nécessaire. Ce n'est pas une consolation pour vous, mais c'est un devoir qui doit vous rendre bien sacré le soin de vous-même.

Vous me demandez conseil sur ce que vous devez lui dire au sujet du choix que vous vous êtes fait. Personne ne peut vous donner ce conseil que vous-même, parce que personne ne peut prévoir, comme vous, l'effet que cette déclaration peut faire sur son esprit; car, sans contredit, vous ne devez rien lui dire dans son triste état que vous ne sachiez devoir lui être agréable et consolant. Vous êtes convaincu, me dites-vous, que ce choix lui fera plaisir; cela étant, je ne vois pas pourquoi vous balanceriez.

Mais vous n'avez pas le courage, ajoutez-vous, de lui en parler de but en blanc dans son état. Eh bien! parlez-lui-en par forme de consultation plutôt que de déclaration. Cette déférence ne peut que lui plaire et la toucher; et, dût-elle ne pas approuver votre choix, vous n'en restez pas moins le maître de passer outre sans la contrister lorsque le ciel aura disposé d'elle. Voilà tout ce que la raison et le tendre intérêt que je prends à l'un et à l'autre me prescrivent de vous dire à ce sujet (*t.* 5. *p.* 152).

Une mère est un ami qu'on ne remplace pas.

J'apprends votre perte, mon cher hôte, et je la sens bien; mais ce n'est pas une perte récente à laquelle vous ne fussiez pas préparé. Je ne voudrais, pour vous en consoler, que le détail que vous me faites de l'état de la défunte. Il y avait longtemps qu'elle avait cessé de vivre; elle n'a fait que cesser de souffrir, et vous de partager ses souffrances. Il n'y a pas là de quoi s'affliger. Mais votre perte, pour être ancienne en quelque sorte, n'en est pas moins réelle et moins irréparable; et voilà sur quoi doivent tomber vos regrets; *vous avez un véritable ami de moins, et un ami qui ne se remplace pas.* Puissiez-vous n'avoir jamais (1) plus à pleurer dans la suite

(1) On dit *plus jamais* au lieu de *jamais plus*.

que vous ne le pleurez aujourd'hui ! Mais telle est la loi de la nature, il faut bailler la tête et se résigner.

(Rousseau n'avait pas de respect humain : c'est ce dont on restera convaincu après qu'on aura lu ce qui suit.) *Maudit soit tout respect humain qui offense la droiture et la vérité !* J'espère avoir secoué pour jamais cet indigne joug. (Que d'hommes aujourd'hui auraient besoin de secouer ce même joug qu'ils porteront jusqu'en enfer, où ils tomberont pour avoir eu l'indigne faiblesse de trahir la vérité et leur conscience en présence des impies dont ils auront redouté les sarcasmes ou les reproches !)

Lettre à un jeune homme qui demandait à s'établir à Montmorency, où Rousseau demeurait.

Vous ignorez, Monsieur, que vous écrivez à un homme accablé de maux, et de plus fort occupé, qui n'est guère en état de vous répondre, et qui le serait encore moins d'établir avec vous la société que vous lui proposez. Vous m'honorez en pensant que je pourrais vous être utile, et vous êtes louable du motif qui vous le fait désirer ; mais sur ce motif même, je ne vois rien de moins nécessaire que de venir vous établir à Montmorency. Vous n'avez pas besoin d'aller chercher si loin les principes de la

morale : rentrez dans votre cœur, et vous les y trouverez ; et je ne pourrais vous rien dire à ce sujet que ne vous dise encore mieux votre conscience quand vous voudrez la consulter. La vertu, Monsieur, n'est pas une science qui s'apprenne avec tant d'appareil. *Pour être vertueux, il suffit de vouloir l'être ;* et si vous avez bien cette volonté, tout est fait, votre bonheur est décidé. S'il m'appartenait de vous donner des conseils, le premier que je voudrais vous donner serait de ne point vous livrer à ce goût que vous dites avoir pour la vie contemplative, et qui n'est qu'une paresse de l'âme, condamnable à tout âge (pas toujours), et surtout au vôtre. L'homme n'est point fait pour méditer (toujours), mais pour agir : la vie laborieuse que Dieu nous impose *n'a rien que de doux au cœur de l'homme de bien qui s'y livre en vue de remplir son devoir*, et la vigueur de la jeunesse ne vous a pas été donnée pour la passer en d'oisives contemplations. Travaillez donc, Monsieur dans l'état où vous ont placé vos parents et la Providence : voilà le premier précepte de la vertu que vous voulez suivre ; et si le séjour de Paris, joint à l'emploi que vous remplissez, vous paraît d'un trop difficile alliage avec elle, faites mieux, Monsieur, retournez dans votre province ; allez vivre dans le sein de votre famille, servez, soignez vos vertueux parents ; c'est là que vous remplirez véritablement les soins que la vertu vous impose. Une vie douce est plus facile à supporter en province, que la fortune à poursuivre à Paris, surtout

quand on sait, comme vous ne l'ignorez pas, que les plus indigens ménages y font de plus fripons gueux que de parvenus. Vous ne devez point vous estimer malheureux de vivre comme fait monsieur votre père et *il n'y a point de sort que le travail, la vigilence, l'innocence est le contentement de soi ne rendent supportable, quand on s'y soumet en vue de remplir son devoir:* voilà, Monsieur, des conseils qui valent ceux que vous pourriez venir prendre à Montmorency; peut-être ne seront-ils pas de votre goût, et je crains que vous ne preniez pas le parti de les suivre; mais je suis sûr que vous vous en repentirez un jour. Je vous souhaite un sort qui ne vous force jamais à vous en souvenir. Je vous prie, monsieur, d'agréer mes salutations très-humbles (*Corresp. t. 2. p.* 10).

Attachement de Rousseau pour les Jésuites; ses craintes de l'enfer; jours heureux de son innocence; douceurs qu'il trouvait dans la dévotion; il n'y a point de bonheur sans sagesse.

La terreur de l'enfer, que jusque-là j'avais toujours peu craint, troublait peu à peu ma sécurité; et si maman ne m'eût tranquilisé l'âme, cette effrayante doctrine (effrayante aux méchans seulement) m'eût enfin tout-à-fait bouleversé si mon

confesseur, qui était aussi le sien, n'eût contribué pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'était le P. Hémet, Jésuite (1), bon et sage vieillard dont la mémoire me sera toujours en vénération. Il avait la simplicité d'un enfant, et sa morale, moins relâchée que douce, était ce qu'il me fallait pour balancer les tristes impressions du Jansénisme. Ce bon homme, et son compagnon le P. Coppier, venaient souvent nous voir aux Charmettes, quoique le chemin fût fort rude et assez long pour des gens de leur âge. Leurs visites me faisaient grand bien : que Dieu veuille le rendre à leurs âmes ! car ils étaient trop vieux alors pour que je les présume en vie encore aujourd'hui. J'allais aussi les voir à Chambéri ; je me familiarisais peu-à-peu avec leur maison, leur bibliothèque était à mon service. Le souvenir de cet heureux temps se lie avec celui des Jésuites, au point de me faire aimer l'un par l'autre.

Je voudrais savoir s'il passe quelquefois dans les cœurs des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études et d'une vie innocente, au-

(1) J. J. Rousseau redoutait bien moins les Jésuites que les philosophes du libéralisme qui tout en prêchant la tolerance, se déchaînèrent contre eux avec un incroyable acharnement et réussirent à arracher à des ministres aveugles les fatales ordonnances du 16 juin 1828. Les Jésuites, pour le grand malheur de la jeunesse, n'ont plus d'écoles, et l'impiété et la depravation ravagent les colléges de l'université, qui est une véritable plaie pour la jeune génération qui s'élève, et pour la France.

tant qu'on la puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'avait pu dire, le peur de l'enfer m'agitait encore souvent. Je me demandais : en quel état suis-je? si je mourais à l'instant même, serai-je damné? selon mes bons Jansénistes, la chose était indubitable; mais, selon ma conscience, il me paraissait qe non. Toujonrs craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme, si je lui en voyais faire autant. Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre le tronc des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire, sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; et si je le touche, signe de salut; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près ; depuis lors, je n'ai plus douté de mon salut. Je ne sais, en me rappelant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous ; mais n'insultez pas à ma misère ; car je vous jure que je la sens bien.

Au reste, ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion (1), n'étaient pas un état permanent : communément j'étais assez tranquille, et l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisait sur mon âme, était moins de la tristesse, qu'une langueur paisible, et qui même avait ses douceurs. Je viens de trouver parmi de vieux papiers une espèce d'exhortation que je me faisais à moi-même, et où je me félicitais de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, et sans avoir de grands maux ni de corps, ni d'esprit durant ma vie. Que j'avais bien raison ! Un pressentiment me faisait craindre de vivre pour souffrir. Il semblait que je prévoyais le sort qui m'attendait sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse, que durant cette heureuse époque. Sans grands remords sur le passé, délivré du soin de l'avenir, le sentiment qui dominait constamment dans mon âme, était de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive, qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime, je ne sais pourquoi, ou plutôt je le sais bien ; c'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs

(1) Cela est très-vrai en quelques âmes et pour quelque temps. Saint François de Sales se crut damné pendant un an entier, au bout duquel ayant vivement imploré le secours de Dieu, par l'entremise de Marie, il fut délivré d'une si cruelle pensée.

simples dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avais ce goût, et je trouvais charmant de le satisfaire en sûreté de conscience; mon cœur, neuf encore, se livrait à tout avec un plaisir d'enfance; ou plutôt, si je l'ose dire, avec une volupté d'ange, *car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis* (C'est la vérité).

Il n'y a point de bonheur sans sagesse.

. . . .

Il me fit un tableau vrai de la vie humaine, dont je n'avais que de fausses idées; il me montra comment, dans un destin contraire, l'homme sage peut toujours tendre au bonheur et courir au plus près du vent pour y parvenir, comment il n'y a point de vrai bonheur sans sagesse, et comment la sagesse est de tous les états. Il amortit beaucoup mon admiration pour la grandeur, en me prouvant que ceux qui dominaient les autres n'étaient ni plus sages, ni plus heureux qu'eux. Il me dit une chose qui m'est souvent revenue à la mémoire, c'est que si chaque homme pouvait lire dans les cœurs de tous les autres, il y aurait plus de gens qui voudraient descendre que de ceux qui voudraient monter. Cette réflexion dont la vérité frappe, et qui n'a rien d'outré, m'a été d'un grand usage dans le cours de ma vie, pour me faire tenir à ma place paisiblement. Il me donna les premières vraies idées de l'honnêteté, que mon génie

ampoulé n'avait saisie que dans ses excès. Il me fit sentir que l'enthousiasme des vertus sublimes était peu d'usage dans la société, qu'en s'élançant trop haut, on était sujet aux chutes; que la continuité des petit devoirs toujours bien remplis ne demandait pas moins de force que les actions héroïques ; qu'on en tirait meilleur parti pour l'honneur et pour le bonheur, et qu'il valait infinement mieux avoir toujours l'estime des hommes, que quelquefois leur admiration (*Conf. t.* 2. *p.* 85).

Les Jésuites.

A M***.

Motiers, le 28 1764.

C'est rendre un vrai service à un solitaire éloigné de tout, que de l'avertir de ce qui se passe par rapport à lui. Voilà, Monsieur, ce vous avez très-obligemment fait en m'envoyant un exemplaire de ma prétendue lettre à monseigneur l'archevêque d'Auch.

Cette lettre, comme vous l'avez deviné, n'est pas plus de moi que tous ces écrits pseudonymes qui courent Paris sous mon nom. Je n'ai point vu le mandement auquel elle répond, je n'en ai même jamais ouï parler, et il y a huit jours que j'ignorais qu'il y eût un M. de Tillet au monde. J'ai peine à

croire que l'auteur de cette lettre ait voulu persuader sérieusement qu'elle était de moi. N'ai-je pas assez d'affaires qu'on me suscite, sans m'aller mêler de celles d'autrui? Depuis quand m'a-t-on vu devenir homme de parti? Quel nouvel intérêt m'aurait fait changer si brusquement de maximes? (Ecoutez!) *Les jésuites sont-ils en meilleur état que quand je refusais d'écrire contre eux dans leurs disgrâces? Quelqu'un me connaît-il assez lâche, assez vil pour insulter aux malheureux? Eh! si j'oubliais les égards qui leur sont dûs, de qui pourraient-ils en attendre?* (Des parlemens iniques et ennemis de la gloire nationale n'eurent pas pour ces hommes illustres et vertueux les mêmes égards que Rousseau; et, dans leur aveugle fureur, ils les condamnèrent à quitter la France qu'ils avaient couverte de toute espèce de bienfaits; ils les renvoyèrent, et portèrent aux bonnes études un coup mortel; et nos colléges, peuplés de saints sous leurs auspices, devinrent de vrais séminaires d'athées.. Aussi les impies pullulèrent-ils bientôt sur le sol français, qu'ils ne tardèrent pas à ravager par la plus horrible révolution qui fût jamais, et dont le contre-coup ébranla l'univers; révolution qui fit à la France des blessures si profondes qu'elle les panse depuis plus de quarante ans, et qu'elle pansera peut-être longtemps; heureuse encore *si le couteau révolutionnaire n'est pas de nouveau enfoncé dans son sein* (1)!

(1) Nous écrivions ces lignes en 1828.

Je n'entreprends pas ici l'apologie des jésuites, je sortirais de mon sujet; cependant je dirai, et sans crainte d'être démenti, pas même par leurs plus acharnés persécuteurs, qu'il ne fut jamais en aucun lieu du monde une société comparable à la société de Jésus, qui seule a fait autant de bien peut-être que toutes les autres sociétés religieuses ensemble.

Enfants de Loyola, qui n'a pas admiré
Vos travaux étonnans, votre zèle éclairé.
Est-il un lieu désert, un rocher, une plage
Que n'ait pas abordé votre divin courage?
Au milieu des Hurons, vous errez sans frémir.
Du Bengale au Mexique on vous a vus courir.
Je contemple à vos pieds les peuples cannibales,
Arborant de la Croix les palmes triomphale.
Dans les murs de Canton, à la cour de Pékin.
Je vois à vos genoux l'orgueilleux mandarin.
Le brame par vos soins sur les rives du Gange,
D'un Dieu crucifié répète la louange;
Vous avez convaincu son esprit et son cœur,
Et de votre génie il est l'admirateur.
De l'heureux Paraguay les tribus florissantes
De l'impie ont flétri les clameurs impuissantes;
Au sein d'un nouveau monde, à l'abri de vos lois,
L'âge d'or s'est montré pour la seconde fois;
Vous avez su former un vrai peuple de frères,
Les rêves de Platon ne sont plus des chimères.
Avec quel tendre amour ne vous a-t-on pas vus
Instruire la jeunesse aux plus rares vertus?
Hélas! pourquoi faut-il qu'une aveugle démence,
De vos doctes leçons ait privé notre enfance.
(*M. Rosset*, *vice-intendant de la province de Maurienne*, 1827.)

Conversation de M. de Voltaire avec un de ses ouvriers du comté de Neuchâtel, rapportée par Rousseau (1).

M. DE VOLTAIRE.

Est-il vrai que vous êtes du comté de Neuchâtel?

L'OUVRIER.

Oui, Monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Êtes-vous de Neuchâtel même?

L'OUVRIER.

Non, Monsieur, je suis du village de Butte, dans la vallée de Travers.

M. DE VOLTAIRE.

Butte! Cela est-il bien loin de Motiers?

L'OUVRIER.

A une petite lieue.

M. DE VOLTAIRE.

Vous avez dans votre pays un certain personnage de celui-ci qui a bien fait des siennes.

L'OUVRIER.

Qui donc, Monsieur?

(1) Nous prions le lecteur de nous pardonner, si nous l'avons presque fait dévier de sa route; mais nous avons cru cette digression de quelque utilité.

M. DE VOLTAIRE.

Un certain Jean-Jacques Rousseau. Le connaissez-vous.

L'OUVRIER.

Oui, Monsieur, je l'ai vu un jour à Butte, dans le carrosse de M. de Montmolin, qui se promenait avec lui.

M. DE VOLTAIRE.

Comment! Ce pied plat va en carrosse! Le voilà donc bien fier.

L'OUVRIER.

Oh! Monsieur, il se promène aussi à pied; il court comme un chat maigre, et grimpe sur toutes nos montagnes.

M. DE VOLTAIRE.

Il pourrait bien grimper quelque jours sur une échelle. Il eût été pendu à Paris, s'il ne se fût sauvé, et il le sera s'il y vient.

L'OUVRIER.

Pendu, Monsieur! il a l'air d'un si bon homme! Eh mon Dieu! qu'a-t-il donc fait?

M. DE VOLTAIRE.

Il a fait des livres abominables. C'est un impie, un athée.

L'OUVRIER.

Vous me surprenez. Il va tous les dimanches à l'église.

M. DE VOLTAIRE.

Ah! l'hypocrite! Et que dit-on de lui dans le pays? Y a-t-il quelqu'un qui veuille le voir.

L'OUVRIER.

Tout le monde, Monsieur; tout le monde l'aime. Il est recherché partout; et on dit que Milord lui fait aussi bien des caresses.

M. DE VOLTAIRE.

C'est que Milord ne le connaît pas, ni vous non plus. Attendez seulement deux ou trois mois, et vous connaîtrez l'homme. Les gens de Montmorency, où il demeurait, ont fait des feux de joie quand il s'est sauvé pour n'être pas pendu. C'est un homme sans foi, sans honneur, sans religion.

L'OUVRIER.

Sans religion. Monsieur? Mais on dit que vous n'en avez pas beaucoup vous-même.

M. DE VOLTAIRE.

Qui? moi! grand Dieu! Eh! qui est-ce qui dit cela?

L'OUVRIER

Tout le monde, Monsieur.

M. DE VOLTAIRE.

Ah! quelle horrible calomnie! Moi qui ai étudié chez les Jésuites; moi qui ai parlé de Dieu mieux que tous les théologiens!

L'OUVRIER.

Mais, Monsieur, on dit que vous avez fait des mauvais livres.

M. DE VOLTAIRE.

On ment (C'est bien vous qui mentez). Qu'on m'en montre un seul qui porte mon nom, comme ceux de ce croqueur portent le sien, etc. (*Correspondance, t. 2, p.* 336.)

De Voltaire.

Je ne vous aime point, Monsieur, vous m'avez fait les maux qui pouvaient m'être les plus sensibles, à moi votre disciple et votre enthousiaste. Vous avez perdu Genève pour le prix de l'asile que vous avez reçu : vous avez aliéné de moi mes concitoyens pour le prix des applaudissements que je vous ai prodigués parmi eux ; c'est vous qui me rendez le séjour de mon pays insupportable ; c'est vous qui me ferez mourir en terre étrangère, privé de toutes les consolations des mourants, et jeté pour tout honneur dans une voirie, tandis que tous les honneurs que tout homme peut attendre vous accompagneront dans mon pays. Je vous hais enfin puisque vous l'avez voulu ; mais je vous hais en homme encore plus digne de vous aimer si vous l'aviez voulu. De tous les sentiments dont mon cœur était pénétré pour

vous, il n'y est resté que l'admiration qu'on ne peut refuser à votre beau génie, et l'amour de vos écrits. Si je ne puis honorer en vous que vos talents, ce n'est pas ma faute : je ne manquerai jamais au respect que je leur dois, ni au procédé que ce respect exige. Adieu, Monsieur (*t.* 2. *p.* 121).

Vous me parlez de ce Voltaire ! Pourquoi le nom de ce baladin souille-t-il vos lettres? Le malheureux a perdu ma patrie; je le haïrais davantage si je le méprisais moins. Je ne vois dans ses grands talents qu'un opprobre de plus, qui le déshonore par l'indigne usage qu'il en fait. Ses talents ne lui servent, ainsi que ses richesses, qu'à nourrir la dépravation de son cœur. O Génevois, il vous paie bien de l'asile que vous lui avez donné ! Il ne savait plus où aller faire du mal ; vous serez ses dernières victimes. Je ne crois pas que beaucoup d'autres hommes sages soient tentés d'avoir un tel hôte après vous (*t.* 2. *p.* 105).

Ainsi donc la satire, le noir mensonge (1) et les libelles sont devenus les armes favorites des philosophes et de leurs partisans ! Ainsi paie M. de Voltaire l'hospitalité dont, par une funeste indulgence, Genève use envers lui ! Ce fanfaron d'impiété, ce

(1) Mentez, calomniez, disait Voltaire à ses disciples ; mentez, impudemment, non pour un temps, mais toujours ; il en reste toujours quelque chose. Qu'il est infâme et odieux l'homme qui donne de pareils conseils ! Et voilà pourtant l'homme qui a conduit son siècle!...

beau génie et cette âme basse, cet homme si grand par ses talents, *et si vil par leur usage*, nous laissera de longs et cruels souvenirs de son séjour parmi nous. La ruine des mœurs, la perte de la liberté, qui en est la suite inévitable, seront chez nos neveux les monuments de sa gloire et de sa reconnaissance. S'il reste dans leur cœur quelque amour pour la patrie, ils détesteront sa mémoire, et il en sera plus souvent maudit qu'admiré (*t.* 2. *p.* 157).

A. M. Moultou, *touchant le Parlement de Paris et Voltaire.*

Montmorency, le 7 juin 1762.

Je me garderais de vous inquiéter, cher Moultou, si je croyais que vous fussiez tranquille sur mon compte: mais la fermentation est trop forte pour que le bruit n'en soit pas arrivé jusqu'à vous, et je juge, d'après la lettre que je reçois des provinces que les gens qui m'aiment y sont encore plus alarmés pour moi qu'à Paris. Mon livre a paru dans des circonstances malheureuses. Le parlement de Paris, pour justifier son zèle contre les Jésuites, veut, dit-on, persécuter aussi ceux qui ne pensent pas comme eux. Le mérite des Jésuites a toujours

fait ombrage au parlement de Paris, et à plusieurs autres; il a toujours été le sujet des horribles persécutions dont ils les ont accablés (Rousseau plus d'une fois a gémi sur de si injustes procédés exercés envers ces illustres religieux qui, à l'exemple de leur divin maître, ne savent que faire du bien aux hommes). Et le seul homme en France qui croit en Dieu doit être la victime des défenseurs du christianisme. Depuis quelques jours, tous mes amis s'efforcent à l'envie de m'effrayer : on m'offre partout des retraites; mais comme on ne me donne pas, pour les accepter, des raisons bonnes pour moi, je demeure, car votre ami Jean-Jacques n'a point appris à se cacher. Je pense qu'on grossit le mal à mes yeux pour tâcher de m'ébranler; car je ne saurais concevoir à quel titre, moi, citoyen de Genève, je puis devoir compte au parlement de Paris d'un livre que j'ai fait imprimer en Hollande avec privilége des États-Généraux. Le seul moyen de défense que j'entends employer, si on m'interroge, est la récusation de mes juges : car je vois que, tout plein de son pouvoir suprême, le parlement a peu d'idées du droit des gens, et ne le respectera guère dans un petit particulier comme moi. Il y a dans (ce corps) des intérêts auxquels la justice est toujours subordonnée; et il n'y a pas plus d'inconvénient à brûler un innocent au parlement de Paris qu'à en rouer un autre au parlement de Toulouse. Il est vrai que les magistrats du premier de ces corps aiment la justice (ce qu'ils prouvèrent à l'égard des

jésuites!!!)et sont équitables et modérés, quand un ascendant trop fort ne si oppose pas; mais si cet ascendant agit dans cette affaire, comme il est probable, ils n'y résisteront point. Tels sont les hommes, cher Moultou! telle est cette société si vantée; la justice parle et les passions agissent. D'ailleurs, quoique je n'eusse qu'à déclarer ouvertement la vérité des faits, ou, au contraire, à user de quelque mensonge pour me tirer d'affaire, même malgré eux, bien résolu de ne rien dire que de vrai et de ne compromettre personne, toujours gêné dans mes réponses, je leur donnerai le plus beau jeu du monde pour me perdre à leur plaisir.

Mais, cher Moultou, si la devise que j'ai prise n'est pas un bavardage, c'est ici l'occasion de m'en montrer digne; et à quoi puis-je employer mieux le peu de vie qui me reste? De quelque manière que me traitent les hommes, que me feront-ils que la nature et mes maux ne m'eussent bientôt fait sans eux? Ils pourront m'ôter une vie que mon état me rend à charge; mais ils ne m'ôteront pas ma liberté; je la conserverai, quoi qu'ils fassent, dans leurs liens et dans leurs murs. Ma carrière est finie; il ne me reste plus qu'à la couronner. *J'ai rendu gloire à Dieu, j'ai parlé pour le bien des hommes.* O ami! pour une si grande cause, ni toi ni moi ne refuserons jamais de souffrir. C'est aujourd'hui que le parlement rentre; j'attends en paix ce qu'il lui plaira d'ordonner de moi.

Adieu, cher Moultou, je vous embrasse tendrement; sitôt que mon sort sera décidé, je vous en instruirai si je reste libre, sinon vous l'apprendrez par la voix publique.

M. de Voltaire me voyant opprimer par le parlement de Paris, avec la *générosité naturelle à lui et à son parti*, saisit ce moment pour me faire opprimer de même à Genève, et d'opposer une barrière insurmontable à mon retour dans ma patrie. Un des plus sûrs moyens qu'il employa pour cela fut de me faire regarder comme déserteur de ma religion : car là-dessus nos lois sont formelles, et tout citoyen ou bourgeois qui ne professe pas la religion qu'elles autorisent, perd par là son droit de cité. Il travailla donc de toutes ses forces à soulever les ministres : il ne réussit pas avec eux de Genève, qui le connaissent; mais il ameuta tellement ceux du pays de Vaud que, malgré la protection et l'amitié de M. le Bailli d'Yverdun et de plusieurs magistrats, il fallut sortir du canton de Berne (*Corresp. t.* 2, *p.* 191).

Des philosophes et de leurs doctrines.

Je me livrai au travail que j'avais entrepris avec un zèle proportionné à l'importance de la chose, et au besoin que je me sentais en avoir. Je vivais alors avec des philosophes modernes, qui ne ressemblaient guère aux anciens : au lieu de lever mes

doutes et de fixer mes résolutions, ils avaient ébranlé toutes les certitudes que je croyais avoir sur les points qu'il m'importait le plus de connaître: car, *ardents missionnaires d'athéisme et très-impérieux dogmatiques, ils n'enduraient point sans colère que, sur quelque point que ce pût être, on osât penser autrement qu'eux.* Je m'étais défendu souvent assez faiblement par haine pour la dispute, et par peu de talent pour la soutenir; mais jamais je n'adoptai *leur désolante doctrine*, et cette résistance *à des hommes aussi intolérants, qui d'ailleurs avaient leurs vues*, ne fut pas une des causes moindres qui m'attirèrent leur animosité.

Ils ne m'avaient pas persuadé, mais ils m'avaient inquiété. Leurs arguments m'avaient ébranlé sans m'avoir convaincu; je n'y trouvais point de bonne réponse, mais je sentais qu'il y en devait avoir. Je m'accusais moins d'erreur que d'ineptie, et mon cœur leur répondait mieux que ma raison.

Je me dis enfin : me laisserai-je éternellement ballotter par les sophismes des mieux disants, dont je ne suis pas même sûr que les opinions qu'ils prêchent, et qu'ils ont tant d'ardeur à faire adopter aux autres, *soient bien les leurs à eux-mêmes?* Leurs passions qui gouvernent leur doctrine, leur intérêt de faire croire ceci ou cela, rendent impossible à pénétrer ce qu'ils croient eux-mêmes. Peut-on chercher de la bonne foi dans des chefs de parti? Leur philosophie est pour les autres; il m'en faudrait une pour moi (*t.* 2. *p.* 171).

Vous n'ignorez pas, Madame, que je n'ai jamais fait grand cas de la philosophie, et que je me suis absolument détaché du parti des philosophes. *Je n'aime point qu'on prêche l'impiété* (1)...

Tels sont les défenseurs des mœurs et de la vérité. Je me suis rendu justice en m'éloignant de leur vertueuse troupe; il ne fallait pas qu'un aussi méchant homme déshonorât tant d'honnêtes gens. Je les laisse dire, et je vis en paix, je doute qu'aucun d'eux en fît autant à ma place (*Corresp. t.* 2. *p.* 172).

En quoi consistent les devoirs des princes; combien leur est fatale l'influence des courtisans; portrait de Henri IV.

Mais si la véritable grandeur consiste dans les vertus bienfaisantes, à l'exemple de celles de Dieu qui ne se manifeste que par le bien qu'il répand sur nous; si le premier devoir des princes est de travailler au bonheur des hommes; s'ils ne sont élevés au dessus d'eux que pour être attentifs à leurs besoins; s'il ne leur est permis d'user de l'autorité que le ciel leur donne, que pour les forcer d'êtres sages et heureux; si l'invincible penchant du peuple à admirer et à imiter la conduite de ses maîtres n'est pour eux qu'un moyen, c'est-à-dire un

(1) Rousseau avait bien raison : ceux qui prêchent l'impiété sapent toutes les bases de l'ordre social et ils sont les fléaux des peuples.

devoir de plus pour le porter à bien faire par leur exemple, toujours plus fort que leurs lois; enfin s'il est vrai que leur vertu doit être proportionnée à leur élévation : grands de la terre, venez admirer cette science rare, sublime, si peu connue de vous, de bien user de votre pouvoir et de vos richesses, d'acquérir des grandeurs qui vous appartiennent, et que vous puissiez emporter avec vous en quittant toutes les autres.

Le premier devoir de l'homme est d'étudier ses devoirs ; et cette connaissance est facile à acquérir dans les conditions privées. La voix de la raison et le cri de la conscience s'y font entendre sans obstacle; et si le tumulte des passions nous empêche quelquefois d'écouter ces conseillers importuns, la crainte des lois nous rend justes, notre impuissance nous rend modérés; en un mot, tout ce qui nous environne nous avertit de nos fautes, les prévient, nous en corrige, ou nous en punit.

Les princes n'ont pas, sur ce point, les mêmes avantages : leurs devoirs sont beaucoup plus grands, et les moyens de s'en instruire beaucoup plus difficiles. Malheureux dans leur élévation, tout semble écarter la lumière de leurs yeux et la vertu de leurs cœurs. Le vil et dangereux cortége des flatteurs les assiége dès leur plus tendre jeunesse; leurs faux amis, intéressés à nourrir leur ignorance, mettent tous leurs soins à les empêcher de rien voir par leurs yeux. Des passions que rien ne contraint, un orgueil que rien ne mortifie, leur inspirent les plus

monstrueux préjugés, et les jettent dans un aveuglement funeste que tout ce qui les approche ne fait qu'augmenter : car, pour être puissant sur eux, on n'épargne rien pour les rendre faibles ; et la vertu du maître sera toujours l'effroi des courtisans.

L'histoire a consacré une multitude de héros en tous genres, de grands capitaines, de grands ministres, et même de grands rois ; mais nous ne saurions nous dissimuler que tous ces hommes illustres n'aient beaucoup plus travaillé pour leur gloire et pour leur avantage particulier, que pour le bonheur du genre humain, et qu'ils n'aient sacrifié cent fois la paix et le repos des peuples au désir d'étendre leur pouvoir ou d'immortaliser leurs noms. Ah ! combien c'est un plus rare et plus précieux don du ciel qu'un prince véritablement bienfaisant dont le premier ou l'unique soin soit la félicité publique, dont la main secourable et l'exemple admiré fassent régner partout le bonheur et la vérité ! Depuis tant de siècles un seul a mérité l'immortalité à ce titre. Encore celui qui fut la gloire et l'amour du monde n'y a-t-il paru que comme une fleur qui brille au matin et périt avec le déclin du jour. (*Oraison fun.*)

Les Vertus chrétiennes et le chrétien pénitent.

Les vertus chrétiennes sont indivisibles comme le principe qui les produit. La foi, la charité, l'espérance, quand elle sont assez parfaites, s'excitent, se soutiennent mutuellement; *tout devient facile aux grandes âmes avec la volonté de tout faire pour plaire à Dieu; et les rigueurs même de la pénitence n'ont presque plus rien de pénible pour ceux qui savent en sentir la nécessité et en considérer le prix.*

Combien de téméraires oseront lui reprocher (au chrétien pénitent) d'avoir abrégé ses jours à force de mortification et de jeûnes, qui ne rougissent point d'abréger les leurs par les plus honteux excès! Laissons-les, au sein de leurs égaremens, prononcer avec orgueil les maximes de leur prétendue sagesse; et cependant *le jour viendra où chacun rendra le salaire de ses œuvres.*

On s'étonne qu'il se trouve des hommes capables d'offenser un Dieu qu'ils savent être mort pour eux! (*Orais. funèbre.*)

La providence vengée ou réfutation de la doctrine de Voltaire sur le désastre de Lisbonne.

Vos deux derniers poèmes, Monsieur, me sont parvenus dans ma solitude; et, quoique tous mes amis connaissent l'amour que j'ai pour vos écrits, je ne sais de quelle part ceux-ci me pourraient venir, à moins que ce ne soit de la vôtre. Ainsi je crois vous devoir remercier à la fois de l'exemplaire et de l'ouvrage. J'y ai trouvé le plaisir avec l'instruction, et reconnu la main du maître. Je ne vous dirai pas que tout m'en paraisse également bon; mais les choses qui m'y déplaisent ne font que m'inspirer plus de confiance pour celles qui me transportent : ce n'est pas sans peine que je défends quelquefois ma raison contre les charmes de votre poésie; mais c'est pour rendre mon admiration plus digne de vos ouvrages que je m'efforce de ne pas tout admirer.

Je ferai plus, Monsieur, je vous dirai tout sans détour, non les beautés que j'ai cru sentir dans ces deux poèmes, la tâche effraierait ma paresse, ni même les défauts qu'y remarqueront peut-être de plus habiles gens que moi, mais les déplaisirs qui troublent en cet instant le goût que je prenais à vos leçons; et je vous les dirai encore attendri d'une

première lecture où mon cœur écoutait avidement le vôtre, vous aimant comme mon frère, vous honorant comme mon maître (1), me flattant enfin que vous reconnaîtriez dans mes intentions la franchise d'une âme droite, et dans mes discours le ton d'un ami de la vérité qui parle à un philosophe. D'ailleurs, plus votre second poème m'enchante, plus je prends librement parti contre le premier; car, si vous n'avez pas craint de vous opposer à vous-même, pourquoi craindrai-je d'être de votre avis? Je dois croire que vous ne tenez pas beaucoup à des sentimens que vous réfutez si bien.

Tous mes griefs sont donc contre votre *poème sur le Désastre de Lisbonne*, parce que j'en attendais des effets plus dignes de l'humanité qui paraît vous l'avoir inspiré. Vous reprochez à Pope et à Leibnitz d'insulter à nos maux en soutenant que tout est bien, et vous chargez tellement le tableau de nos misères, que vous en aggravez le sentiment : au lieu des consolations que j'espérais, vous ne faites que m'affliger; on dirait que vous ne craignez pas assez combien je suis malheureux, et vous croiriez, ce semble, me traquilliser beaucoup en me prouvant que tout est mal. Ne vous y trompez pas, Monsieur, il arrive tout le contraire de ce que vous vous proposez. Cet optimisme, que vous trouvez si

(1) Vous ne le pensiez pas, Jean-Jacques, et jamais personne ne le pensera.

cruel, me console pourtant dans les mêmes douleurs que vous me peignez comme insupportables. Le poëme de Pope adoucit mes maux et me porte à la patience; le vôtre aigrit mes peines, m'excite au murmure, et, m'ôtant tout, hors une espérance ébranlée, il me réduit au désespoir. Dans cette étrange opposition qui règne entre ce que vous prouvez et ce que j'éprouve, calmez la perplexité qui m'agite, et dites-moi qui s'abuse du sentiment ou de la raison.

« Homme, prends patience, me disent Pope et « Leibnitz, les maux sont un effet de la nature et « de la constitution de cet univers. L'Être éternel « et bienfaisant qui le gouverne eût voulu t'en garantir (sans ton péché, il t'en eût garanti). De « toutes les économies possibles, il a choisi celle « qui réunissait le moins de mal et le plus de bien ; « ou, pour dire la même chose encore plus crûment « s'il le faut, s'il n'a pas mieux fait, c'est qu'il ne « pouvait mieux faire. » (Dieu, qui est tout-puissant, peut tout faire. Or il eût été possible à Dieu de faire différemment le monde.)

Que me dit maintenant votre poëme? « Souffrez « à jamais, malheureux. S'il est un Dieu qui t'ait « créé, sans doute il est tout-puissant, il pouvait « prévenir tous tes maux : n'espère donc jamais « qu'ils finissent; car on ne saurait voir pourquoi « tu existes, si ce n'est pour souffrir et mourir. » Je ne sais ce qu'une pareille doctrine peut avoir de plus consolant que l'optimisme et que la fatalité mê-

me; pour moi j'avoue qu'elle me paraît plus cruelle encore que le manichéisme. Si l'embarras de l'origine du mal vous forçait d'altérer quelqu'une des perfections de Dieu, pourquoi vouloir justifier sa puissance aux dépens de sa bonté? S'il faut choisir entre deux erreurs, j'aime encore mieux la première.

Vous ne voulez pas, Monsieur, qu'on regarde votre poème contre la Providence; et je me garderai bien de lui donner ce nom, quoique vous ayez qualifié de livre contre le genre humain un écrit (1) où je plaidais la cause du genre humain contre lui-même. Je sais la distinction qu'il faut faire d'un auteur et les conséquences qui peuvent se tirer de sa doctrine. La juste défense de moi-même m'oblige seulement à vous faire observer qu'en peignant les misères humaines, mon but était excusable et même louable, à ce que je crois; car je montrais aux hommes comment ils faisaient leurs malheurs eux-mêmes, et par conséquent comment ils les pouvaient éviter.

Je ne vois pas qu'on puisse chercher la source du mal moral ailleurs que dans l'homme libre, perfectionné, partant corrompu; et quant aux maux physiques, si la matière sensible et impassible est une contradiction, comme il me le semble, ils sont inévitables dans tout système dont l'homme fait partie; et alors la question n'est point pourquoi

(1) Discours sur l'origine de l'inégalité des conditions.

l'homme n'est pas parfaitement heureux, mais pourquoi il existe. De plus, je crois avoir montré qu'excepté la mort, qui n'est presque un mal que par les préparatifs dont on la fait précéder, la plupart de nos maux physiques sont encore notre ouvrage. Sans quitter votre sujet de Lisbonne, convenez, par exemple, que la nature n'avait point rassemblé là vingt mille maisons de six à sept étages; et que si les habitans de cette grande ville eussent été dispersés plus également et plus légèrement logés, le dégât eût été beaucoup moindre, et peut-être nul; tout eût fui au premier ébranlement, et on les eût vus le lendemain à vingt lieues de là, tout aussi gais que s'il n'était rien arrivé. Mais il faut rester, s'opiniâtrer autour des masures, s'exposer à de nouvelles secousses, parce que ce qu'on laisse vaut mieux que ce qu'on peut emporter. Combien de malheureux ont péri dans ce désastre pour vouloir prendre, l'un ses habits, l'autre ses papiers, l'autre son argent ! Ne sait-on pas que la personne de chaque homme est devenue la moindre partie de lui-même, et que ce n'est presque pas la peine de la sauver quand on a perdu tout le reste

Vous auriez voulu que le tremblement se fût fait dans un désert plutôt qu'à Lisbonne. Peut-on douter qu'il ne s'en forme aussi dans les déserts? Mais nous n'en parlons pas parce qu'ils ne font aucun mal aux messieurs des villes, les seuls hommes dont nous tenons compte. Ils en font peu même aux animaux et aux sauvages qui habitent épars

ces lieux retirés, et qui ne craignent ni la chute des toits, ni l'embrasement des maisons. Mais que signifierait un pareil privilége? Serait-ce donc à dire que l'ordre du monde doit changer selon nos caprices, que la nature doit être soumise à nos lois, et que, pour interdire un tremblement de terre en quelque lieu, nous n'avons qu'à y bâtir une ville?

Il y a des événements qui nous frappent souvent plus ou moins, selon les faces par lesquelles on les considère, et perdent beaucoup de l'horreur qu'ils inspirent au premier aspect, quand on veut les examiner de près. J'ai appris dans *Zadig*, et la nature me confirme de jour en jour qu'une mort accélérée n'est pas toujours un mal réel, et qu'elle peut quelquefois passer pour un bien relatif. De tant d'hommes écrasés sous les ruines de Lisbonne, plusieurs sans doute ont évité de plus grands malheurs; et malgré ce qu'une pareille description a de touchant et fournit à la poésie, il n'est pas sûr qu'un seul de ces infortunés ait plus souffert que si, dans le cours ordinaire des choses, il eût attendu dans de longues angoisses la mort qui l'est venue surprendre. Est-il une fin plus triste que celle d'un mourant qu'on accable de soins inutiles, qu'un notaire et des héritiers ne laissent pas respirer, et que les médecins assassinent dans son lit... Pour moi je vois partout que les maux auxquels nous assujétit la nature sont moins cruels que ceux que nous y ajoutons.

Mais, quelque ingénieux que nous puissions

être à fomenter nos misères à force de belles institutions, nous n'avons pu jusqu'à présent nous perfectionner au point de nous rendre généralement la vie à charge, et de préférer le néant à notre existence, sans quoi le découragement et le désespoir se seraient bientôt emparés du plus grand nombre, et le genre humain n'eût pu subsister longtemps. Or, s'il est mieux pour nous d'être que n'être pas, c'en serait assez pour justifier notre existence, quand même nous n'aurions aucun dédommagement à attendre des maux que nous avons à souffrir, et que ces maux seraient aussi grands que vous les dépeignez. Mais il est difficile de trouver sur ce point de la bonne foi chez les hommes, *et de bons calculs chez les philosophes*, parce que ceux-ci, dans la comparaison des biens et des maux, oublient toujours le doux sentiment de l'existence indépendant de toute autre sensation, et que la vanité de mépriser la mort engage les autres à calomnier la vie, à peu près comme ces femmes qui, avec une robe tachée et des ciseaux, prétendent aimer mieux des trous que des taches.

Vous pensez, avec Erasme, que peu de gens voudraient revivre aux mêmes conditions qu'ils ont vécu; mais tel tient sa marchandise fort haut, qui en rabattrait beaucoup s'il avait quelque espoir de conclure le marché. D'ailleurs, qui dois-je croire que vous avez consulté sur cela? Des riches, peut-être rassasiés de faux plaisirs, mais ignorant les véritables, toujours ennuyés de la vie, et toujours

tremblant de la perdre; peut-être des gens de lettres, de tous les ordres d'hommes le plus sédentaire, le plus malsain, le plus réfléchissant, et par conséquent le plus malheureux. Voulez-vous trouver des hommes de meilleure composition, ou du moins communément plus sincères, et qui, formant le plus grand nombre, doivent au moins pour cela être écoutés par préférence; consultez un honnête bourgeois qui aura passé une vie honnête et tranquille sans projets et sans ambition, un bon artisan qui vit commodément de son métier, un bon paysan même de France, où l'on dit qu'il faut les faire mourir de misère afin qu'ils nous fassent vivre, mais du pays, par exemple où vous êtes, et généralement de tous pays libre : j'ose poser en fait qu'il n'y a peut-être pas dans le haut Valais un seul montagnard mécontent de sa vie presque automate, et qui n'acceptât volontiers, au lieu même du Paradis qu'il attend, *et qui lui est dû,* le marché de renaître sans cesse pour végéter ainsi perpétuellement. Ces différences me font croire que c'est souvent l'abus que nous faisons de la vie qui nous la rend à charge; et j'ai bien moins bonne opinion de ceux qui sont fâchés d'avoir vécu, que de celui qui peut dire avec Caton : *Nec me vixisse pœnitet, quoniam ita vixi, ut frustrà me natum non existimem...* Selon le cours ordinaire des choses, de quelques maux que soit semée la vie humaine, *elle n'est pas, à tout prendre, un mauvais présent ;* et si ce n'est pas toujours un mal de mourir, c'en est fort rarement un de vivre.

Nos différentes manières de penser sur tous ces points m'apprennent pourquoi plusieurs de vos preuves sont peu concluantes pour moi, car je n'ignore pas combien la raison humaine prend plus facilement le moule de nos opinions que celui de la vérité, et qu'entre deux hommes d'avis contraires, ce que l'un croit démontré n'est souvent qu'un sophisme pour l'autre.

Quand vous attaquez, par exemple, la chaîne des êtres si bien décrite par Pope, vous dites qu'il n'est pas vrai que, si l'on ôtait un atôme du monde, le monde ne pourrait subsister. Vous citez là-dessus M. Crouzai, puis vous ajoutez que la nature n'est asservie à aucune mesure précise, ni à aucune forme précise; que nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; que nulle quantité n'est précisément mathématique; que nulle quantité n'est requise pour nulle opération; que la nature n'agit jamais rigoureusement, qu'ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atôme de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre. Je vous avoue que sur tout cela, Monsieur, je suis plus frappé de la force de l'assertion que de celle du raisonnement, et qu'en cette occasion je céderais avec beaucoup plus de confiance à votre autorité qu'à vos preuves.

A l'égard de M. Crouzai je n'ai point lu son écrit contre Pope, et ne suis peut-être point en état de l'entendre; mais ce qu'il y a de très certain, c'est que je ne lui céderai pas ce que je vous aurai dis-

puté, et que j'ai tout aussi peu de foi à ses preuves qu'à son autorité. Loin de penser que la nature ne soit point asservie à la précision des quantités des figures, je croirai, tout au contraire, qu'elle seule suit la rigueur de cette précision, parce qu'elle seule sait comparer exactement les fins et les moyens, et mesurer la force de la résistance. Quant à ses irrégularités prétendues, peut-on douter qu'elles n'aient toutes leur cause physique; et suffit-il de ne la pas apercevoir pour nier qu'elle existe? Ces apparentes irrégularités viennent sans doute de quelques lois que nous ignorons, et que la nature suit tout aussi fidèlement que celles qui nous sont inconnues, de quelque agent que nous n'apercevons pas, et dont l'obstacle ou le concours a des mesures fixes dans toutes ses opérations; autrement il faudrait dire nettement qu'il y a des actions sans principe et des effets sans cause, ce qui répugne à toute philosophie.

Supposons deux poids en équilibre et pourtant inégaux; qu'on ajoute au plus petit la quantité dont ils diffèrent : ou les deux poids resteront encore en équilibre, et l'on aura une cause sans effet, ou l'équilibre sera rompu, et l'on aura un effet sans cause : mais si les poids étaient de fer, et qu'il y eût un grain d'aimant caché sous l'un des deux, la précision de la nature lui ôterait alors l'apparence de la précision, et à force d'exactitude, elle paraîtrait en manquer. Il n'y a pas une figure, pas une opération, pas une loi dans le monde physique

à laquelle on ne puisse appliquer quelque exemple, semblable à celui que je viens de proposer sur les pesanteurs (1).

Vous dites que nul être connu n'est d'une figure mathématique : je vous demande, Monsieur, s'il y a quelque figure qui ne le soit pas, et si la courbe la plus bizarre n'est pas aussi régulière aux yeux de la nature qu'un cercle parfait aux nôtres. J'imagine, au reste, que si quelque corps pouvait avoir cette apparente régularité, ce ne serait que l'univers même, en le supposant plein et borné ; car les figures mathématiques, n'étant que des abstractions, n'ont de rapport qu'à elles-mêmes, au lieu que toutes celles des corps naturels sont relatives à d'autres corps et à des mouvements qui les modifient : ainsi cela ne prouverait encore rien contre la précision de la nature, quand même nous serions d'accord sur ce que vous entendez par ce mot de précision.

(1) M. de Voltaire ayant avancé que la nature n'agit jamais rigoureusement, que nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération, il s'agissait de combattre cette doctrine, et d'éclaircir mon raisonnement par un exemple. Dans celui de l'équilibre entre deux poids, il n'est pas nécessaire, selon M. de Voltaire, que ces deux poids soient rigoureusement égaux pour que cet équilibre ait lieu. Or, je lui fais voir que, dans cette supposition, il y a nécessairement effet sans cause, ou cause sans effet. Puis ajoutant la seconde supposition des deux poids de fer et du grain d'aimant, je lui fait voir que, quand on ferait dans la nature quelque observation semblable à l'exemple supposé, cela ne prouverait encore rien en sa faveur, parce qu'il ne saurait s'assurer que quelque cause naturelle ou secrète ne produit pas en cette occasion l'apparente irrégularité dont il accuse la nature.

Vous distinguez les événements qui ont des effets de ceux qui n'en ont point : je doute que cette distinction soit solide. Tout événement me semble avoir nécessairement quelque effet ou moral, ou physique, ou composé des deux, mais qu'on n'aperçoit pas toujours, parce que la filiation des événements est encore plus difficile à suivre que celle des hommes. Comme en général on ne doit pas chercher des effets plus considérables que les événements qui les produisent, la petitesse des causes rend souvent l'examen ridicule, quoique les effets soient certains ; et souvent aussi plusieurs effets presque imperceptibles se réunissent pour produire un événement considérable. Ajoutez que tel effet ne laisse pas d'avoir lieu, quoiqu'il agisse hors du corps qui le produit. Ainsi la poussière qu'élève un carrosse peut ne rien faire à la marche de la voiture, et influer sur celle du monde : mais comme il n'y a rien d'étranger à l'univers, tout ce qui s'y fait agit nécessairement sur l'univers même.

Ainsi, Monsieur, vos exemples me paraissent plus ingénieux que convaincants. Je vois mille raisons plausibles pourquoi il n'était peut-être pas indifférent à l'Europe qu'un certain jour l'héritière de Bourgogne fût bien ou mal coiffée, ni au destin de Rome, que César tournât les yeux à droite ou à gauche, et crachât de l'un ou de l'autre côté en allant au sénat le jour qu'il y fut puni. En un mot, en me rappelant le grain de sable cité par Pascal, je suis, à quelque égard, de l'avis de votre

bramine, et de quelque manière qu'on envisage les choses, si tous les événements n'ont pas des effets sensibles, il me paraît incontestable que tous en ont de réels, dont l'esprit humain perd aisément le fil (1), mais qui ne sont jamais confondus par la nature.

Vous dites qu'il est démontré que les corps célestes font leur révolution dans l'espace non résistant : c'était assurément une belle chose à démontrer ; mais, selon la coutume des ignorants, j'ai très-peu de foi aux démonstrations qui dépassent ma portée. J'imaginerais que, pour bâtir celle-ci, l'on aurait à peu près raisonné de cette manière. Telle force, agissant selon telle loi, doit donner aux astres tel mouvement dans un milieu non résistant: or les astres ont exactement le mouvement calculé; donc il n'y a point de résistance. Mais qui peut savoir s'il n'y a pas, peut-être, un milion d'autres lois possibles, sans compter la véritable, selon lesquelles les mêmes mouvements s'expliqueraient mieux encore dans un fluide que dans le vide par celle-ci ? L'horreur du vide n'a-t-elle pas longtemps expliqué la plupart des effets qu'on a depuis attribués à l'action de l'air ? D'autres expériences ayant ensuite détruit l'horreur du vide, tout ne s'est-il pas trouvé plein ? N'a-t-on pas rétabli le vide sur

(1) C'est que l'esprit humain étant très-borné, ne peut que difficilement pénétrer le fonds des choses, ni connaître les diverses lois que Dieu a établies pour le gouvernement du monde physique.

de nouveaux calculs ? Qui nous répondra qu'un système encore plus exact ne le détruira pas derechef? Laissons les difficultés sans nombre qu'un physicien ferait peut-être sur la nature de la lumière à des espaces éclairés ; mais croyez-vous de bonne foi que Bayle, dont j'admire avec vous la sagesse et la retenue en matière d'opinions, eût trouvé la vôtre si démontrée? En général, il semble que les sceptiques s'oublient si peu qu'ils prennent le ton dogmatique, et qu'ils devraient user plus sobrement que personne du terme de *démontrer* (1). Le moyen d'être cru quand on se vante de ne rien savoir en affirmant tant de choses ! Au reste, vous avez fait un correctif très-juste au système de Pope, en observant qu'il n'y a aucune gradation proportionnelle entre la créature et le créateur, et que si la chaîne des êtres créés aboutit à Dieu, c'est parce qu'il la tient et non pas parce qu'il la termine.

Sur le bien du tout préférable à celui de sa partie, vous faites dire à l'homme : Je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant et sentant, que les planètes qui probablement ne sentent point. Sans doute cet univers matériel ne doit pas être plus cher à son auteur qu'un seul être pensant et sentant; mais le système de cet univers, qui produit, conserve et perpétue tous les êtres pensants et sentants, lui doit être plus cher qu'un seul de

(1) En effet, ces gens-là, qui doutent de tout, prétendent tout démontrer !

tous les êtres; il peut donc, malgré sa bonté, ou plutôt par sa bonté même, sacrifier quelque chose du bonheur des individus à la conservation du tout. Je crois, j'espère valoir mieux aux yeux de Dieu que la terre d'une planète; mais si les planètes sont habitées, comme il est probable (qui le sait?) pourquoi, vaudrai-je mieux à ses yeux que tous les habitants de Saturne. On a beau tourner ces idées en ridicule, il est certain que toutes les analogies sont pour cette population, et qu'il n'y a que l'orgueil humain qui soit contre. Or cette population supposée, la conservation de l'univers semble avoir pour Dieu une moralité qui se multiplie par le nombre des mondes habités.

Que le cadavre d'un homme nourrisse des vers, des loups ou des plantes, ce n'est pas, je l'avoue, un dédommagement de le mort de cet homme; mais si, dans le système de cet univers, il est nécessaire à la conservation du genre humain qu'il y ait une circulation de substance entre les hommes, les animaux et les végétaux, alors le mal particulier d'un individu contribue au bien général. Je meurs, je suis mangé des vers; mais mes enfans, mes frères vivront comme j'ai vécu; mon cadavre engraisse la terre dont ils mangeront les productions: et je fais, par l'ordre de la nature et pour tous les hommes, ce que firent volontairement Codrus, Curtius, les Décius, les Philène, et mille autres, pour une petite partie des hommes.

Pour venir, Monsieur, au système que vous attaquez, je crois qu'on ne peut l'examiner convenablement sans distinguer avec soin le mal particulier dont aucun philosophe n'a jamais nié l'existence, du mal général que nie l'optimisme. Il n'est pas question de savoir si chacun de nous souffre ou non, mais s'il était bon que l'univers fût, et si nos maux étaient inévitables dans sa constitution. Ainsi l'addition d'un article rendrait, ce semble, la proposition plus exacte, et, au lieu de tout *est bien*, il vaudrait peut-être mieux dire *le tout est bien*, ou *tout est bien pour le tout*. Alors il est très-évident qu'aucun homme ne saurait donner des preuves directes ni pour ni contre; car ces preuves dépendent d'une connaissance parfaite de la constitution du monde et du but de son auteur, et cette connaissance est incontestablement au dessus de l'intelligence humaine. Les vrais principes de l'optimisme ne peuvent se tirer ni des propriétés de la matière, ni de la mécanique de l'univers, mais seulement par induction des perfections de Dieu qui préside à tout : de sorte qu'on ne prouve pas l'existence de Dieu par le système de Pope, mais le système de Pope par l'existence de Dieu; et c'est, sans contredit, de la question de la Providence qu'est dérivée celle de l'origine du mal : que si ces deux questions n'ont pas été mieux traitées l'une que l'autre, c'est qu'on a toujours si mal raisonné sur la Providence, que ce qu'on en a dit d'absurde a fort embrouillé tous

les corollaires qu'on pouvait tirer de ce grand et consolant dogme.

Pour penser juste à cet égard, il semble que les choses devraient être considérées relativement dans l'ordre physique et absolument dans l'ordre moral : la plus grande idée que je puis me faire de la Providence est que chaque être matériel soit disposé le mieux qu'il est possible par rapport au tout, et chaque être intelligent et sensible le mieux qu'il est possible par rapport à lui-même; en sorte que, pour qui sent son existence, il vaille mieux exister que de ne pas exister. Mais il faut appliquer cette règle à la durée totale de chaque être sensible, et non à quelque instant particulier de sa durée, tel que la vie humaine; ce qui montre combien la question de la Providence tient à celle de l'immortalité de l'âme, que j'ai le *bonheur de croire*, *et à celle de l'éternité des peines* (*réservée aux méchants*).

Si je ramène ces questions diverses à leur principe commun, il me semble qu'elles se rapportent toutes à l'existence de Dieu. Si Dieu existe, il est parfait, il est sage, puissant, tout est bien; s'il est juste et puissant, mon âme est immortelle : trente ans de vie ne sont rien pour moi, et sont peut être nécessaires au maintien de l'univers. Si l'on m'accorde la première proposition, jamais on n'ébranlera les suivantes, si on la nie, il ne faut point disputer sur ses conséquences.

Nous ne sommes ni l'un ni l'autre dans ce dernier cas. Bien loin, du moins, que je puisse rien présumer de semblable de votre part en lisant le recueil de vos œuvres, la plupart m'offrent les idées les plus grandes, les plus douces, les plus consolantes de la divinité.

Quant à moi, je vous avouerai naïvement que ni le pour ni le contre ne me paraissent démontrés par les seules lumières de la raison (1), et que si le théiste ne fonde son sentiment que sur des probabilités, l'athée, moins précis encore, ne me paraît fonder le sien que sur des possibilités contraires. De plus, les objections de part et d'autre sont toujours insolubles, parce qu'elles roulent sur des choses dont les hommes n'ont point de véritable idée. Je conviens de tout cela, et pourtant je crois en Dieu tout aussi fortement que je crois une autre vérité, parce que croire et ne pas croire sont les choses du monde qui dépendent le moins de moi; que l'état de doute est un état trop violent pour mon âme; que, *quand ma raison flotte, ma foi ne peut rester longtemps en suspens*, et se détermine sans elle; qu'enfin, mille sujets de préférence m'attirent du côté le plus consolant, et joignent le poids de l'espérance à l'équilibre de la raison.

(1) Que la raison de l'homme est faible, livrée à ses propres forces! La foi seule ne nous trompe point : elle est l'organe de la divinité même, source de toute vérité.

Je pense, en un mot, qu'à votre exemple on ne saurait attaquer trop fortement la superstition qui trouble la société, *ni trop respecter la religion qui la soutient....* Il y a, je l'avoue, une sorte de profession de foi que les lois peuvent imposer; mais hors les principes de la morale et du droit naturel, elle doit être purement négative, parce qu'il peut exister des religions qui attaquent les fondements de la société, *et qu'il faut commencer par exterminer ces religions pour assurer la paix de l'État....*

Quant aux incrédules intolérans qui voudraient forcer le peuple à ne rien croire, *je ne les bannirais* (1) *pas moins sévèrement que ceux qui veulent le forcer à croire tout ce qui leur plaît;* car on voit, au zèle de leurs décisions, à l'amertume de lenrs satires, qu'il ne leur manque que d'être les maîtres (la révolution l'a prouvé) pour persécuter tout aussi cruellement (et cent fois plus cruellement) les croyans, qu'ils sont eux-mêmes persécutés par les fanatiques.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de remarquer à ce propos une opposition bien singulière entre vous et moi dans le sujet de cette lettre. Rassasié de gloire, et désabusé des vaines grandeurs, vous vivez libre au sein de l'abondance : bien sûr de votre immortalité, vous philosophez paisiblement sur la nature de l'âme; et si le corps ou le cœur souffre,

(1) Si on eût eu le bon esprit de bannir les incrédules, les trônes et les autels seraient restés debout, et les peuples ne seraient pas tombés dans l'abîme de l'anarchie.

vous avez Tronchain pour médecin et pour ami et vous ne trouvez pourtant que mal sur la terre. Et moi, homme obscur, pauvre, et tourmenté d'un mal sans remède, 'je médite avec plaisir dans ma retraite, et trouve que tout est bien. D'où viennent ces contradictions apparentes? Vous l'avez vous-même expliqué : vous jouissez, mais j'espère (1); et l'espérance embellit tout.

J'ai autant de peine à quitter cette lettre que vous en aurez à l'achever. Pardonnez-moi, grand homme, un zèle peut-être indiscret, mais qui ne s'épancherait pas avec vous si je vous estimais moins. A Dieu ne plaise que je veuille offenser celui de mes contemporains dont j'honore le plus les talents, et dont les écrits parlent le mieux à mon cœur; *mais il s'agit de la cause de la Providence, dont j'attends tout.* Après avoir si longtemps puisé dans vos leçons des consolations et du courage, il m'est dur que vous m'ôtiez maintenant tout cela, pour ne m'offrir qu'une espérance incertaine et vague, plutôt comme un palliatif actuel que comme un dédommagement à venir. *Non, j'ai trop souffert en cette vie pour ne pas en attendre une autre. Toutes les subtilités de la métaphysique ne me feront pas douter un instant de l'immortalité de l'âme et d'une Providence bienfaisante. Je la*

(1) Voltaire n'espérait rien après cette vie et il ne supportait pas les maux de cette vie; Rousseau au contraire attendait un meilleur avenir et se résignait aux épreuves de la vie; sa philosophie était donc plus consolante que celle de Voltaire.

sens, je la crois, je la veux, je l'espère, je la défendrai jusqu'à mon dernier soupir ; et ce sera de toutes les disputes que j'aurai soutenues la seule où mon intérêt ne sera pas oublié (1).

A M. D. L. C. *à l'occasion d'un Roman.*

Decembre 1762.

Il faut, Monsieur, que vous ayez une grande opinion de votre éloquence, et une bien petite du discernement de l'homme dont vous vous dites enthousiaste, pour croire l'intéresser en vôtre faveur par le petit roman scandaleux qui remplit la moitié de la lettre que vous m'avez écrite, et par l'histoire qui le suit. Ce que j'apprends de plus sûr dans cette lettre, c'est que vous êtes bien jeune aussi .... J'ignore ce que vous prétendez par les détails indécents que vous m'osez faire ; mais il est difficile de les lire sans vous croire un menteur ou un imposteur..... Ce joli conte est suivi d'un autre plus vraisemblable, mais que le premier me rend bien suspect. Voulez-vous avec l'art de votre âge émouvoir mon amour-propre, et me forcer,

(2) Voltaire ne répondit à cette lettre, si admirablement et si éloquemment terminée, que par les plus sanglants outrages. C'est ainsi du reste qu'il agissait envers toutes les personne qui osaient réfuter ses erreurs et ses sophismes.

au moins par bienséance, à m'intéresser pour vous? Voilà, Monsieur, de tous les piéges qu'on peut me tendre celui dans lequel on me prend le moins, surtout quand on le tend aussi peu finement..... Comment un homme qui se pique de vertu peut-il vouloir publier une pièce d'ou résulte la plus pernicieuse morale, une pièce pleine d'images licencieuses que rien n'épure... Monsieur, si vous n'êtes pas un homme sans mœurs, sans principes, vous ne ferez jamais imprimer vos vers, quoique passables, sans un correctif suffisant pour en empêcher le mauvais effet,

Vous avez des talents, sans doute; mais vous n'en faites pas un usage qui porte à les encourager. Puissiez-vous, Monsieur, en faire un meilleur dans la suite, et qui ne vous attire ni regrets à vous-même ni le blâme des honnêtes gens (*t.* 2, *p.*430).

Je lis avec délices le bien que vous me dites de *Julie*; mais vous n'avez point fait de critique dans le dernier billet; et, puisque l'ouvrage est bon, plus de gens m'en diront plus de bien que de mal.

Je persiste, malgré votre sentiment, *à croire que cette lecture est très dangereuse aux filles* (1). *Je pense même que Richardson s'est lourdement trompé en vou-*

(1) Et pourtant ce ne sont aujourd'hui que des romans qu'un fait lire aux jeunes filles! Et des femmes même en écrivent d'abominables que le pouvoir tolère!..... Mais que ne tolère-t-il point dans tous les genres! N'en soyons pas surpris : la philosophie règne et gouverne.

lante ls instruire par des romans; c'est mettre le feu à la maison pour faire jouer les pompes (*t. 2, p.* 255).

L'Émile condamné par Rousseau.

Vous m'inspirez pour Monsieur et Madame de Gollowkin toute l'estime dont vous êtes pénétré pour eux; mais flatté de l'approbation qu'ils donnent à mes maximes, *je ne suis pas sans crainte que leur enfant ne soit peut-être un jour la victime de mes erreurs.* Par bonheur je dois, sur le portrait que vous m'avez tracé, les supposer assez éclairés pour discerner le vrai et ne pratiquer que ce qui est bien. *Cependant il me reste toujours une frayeur fondée sur l'extrême difficulté d'une telle éducation;* c'est qu'elle n'est bonne que dans son temps qu'autant qu'on y persévère, et que s'ils viennent à se relâcher ou à changer de système, tout ce qu'ils auront fait jusqu'alors gâtera tout ce qu'ils voudront faire à l'avenir. Si l'on ne va jusqu'au bout, c'est un grand mal d'avoir commencé. (Rousseau avait lieu d'être effrayé de la difficulté de son plan d'éducation; car il n'est propre qu'à faire des libertins et des impies décidés; et l'expérience en prouve le vice, puisqu'on ne le suit nulle part.)

Le Suicide.

A M.***

Paris, le 24 Novembre 1770.

Soyez content, Monsieur, vous et ceux qui vous dirigent. Il vous fallait absolument une lettre de moi : vous m'avez voulu forcer à l'écrire et vous avez réussi ; car on sait bien que, quand quelqu'un nous dit qu'il veut se tuer, on est obligé, en conscience, à l'exhorter à n'en rien faire.

Je ne vous connais point, Monsieur, et n'ai nul désir de vous connaître ; mais je vous trouve très à plaindre, et bien plus encore que vous ne pensez : néanmoins, dans tout le détail de vos malheurs, je ne vois pas de quoi fonder la terrible résolution que vous m'assurez avoir prise. Je connais l'indigence et son poids aussi bien que vous, tout au moins ; mais jamais elle n'a suffi seule pour déterminer un homme de bon sens à s'ôter la vie. Car enfin le pis qui puisse arriver est de mourir de faim, et l'on ne gagne pas grand chose à se tuer pour éviter la mort. Il est pourtant des cas où la misère est terrible, insupportable ; mais il en est où elle est moins dure à souffrir : c'est le vôtre. Comment, Monsieur, à vingt ans, seul, sans famille,

avec de la santé, de l'esprit, des bras et un bon ami, vous ne voyez d'autre asile contre la misère que le tombeau? Sûrement vous n'y avez pas bien regardé...

Un homme injuste et dur vous persécute; il menace d'attenter à votre liberté: eh bien! Monsieur, je suppose qu'il exécute sa barbare menace; serez-vous déshonoré pour cela? des fers déshonorent-ils l'innocent qui les porte? Socrate mourut-il dans l'ignominie? Et où est donc, Monsieur, cette superbe morale que vous étalez si pompeusement dans vos lettres. Et comment, avec des maximes si sublimes, se rend-on ainsi esclave de l'opinion? Ce n'est pas tout: on dirait, à vous entendre, que vous n'avez d'autre alternative que de mourir ou de vivre en captivité. Et point du tout, vous avez l'expédient tout simple de sortir de Paris: cela vaut encore mieux que sortir de la vie. Plus je relis votre lettre, plus j'y trouve de colère et d'animosité. Vous vous complaisez à l'image de votre sang jaillissant sur votre cruel parent; vous vous tuez plutôt par vengeance que par désespoir, et vous songez moins à vous tirer d'affaire qu'à punir votre ennemi. Quand je lis les réprimandes plus que sévères dont il vous plait d'accabler fièrement le pauvre Saint-Preux, je ne puis m'empêcher de croire que, s'il était là pour vous répondre. il pourrait, avec un peu de justice, vous en rendre quelques-unes à son tour.

Je conviens pourtant, Monsieur, que votre lettre est très bien faite, et je vous trouve fort disert pour un désespéré. Je voudrais vous pouvoir féliciter sur votre bonne foi comme sur votre éloquence; mais la manière dont vous narrez notre entrevue ne me le permet pas trop. Il est certain que je me serais, il y a dix ans, jeté à votre tête, que j'aurais pris votre affaire avec chaleur; et il est probable que, comme dans tant d'affaires semblables dont j'ai eu le malheur de me mêler, la pétulance de mon zèle m'eût plus nui qu'elle ne vous aurait servi. Les plus terribles expériences m'ont rendu plus réservé: j'ai appris à n'accueillir qu'avec circonspection les nouveaux visages, et, dans l'impossibilité de remplir à la fois tous les nombreux devoirs qu'on m'impose, à ne me mêler que des gens que je connais; je ne vous ai pourtant pas refusé le conseil que vous m'avez demandé. Je n'ai point approuvé le ton de votre lettre à M. de M....; je vous ai dit ce que je trouvais à reprendre; et la preuve que vous entendîtes bien ce que je vous disais, est que vous y répondîtes plusieurs fois. Cependant vous venez me dire aujourd'hui que le chagrin que je vous montrai ne vous permit pas d'entendre ce que je vous dis, et vous ajoutez qu'après de mûres délibérations, il vous sembla d'apercevoir que je à vous blâmais de vous être un peu trop abandonné votre haine: mais vraiment il ne fallait pas de bien mûres délibérations pour apercevoir cela, car je vous l'avais bien articulé et je m'étais assuré que vous

m'entendriez fort bien. Vous m'avez demandé conseil, je ne vous l'ai point refusé ; j'ai fait plus, je vous ai offert, je vous offre encore d'alléger, en ce qui dépend de moi, la dureté de votre situation. Je ne vois pas, je vous l'avoue, en quoi vous pouvez vous plaindre, de mon accueil ; et si je ne vous ai point accordé de confiance, c'est que vous ne m'en avez point inspiré.

Vous ne voulez point, Monsieur, faire part de l'état de votre âme et de votre dernière résolution à votre bienfaiteur, à votre consolateur, dans la crainte que, voulant prendre votre défense, il se compromît inutilement avec un ennemi puissant qui ne lui pardonnerait jamais ; c'est à moi que vous vous adressez pour cela, sans doute à cause de mon grand crédit et des moyens que j'ai pour vous servir, et qu'un ennemi de plus ne vous paraît pas une grande affaire pour quelqu'un dans ma situation. Je vous suis obligé de la préférence, j'en userais si j'étais sûr de vous servir ; mais, certain que l'intérêt qu'on me verrait prendre à vous ne ferait que vous nuire, je me tiens dans les bornes que vous m'avez demandées.

A l'égard du jugement que je porterai de la résolution que vous me marquez avoir prise, quand j'en apprendrai l'exécution, ce ne sera pas sûrement de penser que *c'était là le but, la fin, l'objet moral de la vie ;* mais au contraire que *c'était le comble de l'égarement, du delire et de la fureur.* S'il était quelque cas où l'homme eût le droit de se délivrer de sa propre

vie, ce serait pour des maux intolérables et sans remède, mais non pas pour une situation dure, mais passagère, ni pour des maux qu'une meilleure fortune peut finir dès demain. (Cependant, quels que soient nos maux, quelque effroyable que puisse être notre misère, il ne nous est jamais permis de nous détruire : celui qui nous a donné l'être a seul le droit de nous l'ôter. C'est une vertu de souffrir patiemment les peines de la vie, et c'est un crime d'y mettre fin par le suicide. La nature nous le dit assez, quand Dieu ne nous l'eût pas dit formellement,) La misère n'est jamais un état sans ressource, surtout à votre âge ; elle laisse toujours l'espoir bien fondé de la voir finir quand on y travaille avec courage, et qu'on a des moyens pour cela. Si vous craignez que votre ennemi n'exécute sa menace, et que vous ne vous sentiez pas la constance de supporter ce malheur, cédez à l'orage et quittez Paris : qui vous en empêche? Si vous aimez mieux le braver, vous le pouvez, non sans danger, mais sans opprobre. Croyez-vous être le seul qui ait des ennemis puissans, qui soit en péril dans Paris et qui ne laisse pas d'y vivre tranquille en mettant les hommes au pis, content de se dire à lui-même : je reste au pouvoir de mes ennemis dont je connais la ruse et la puissance, mais j'ai fait en sorte qu'ils ne puissent jamais me faire de mal justement? Monsieur, celui qui se parle ainsi, peut vivre tranquille au milieu d'eux, et n'est point tenté de se tuer.

A M. L'ABBÉ M.

Monquin, par Borgoin.

Pauvres aveugles que nous sommes !
Ciel, démasque les imposteurs,
Et force leurs barbares cœurs
A s'ouvrir aux regards des hommes.

En vérité, Monsieur, votre lettre n'est point d'un jeune homme qui a besoin de conseil, elle est d'un sage très-capable d'en donner. Je ne puis vous dire à quel point votre lettre m'a frappé. Si vous avez en effet l'étoffe qu'elle annonce, il est à désirer, pour le bien de votre élève, que ses parents sentent le prix de l'homme qu'ils ont mis auprès de lui.

Je suis, et depuis si longtemps, si loin des idées sur lesquelles vous me remettez, qu'elles me sont devenues absolument étrangères : toutefois je remplirai, je sens ma portée, le devoirque vous m'imposez; mais je suis bien persuadé que vous ferez mieux de vousen rapporter à vous qu'à moi sur la meilleure manière de vous conduire dans le cas difficile où vous vous trouvez.

Sitôt qu'on s'est dévoyé de la droite route de la nature, rien n'est plus difficile que d'y rentrer. Votre enfant a pris un pli d'autant plus difficile à corriger, que nécessairement tout ce qui l'environne doit empêcher l'effet de vos soins pour y parvenir : c'est ordinairement le premier pli que les enfants de qualité contractent, et c'est le dernier qu'on peut leur faire perdre, parce qu'il faut pour cela le concours de la raison, qui leur vient plus tard qu'à tous les autres enfants. Ne vous effrayez donc pas trop que l'effet de vos soins ne réponde pas d'abord à la chaleur de votre zèle ; vous devez vous attendre à peu de succès jusqu'à ce que vous ayez pris la voie qui peut l'amener ; mais ce n'est pas une raison pour vous relâcher en attendant. Vous voilà dans un bateau qu'un courant très-rapide entraîne en arrière, il faut beaucoup de travail pour ne pas reculer.

La voie que vous avez prise et que vous craignez n'être pas la meilleure. ne le sera pas toujours sans doute ; mais elle me paraît la meilleure en attendant. Il n'y a que trois instruments pour agir sur les âmes humaines, la raison, le sentiment et la nécessité. Vous avez inutilement employé le premier ; il n'est pas vraisemblable que le second ait plus d'effet ; reste le troisième ; et mon avis est que, pour quelque temps, vous devez vous y tenir, d'autant plus que la première et la plus importante philosophie de l'homme de tout état et de tout âge

est d'apprendre à fléchir sous le dur joug de la nécessité : *Clavos trabales et cuneos manu gestans ahenâ.*

Il est clair que l'opinion, ce monstre qui dévore le genre humain, a déjà farci de ses préjugés la tête du petit bon-homme ; il vous regarde comme un homme à ses gages, une espèce de domestique fait pour lui obéir, pour complaire à ses caprices ; et, dans son petit jugement, il lui paraît fort étrange que ce soit vous qui prétendiez l'asservir aux vôtres ; car c'est ainsi qu'il voit tout ce que vous lui prescrivez : toute sa conduite avec vous n'est qu'une conséquence de cette maxime, qui n'est pas injuste, mais qu'il applique mal, que, *c'est à celui qui paie de commander.* D'après cela qu'importe qu'il ait tort ou raison ? c'est lui qui paie.

Essayez, chemin faisant, d'effacer cette opinion par des opinions plus justes, de redresser ses erreurs par des jugements plus sensés ; tâchez de lui faire comprendre *qu'il y a des choses plus estimables que la naissance et les richesses* ; et pour le lui faire comprendre il ne faut pas le lui dire, il faut le lui faire sentir. Forcez sa petite âme vaine à respecter la justice et le courage, à se mettre à genoux devant la vertu, et n'allez pas pour cela lui chercher des livres ; des livres ne seront jamais pour lui que des hommes d'un autre monde. Je ne sache qu'un seul modèle, qui puisse avoir à ses yeux de la réalité ; et ce modèle, c'est vous, Monsieur ; *le poste que vous remplissez est à mes yeux le plus noble*

et le plus grand qui soit sur la terre. Que le vil peuple (1) en pense ce qu'il voudra, pour moi je vous vois à la place de Dieu ; vous faites un homme. Si vous vous voyez du même œil que moi, que cette idée doit vous élever en dedans de vous-même! qu'elle peut vous rendre grand en effet! et c'est ce qu'il faut ; car, si vous ne l'étiez qu'en apparence, et que vous fissiez que jouer la vertu, le petit bonhomme vous pénètrerait infailliblement, et tout serait perdu. Mais si cette image sublime du grand et du beau le frappe une fois en vous ; si votre désintéressement lui apprend que la richesse ne peut pas tout ; s'il voit enfin en vous combien il est plus grand de commander à soi-même qu'à des valets ; si vous le forcez, en un mot, à vous respecter, dès cet instant vous l'aurez subjugué, et je vous réponds que, quelque semblant qu'il fasse, il ne trouvera plus égal que vous soyez d'abord avec lui ou non, surtout si, en le forçant de vous honorer dans le fond de son petit cœur, vous lui marquez en même temps faire peu de cas de ce qu'il pense lui-même, et ne vouloir plus vous fatiguer à le faire convenir de ses torts. Il me semble qu'avec une certaine façon grave et soutenue d'exercer sur lui votre autorité, vous parviendrez à la fin à demander froidement à votre tour : *Qu'est-ce que cela fait que nous soyons d'accord ou non ?* et qu'il trouvera, lui, que cela fait quelque chose. Il faudra

(1) *Le vil peuple*, ce sont les philosophes.

seulement éviter de joindre à ce sang-froid la dureté qui vous rendrait haïssable. Sans entrer en explication avec lui vous pourrez dire à d'autres en sa présence : « J'aurais fait mes délices de rendre son enfance heureuse, mais il ne l'a pas voulu, et j'aime encore mieux qu'il soit malheureux étant enfant que méprisable étant homme. » A l'égard des punitions, je pense comme vous qu'il n'en faut jamais venir aux coups (1) que dans le seul cas où il aurait commencé lui-même : ses châtiments ne doivent jamais être que des abstinences, et tirées, autant qu'il se peut, de la nature du délit ; je voudrais même que vous vous y soumissiez toujours avec lui quand ce serait possible, et cela sans affectation, sans que cela parût vous coûter, et de façon qu'il pût en quelque sorte lire dans votre cœur, sans que vous lui disiez que vous sentez si bien la privation que vous lui imposez, que c'est sans y songer que vous vous y soumettez vous-même. En un mot, pour réussir il faudrait vous rendre presque impassible, et ne sentir que par votre élève ou pour lui. Voilà, je l'avoue, une terrible tâche ; car, quand avec tant de soins vous n'auriez pas le bonheur d'avoir fait un homme, n'est-ce rien que de l'être devenu ?

(1) Pour moi, j'ose penser autrement que Rousseau là-dessus ; il n'est point raisonnable de frapper un enfant, bien qu'il ait frappé lui-même ; ses coups ne sauraient être dangereux, et ceux qu'il recevrait pourraient lui devenir funestes. D'ailleurs ce n'est point de cette manière que l'on réussit à former l'enfance.

Tout ceci suppose que la dédaigneuse hauteur de l'enfant n'est que la petite vanité de la petite grandeur dont les bonnes auront boursouflé sa petite âme; mais il pourrait arriver aussi que ce fût l'effet de l'âpreté d'un caractère indomptable et fier qui ne veut céder qu'à lui-même. Cette dureté, propre aux seuls naturels qui ont beaucoup d'étoffe, et qui ne se trouvent guère au pays où vous vivez, n'est pas probablement celle de votre élève. Si cependant cela se trouvait (et c'est un discernement facile à faire), alors il faudrait bien vous garder de suivre avec lui la méthode dont je viens de vous parler, et de heurter la rudesse avec la rudesse. Les ouvriers en bois n'emploient jamais fer sur fer; ainsi faut-il faire avec les esprits raides qui résistent toujours à la force; il n'y a sur eux qu'une prise, mais aimable et sûre, c'est l'attachement et la bienveillance : il faut les apprivoiser comme les lions par les caresses. On risque peu de gâter de tels enfants; tout consiste à s'en faire aimer une fois, après cela vous les feriez marcher sur des fers rouges.

Pardonnez, Monsieur, tout ce radotage à ma pauvre tête qui diverge, bat la campagne, et se perd à la suite de la moindre idée. Je n'ai pas le courage de relire ma lettre de peur d'être forcé de la recommencer. J'ai voulu vous montrer le vrai désir que j'aurais de vous complaire et d'applaudir à vos respectables soins; mais je suis très-persuadé qu'avec les talents que vous me paraissez avoir, et

le zèle qui les anime, vous n'avez besoin que de vous-même pour conduire aussi sagement qu'il est possible, le sujet que la Providence a mis entre vos mains. Je vous honore, Monsieur, et vous salue de tout mon cœur (*t.* 4, *p.* 85).

On a toujours dit, et l'on dira toujours sans doute, combien la philosophie à la mode est impuissante à soulager l'homme dans le malheur. Jean-Jacques lui-même a senti cette vérité. Plongé dans une affreuse misère, accablé par la maladie et lâchement persécuté par les philosophes, à la tête desquels marchait Voltaire, son implacable ennemi, Rousseau s'exprime ainsi dans une lettre à M. de Malesherbes : « Je ne sais pas en vérité, quelles ressources la philosophie offre à un homme dans mon état. Pour moi je n'en vois que deux qui soient à mon usage, *l'espérance et la résignation.* » La philosophie désespère l'homme, le malheureux surtout; mais la religion, lui prodiguant l'espérance et lui montrant un avenir meilleur après cette courte et douloureuse vie, le console et le soutient dans tous ses combats, dans toutes ses infortunes, et lui donne la force de s'élever au dessus de sa position, quelque affreuse qu'elle soit; et cela est tellement frappant de vérité que nous voyons tous les jours que là où ne peut rien la philosophie, la religion se montre toute puissante : sans elle il n'est point de véritable force morale, l'expérience l'atteste.

Sur le Duel.

Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite? et quelle prise peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable, dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite? et l'honneur du sage serait-il à la merci du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne qu'on a du cœur, et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quel raison peut la justifier. A ce compte, un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être fripon; les discours d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siége de toute justice; il n'y a d'autre droit que la force, d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage

est de les tuer, et toute offense est également bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes? Jugez vous-même, par le cas où vous êtes, si j'exagère leur absurdité. De quoi s'agit-il ici pour vous? d'un démenti reçu dans une occasion où vous mentiez en effet. Pensez-vous donc tuer la vérité avec celui que vous voulez punir de l'avoir dite? Songez qu'en vous soumettant au sort d'un duel, vous appelez le ciel en témoignage d'une fausseté, et que vous osez dire à l'arbitre des combats : Viens soutenir la cause injuste, et faire triompher le mensonge.

Ce blasphème n'a-t-il rien qui vous épouvante? Cette absurdité n'a-t-elle rien qui vous révolte? Eh! Dieu! quel est ce misérable honneur qui ne craint pas le vice, mais le reproche, et qui ne vous permet pas d'endurer d'un autre un démenti reçu de votre propre cœur?

Vous qui voulez qu'on profite pour soi de ses lectures, profitez donc des vôtres; et cherchez si l'on vit un duel sans appel sur la terre quand elle était couverte de héros. Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tants d'affronts réciproques? Et le plus grand capitaine de la Grèce fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton. D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes,

et n'oserait-on s'enquérir si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître : il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste, et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur; *mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine.* Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle sur la mode, s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre? Que ferait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue, et le poignarder par derrière. Cela s'appelle brave en ce pays-là; et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi, mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui nie toutes les vertus à la pointe d'une épée, *et n'est propre qu'à faire de braves scélérats.* Que cette méthode puisse fournir, si l'on veut, un supplément à la probité; partout où la probité règne son supplément n'est pas inutile! Que penser de celui qui s'expose à la mort pour s'exempter d'être honnête homme? Ne voyez-vous pas que les crimes, que la honte ou la

mort n'ont point empêchés, sont couverts par la fausse honte et la crainte du blâme? C'est elle qui rend l'homme hypocrite et menteur; c'est elle qui fait verser le sang d'un ami pour un mot indiscret qu'il devrait oublier, pour un reproche mérité qu'il ne peut souffrir; c'est elle qui transporte en furie infernale une fille abusée et craintive; c'est elle, ô Dieu puissant! qui peut armer la main maternelle contre le tendre fruit..... Je sens défaillir mon âme à cette idée horrible, et je rends grâce au moins à celui qui sonde les cœurs d'avoir éloigné du mien cet honneur affreux, *qui n'inspire que des forfaits et fait frémir la nature.*

Rentrez donc en vous-même, et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré la vie d'un homme, et d'exposer la vôtre pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable; et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun crime égal à l'homicide volontaire? Et si la base de toutes les vertus est l'humanité, que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose attaquer dans la vie de son semblable? Souvenez-vous de ce que vous m'avez dit vous-même contre le service étranger. Avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé des lois, à plus forte raison contre leur défense? O mon ami! si vous aimez sincèrement la

vertu, apprenez à la servir à sa mode, et non à la mode des hommes. Je veux qu'il en puisse résulter quelque inconvénient : ce mot de vertu n'est-il donc pour vous qu'un vain nom! et ne serez-vous vertueux que quand il n'en coûtera rien de l'être? Mais quels sont au fond ces inconvénients? Les murmures des gens oisifs, des méchants, qui cherchent à s'amuser des malheurs d'autrui, et voudraient avoir toujours quelque histoire nouvelle à raconter. Voilà vraiment un grand motif pour s'entregorger! Si le philosophe et le sage se règlent dans les plus grandes affaires de la vie sur les discours insensés de la multitude, que sert cet appareil d'études, pour n'être au fond qu'un homme vulgaire? Vous n'osez donc sacrifier le ressentiment au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche que dans celle de la mort même. Le fanfaron, le poltron veut à toute force passer pour brave.

Ma verace valor, ben che negleto,
E di se stesso a se freggio assai chiaro (1).

Celui qui feint d'envisager la mort sans effroi

(1) Mais la véritable grandeur n'a pas besoin de la gloire d'autrui et tire sa gloire d'elle-même.

ment. Tout homme craint de mourir; c'est la grande loi des êtres sensibles, sans laquelle toute espèce mortelle serait bientôt détruite. Cette crainte est un simple mouvement de la nature, non-seulement indifférent, mais bon en lui-même et conforme à l'ordre : tout ce qui la rend honteuse et blâmable, c'est qu'elle peut nous empêcher de bien faire et de remplir nos devoirs. Si la lâcheté n'était jamais un obstacle à la vertu, elle cesserait d'être un vice. *Quiconque est plus attaché à sa vie qu'à son devoir ne saurait être solidement vertueux, j'en conviens.* Mais expliquez-moi, vous qui vous piquez de raison, quelle espèce de mérite on peut trouver à braver la mort pour commettre un crime?

Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant le bien, ou le sien propre en faisant le mal? Croyez-moi; celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses; et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on s'en fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache, et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à

protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, à défendre, en toute rencontre juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée ; il ne fuit ni ne cherche son ennemi ; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de rien faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récusent ; et, dans une conduite si bien liée, on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement ; c'est la nécessité de ne commettre ensuite aucune action blâmable : car si la crainte de mal faire ne le retient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'aurait-elle retenu dans l'autre où l'on peut supposer un motif plus naturel? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté, et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux et si prompts à provoquer les autres *sont, pour la plupart,* de *très-malhonnêtes gens* qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière. Est-ce à vous d'imiter de tels hommes?

Mettons encore à part les militaires de profession, qui vendent leur sang à prix d'argent ; qui, voulant conserver leurs place, calculent par leur intérêt ce qu'ils doivent à leur honneur, et savent, à un écu près, ce que vaut leur vie. Mon ami, laissez battre tous ces gens-là ; rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu, qui se pare des plus grands crimes. L'honneur d'un homme comme vous n'est point au pouvoir d'un autre : il est en lui-même, et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable ; et ce combat vaut bien l'autre en fait de courage.

C'est par ces principes que vous devez concilier les éloges que j'ai donnés dans tous les temps à la véritable valeur, avec les mépris que j'eus toujours pour les faux braves. J'aime les gens de cœur, et ne puis souffrir les lâches ; *mais je veux que la valeur se montre dans les occasions légitimes*, et qu'on n'en fasse pas, hors de propos, une vaine parade, comme si l'on avait peur de ne la pas retrouver au besoin. Tel fait un effort, et se présente une fois pour avoir le droit de se cacher le reste de sa vie. Le vrai courage a plus de constance et moins d'empressement ; il est toujours ce qu'il doit être, il ne faut ni l'exciter ni le retenir ; l'homme de bien le porte partout avec lui, au combat contre l'ennemi, dans un cercle en faveur des absents et de la vérité,

dans son lit contre les attaques de la douleur et de la mort. La force de l'âme qui l'inspire est d'usage dans tous les temps : elle met toujours la vertu au-dessus des événements, et ne consiste pas à se battre, mais à ne rien craindre. Telle est, mon ami, la sorte de courage que j'ai souvent louée, et que j'aime à trouver en vous. *Tout le reste n'est qu'étourderie, extravagance, FÉROCITÉ ; c'est une lâcheté de s'y soumettre*, et je ne méprise pas moins celui qui cherche un péril inutile que celui qui fuit un péril qu'il doit affronter.

Je vous ai fait voir, si je ne me trompe, que dans votre démêlé, votre honneur n'est point intéressé ; que vous compromettez le mien en recourant à la voie des armes; *que cette voie n'est ni juste, ni raisonnable, ni permise;* qu'elle ne peut s'accorder avec les sentiments dont vous faites profession ; qu'elle *ne convient qu'à de malhonnêtes gens*, qui font servir la bravoure de supplément aux vertus qu'ils n'ont pas, ou aux officiers qui ne se battent point par honneur ; *qu'il y a plus de vrai courage à la dédaigner qu'à la prendre* ; que les inconvénients auxquels on s'expose en la rejetant sont inséparables de la pratique des vrais devoirs, et plus apparents que réels ; qu'enfin les hommes les plus prompts à y recourir sont toujours ceux dont la probité est la plus suspecte. D'où je conclus que vous ne sauriez, en cette action, ni faire ni accepter un appel sans renoncer en même temps à la raison, à la vertu, à l'honneur, à moi. Retournez mes raison-

nements comme il vous plaira, entassez de votre part sophisme sur sophisme ; il se trouvera toujours qu'un homme de courage n'est point un lâche, et qu'un homme de bien ne peut être sans honneur. Or, je vous ai montré, ce me semble, que l'homme de courage dédaigne le duel, et que l'homme de bien l'abhorre (1).

J'ai cru, mon ami, dans une matière aussi grave, devoir faire parler la raison seule, et vous présenter les choses exactement telles qu'elles sont. Si j'avais voulu les peindre telles qe je les vois, et faire parler le sentiment de l'humanité, j'aurais pris un langage fort différent. Vous savez que mon père, dans sa jeunesse, eut le malheur de tuer un homme en duel : cet homme était son ami ; ils se battirent à regret, l'insensé point d'honneur les y contraignit. Le coup mortel qui priva l'un de la vie ôta pour jamais le repos à l'autre. Le triste remords n'a pu depuis ce temps sortir de son cœur ; souvent dans la solitude, on l'entend pleurer et gémir ; il croit sentir encore le fer, poussé par sa main cruelle, entrer dans le cœur de son ami ; il voit, dans l'ombre de la nuit, son corps pâle et sanglant ; il contemple en frémissant la plaie mortelle ; il voudrait étancher le sang

(1) Le duelliste est un monstre, un assassin, un fratricide, un autre Caïn; que la honte et l'infamie s'attachent à jamais à son front! que la terre lui soit aride et le porte à regret! Qu'il soit errant et malheureux, et que les hommes le fuient comme une bête féroce! Qu'ils l'accablent d'un éternel mépris, ce lâche et odieux bourreau de ses frères!

qui coule ; l'effroi le saisit, il s'écrie ; ce cadavre affreux ne cesse de le poursuivre. Depuis cinq ans qu'il a perdu le cher soutien de son nom et l'espoir de sa famille, il s'en reproche la mort comme un juste châtiment du ciel, qui vengea sur son fils unique le père infortuné qu'il priva du sien.

Je vous l'avoue, tout cela, joint à mon aversion naturelle pour la cruauté, m'inspire une telle horreur des duels, que je les regarde comme le dernier degré de brutalité où les hommes puissent parvenir. *Celui qui va se battre de gaieté de cœur n'est à mes yeux qu'une bête féroce qui s'efforce d'en déchirer une autre*; et, s'il reste le moindre sentiment naturel dans leur âme, je trouve celui qui périt moins à plaindre que le vainqueur. Voyez ces hommes accoutumés au sang, ils ne bravent les remords qu'en étouffant la voix de la nature; ils deviennent par degré cruels, insensibles; ils se jouent de la vie des autres; et la punition d'avoir pu manquer d'humanité est de la perdre enfin tout-à-fait. Que sont-ils dans cet état? Réponds, veux-tu leur devenir semblable? Non, tu n'es point fait pour cet odieux abrutissement; redoute le premier pas qui peut t'y conduire : ton âme est encore innocente et saine; ne commence pas à la dépraver au péril de ta vie, par un effort sans vertu, *un crime sans plaisir, un point d'honneur sans raison* (*t.* 1er, *p.* 213).

Sur le Suicide.

Jeune homme, un aveugle transport t'égare : sois plus discret, ne conseille point en demandant conseil. J'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'âme ferme, je sais mourir; car je sais vivre, souffrir en homme; j'ai vu la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher. Parlons de toi.

Il est vrai, tu m'étais nécessaire; mon âme avait besoin de la tienne; tes soins pouvaient m'être utiles; ta raison pouvait m'éclairer dans la plus importante affaire de ma vie : si je ne m'en sers point, à qui t'en prends-tu? Où est-elle? qu'est-elle devenue? que peux-tu faire? à quoi es-tu bon dans l'état où te voilà? quels services puis-je espérer de toi? Une douleur insensée te rend stupide et impitoyable : tu n'es pas un homme, tu n'es rien; et, si je ne regardais à ce que tu peux être, tel que tu es, je ne vois rien au monde au-dessous de toi.

Je n'en veux pour preuve que ta lettre même. Autrefois je trouvais en toi du sens, de la vérité; tes sentiments étaient droits, tu pensais juste, et je ne t'aimais pas seulement par goût, mais par choix, comme moyen de plus pour moi de cultiver la sagesse. Qu'ai-je trouvé maintenant dans les

raisonnemens de cette lettre dont tu parais si content? un misérable et perpétuel sophisme, qui, dans l'égarement de ta raison, marque celui de ton cœur, et que je ne daignerais pas même relever si je n'avais pitié de ton délire.

Pour renverser tout cela d'un mot, je ne veux te demander qu'une seule chose : Toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle, et la liberté de l'homme, *tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard, seulement pour vivre, souffrir et mourir? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral.* Je te prie de me répondre clairement sur ce point; après quoi, nous reprendrons pied à pied, et tu rougiras de l'avoir écrite.

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune; car il se trouve toujours, dans l'application, quelque condition particulière qui change tellement l'état des choses, que chacun se croit dispensé d'obéir à la règle qu'il prescrit aux autres; et l'on sait bien que tout homme qui pose des maximes générales entend qu'elles obligent tout le monde, excepté lui. Encore un coup, parlons de toi. Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre? La preuve en est singulière, c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats : ils doivent être bien obligés des armes que tu leur fournis; il n'y aura plus de forfaits qu'ils ne justifient par la tentation de les com-

mettre; et dès que la violence de la passion l'emportera sur l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commencé ? Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ? Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême *qui te demandera compte de ton temps ?* Parle, que lui diras-tu ? J'ai séduit un jeune homme honnête ; j'abandonne un ami dans ses chagrins. Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir assez vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter. Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs cent fois rebattus, et tu dis : La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers ! et peux-tu compter ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident. Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ; mais sa vie active et morale, qui doit influer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. *La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme*

infortuné : car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend bonne ou mauvaise. Quelles sont enfin ces douleurs si cruelles qui te forcent à la quitter ? Penses-tu que je n'aie pas démêlé, sous ta feinte impartialité dans le dénombrement des maux de cette vie, la honte de parler des tiens ? Crois-moi, n'abandonne pas à la fois toutes tes vertus ; garde au moins ton ancienne franchise, et dis ouvertement à ton ami : J'ai perdu l'espoir de corrompre une honnête femme, me voilà forcé d'être homme de bien ; j'aime mieux mourir.

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis : La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras : La vie est un bien. Tu diras plus vrai, sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections déréglées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de la ranger.

Je souffre, me dis-tu ; dépend-il de moi de ne pas souffrir ? D'abord c'est changer l'état de la question ; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais si c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent,

s'empirent en vieillissant, et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement, et le laissent dans sa forme originelle, que rien ne saurait changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs peu durables, qui ne s'enracinent jamais dans l'âme; et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus : je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins; non-seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent *qu'il n'y a rien de meilleur que la vertu*.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme qui, pour vives qu'elles soient, portent toujours leur remède avec elles. En effet qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément beaucoup plus douloureuses que les souffrances qu'elles guérissent; mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère; et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effa-

cent d'eux-mêmes? Pour qui fait cas de la constance et n'estime les ans que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps? Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage.

Ah! c'est ce qui redouble mes peines de songer qu'elles finiront! Vain sophisme de la douleur; bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère! Même, en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente dans l'espoir de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? Et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer et souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie, n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y bien, jeune homme; *que sont dix, vingt, trente ans, pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre, la vie s'écoule en un instant*; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est pour toi un mal de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus de vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, de te

révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire? Ta mort ne fait de mal à personne! J'entends; mourir à nos dépens ne t'importe guère, tu comptes pour rien nos regrets. Je ne te parle plus des devoirs de l'amitié que tu méprises: n'en est-il de plus chers encore qui t'obligent à te conserver? S'il est une personne au monde qui t'ait assez aimé pour ne vouloir pas te survivre, et à qui ton bonheur manque pour être heureuse, penses-tu ne lui rien devoir? Tes funestes projets exécutés ne troubleront-ils point la paix d'une âme rendue avec tant de peine à sa première innocence? Ne crains-tu point de rouvrir, dans ce cœur trop tendre, des blessures mal refermées? Ne crains-tu point que ta perte n'en entraîne une autre encore plus cruelle, en ôtant au monde et à la vertu leur plus digne ornement? et, si elle te survit, ne crains-tu point d'exciter dans son sein le remords, *plus pesant à supporter que la vie*.

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et, parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi de tout: et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières (1);

(1) En effet, les *lumières* de l'homme lui viennent de la société, qui le nourrit d'intelligence, de science et de vérité, comme une mère nourrit son enfant de lait. Sans la société, l'homme ne sait rien et ne peut rien savoir, il ne peut pas même se conserver. Elle seule lui indique infailli-

la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O l'exact dénombrement que tu fais ! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux de l'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger, parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré, contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison; tu ne balances point à les violer pour sortir injustement de la vie; et tu demandes, quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser par des exemples; tu m'oses nommer des Romains ! Toi ! des Romains ! il t'appartient bien d'oser prononcer ces noms illustres! Dis-moi, Brutus mourut-il en amant désespéré? et Caton déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? (L'homme n'a cependant et ne peut jamais avoir aucun motif de se détruire *lui-même.*) Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi? Montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et la tienne. Téméraire ! ah, tais-toi! Je crains de profaner son nom par son apologie. A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire

blement la route de la vérité : c'est ce qu'a péremptoirement démontré, dans ses immortelles œuvres, l'aimable et sublime auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*. Que Dieu lui soit propice et l'éclaire.

du plus grand des hommes (par son fanatisme).

Que tes exemples sont mal choisis ! et que tu juges bassement les Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge ! Regarde les beaux temps de la république, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infortunes. Régulus retournant à Carthage prévint-il par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron pour avoir pu survivre à sa défaite! Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer anx ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir? C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que ni la honte et les revers ne lespouvaient détourner de ce *devoir sacré*... Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité? ta faiblesse t'exempte-t-elle de tes devoirs? et pour n'avoir ni nom, ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables ! Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse au genre humain. Avant de la quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien.... je suis inutile au monde.... Philosophe d'un jour!

ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans y trouver quelques devoirs à remplir ; et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe ?

Ecoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste encore au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir ! » puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé à défendre. Rapproche de moi les malheureux que mon abord intimide ; ne crains d'abuser ni de ma bourse, ni de mon crédit ; prends, épuise mes biens, fais-moi riche. Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, toute la vie. Si elle ne te retient pas, meurs : tu n'es qu'un méchant !

Un vieillard doit surtout apprendre à mourir.

Je deviens vieux en apprenant toujours.

Solon répétait souvent ce vers dans sa vieillesse. Il y a un sens dans lequel je pourrais le dire aussi dans la mienne ; mais c'est une bien triste science que celle que, depuis vingt ans, l'expérience m'a fait acquérir : l'ignorance est encore préférable. L'adversité sans doute est un grand maître ; mais ce maître fait payer cher ses leçons, et souvent le profit qu'on en retire ne vaut pas le prix qu'elles ont coûté. D'ailleurs, avant qu'on ait obtenu tout cet acquit par des leçons si tardives, l'à-propos d'èn user se passe. La jeunesse est le temps d'étudier la sagesse ; la vieillesse est le temps de la pratiquer (cependant il faut aussi la pratiquer dans la jeunesse sitôt qu'on la connaît). L'expérience instruit toujours, je l'avoue ; mais elle ne profite que pour l'espace que l'on a devant soi. Est-il temps, au moment qu'il faut mourir, d'apprendre comment on aurait dû vivre ?

Eh ! que me servent les lumières, si tard et si douloureusement acquises, sur ma destinée et sur les passions d'autrui dont elle est l'œuvre ? Je n'ai

appris à mieux connaître les hommes que pour mieux sentir la misère où ils m'ont plongé, sans que cette connaissance, en me découvrant tous leurs piéges, m'en ait pu faire éviter aucun. Que ne suis-je resté toujours dans cette imbécille mais douce confiance qui me rendit, durant tant d'années, la proie et la joie de mes bruyants amis, sans qu'enveloppé de toutes leurs trames j'en eusse même le moindre soupçon. J'étais leur dupe et leur victime, il est vrai; mais je me croyais aimé d'eux, et mon cœur jouissait de l'amitié qu'ils m'avaient inspirée en leur en distribuant autant que pour moi. Ces douces illusions sont détruites; la triste vérité, que le temps et la raison m'ont dévoilée, en me faisant sentir mon malheur, me fait voir qu'il était sans remède, et qu'il ne me restait qu'à m'y résigner. Ainsi toutes les expériences de mon âge sont pour moi, dans mon état, sans utilité présente et sans profit pour l'avenir.

Nous entrons en lice à notre naissance, nous en sortons à la mort. Que sert d'apprendre à mieux conduire son char quand on est au bout de la carrière? Il ne reste plus à penser alors que comment on en sortira. L'étude d'un vieillard, s'il lui en reste encore à faire, est uniquement d'apprendre à mourir; et c'est précisément celle qu'on fait le moins à mon âge; on y pense à tout, hormis à cela. Tous les vieillards tiennent plus à la vie que les enfants, et en sortent de plus mauvaise grâce que les jeunes gens. C'est que, tous leurs travaux

ayant été pour cette vie, ils voient à sa fin qu'ils ont perdu leurs peines. Tous leurs soins, tous leurs biens, tous les fruits de leurs nombreuses veilles, ils quittent tout quand ils s'en vont. Ils n'ont songé à rien acquérir durant leur vie qu'ils pussent emporter à leur mort.

Je me suis dit cela quand il était temps de me le dire; et si je n'ai pas su tirer parti de mes réflexions, ce n'est pas faute de les avoir faites à temps, et de les avoir bien dirigées. Jeté dans mon enfance dans le tourbillon du monde, j'appris de bonne heure, par l'expérience, que je n'étais pas fait pour y vivre, et que je n'y parviendrais jamais à l'état dont mon cœur sentait le besoin. Cessant donc de chercher parmi les hommes le bonheur que je sentais n'y pouvoir trouver, mon ardente imagination sautait déjà par-dessus l'espace de ma vie, à peine commencée, comme sur un terrain qui m'était étranger, pour se reposer sur une assiette tranquille où je pusse me fixer.

Ce sentiment, nourri par l'éducation dès mon enfance, et renforcé durant toute ma vie par ce long tissu de misères et d'infortunes qui l'a remplie, m'a fait chercher, dans tous les temps, à connaître la nature et la destination de mon être, avec plus d'intérêt et de soin que je n'en ai trouvé dans aucun autre homme. J'en ai beaucoup vu qui philosophaient bien plus doctement que moi; mais leur philosophie leur était pour ainsi dire étran-

gère. Voulant être plus savants que d'autres, ils étudiaient l'univers pour savoir comment il était arrangé, comme ils auraient étudié quelque machine qu'ils auraient aperçue, par pure curiosité. Ils étudiaient la nature humaine pour en pouvoir parler savamment, mais non pas pour se connaître; ils travaillaient pour instruire les autres, mais non pas pour s'éclairer en dedans. Plusieurs d'entre eux ne voulaient que faire un livre, n'importait quel, pourvu qu'il fût accueilli. Quand le livre était publié, son contenu ne les intéressait plus en aucune sorte, si ce n'est pour le faire adopter aux autres, et pour le défendre au cas qu'il fût attaqué; mais du reste sans en rien tirer pour leur propre usage, sans s'embarrasser même que ce contenu fût faux ou vrai, pourvu qu'il ne fût pas réfuté. Pour moi, quand j'ai désiré d'apprendre, c'était pour savoir moi-même et non pas pour enseigner; j'ai toujours cru qu'avant d'instruire les autres il fallait commencer par savoir assez pour soi; et de toutes les études que j'ai tâché de faire en ma vie au milieu des hommes, il n'y en a guère que j'eusse faites également seul dans une île déserte où j'aurais été confiné pour le reste de mes jours (*Dial. t.* 2. *p.* 63.).

La retraite est préférable au tumulte du monde. Celui qui renonce au monde est plus heureux que celui qui jouit de ses avantages.

Les instructions, les exemples de Madame de Warens m'affermirent dans cet attachement. La solitude champêtre où j'ai passé la fleur de ma jeunesse, l'étude des bons livres à laquelle je me livrai tout entier, renforcèrent auprès d'elle mes dispositions naturelles aux sentiments affectueux, et me rendirent dévôt presque à la manière de Fénélon (1). La méditation dans la retraite, l'étude de la nature, la contemplation de l'univers, forcent un solitaire à s'élancer incessamment vers l'auteur des choses, et à chercher avec une douce inquiétude la fin de tout ce qu'il voit et la cause de tout ce qu'il sent. Lorsque ma destinée me rejeta dans le torrent du monde, je n'y trouvai plus rien qui pût flatter un moment mon cœur. Le regret de mes doux loisirs me suivît partout, et jeta l'indifférence et le dégoût sur tout ce qui pouvait se trouver à ma portée, propre à mener à la

(1) Fénélon, archevêque de Cambrai, fut le plus aimable et le plus vertueux des hommes.

fortune et aux honneurs. Incertain dans mes inquiets désirs, j'espérais peu, j'obtins moins; et je sentis dans les lueurs même de prospérité, que, quand j'aurais obtenu tout ce que je croyais chercher, je n'y aurais point trouvé ce bonheur dont mon cœur était avide, sans en savoir démêler l'objet. Ainsi tout contribuait à détacher mes affections de ce monde, même avant les malheurs qui devaient m'y rendre tout-à-fait étranger. Je parvins jusqu'à l'âge de quarante ans, vivant au hasard, flottant entre l'âge et la fortune, entre la sagesse et l'égarement, pleins de vices d'habitude, sans principes bien décidés pour ma raison, et distrait sur mes devoirs sans les mépriser, mais souvent sans les bien connaître.

Dès ma jeunesse j'avais fixé cette époque de quarante ans comme le terme pour parvenir, et celui de mes prétentions en tout genre; bien résolu, dès cet âge atteint et dans quelque situation que je fusse, de ne plus me débattre pour en sortir, et de passer le reste de mes jours à vivre au jour la journée, sans plus m'occuper de l'avenir. Le moment venu, j'exécutai ce projet sans peine, et quoiqu'alors ma fortune semblât vouloir prendre une assiette plus fixe, j'y renonçai non-seulement sans regret, mais avec un plaisir véritable. En me délivrant de tous ces leurres, de toutes ces vaines espérances, je me livrai pleinement à l'incurie et au repos d'esprit qui fut toujours mon goût le plus dominant et mon penchant le plus durable. Je

quittai le monde et ses pompes, je renonçai à toutes ses parures; plus d'épée, plus de montre, plus de bas blancs, de dorure, de coiffure; une perruque toute simple, un bon gros habit de drap; et, mieux que tout cela, je renonçai de tout mon cœur aux cupidités et aux convoitises qui donnent du prix à tout ce que je quittais. Je renonçai à la place que j'occupais alors, pour laquelle je n'étais nullement propre; et je me mis à copier de la musique à tant la page, occupation pour laquelle j'avais eu toujours un goût décidé.

Je ne bornai pas ma réforme aux choses extérieures. Je sentis que celle-là même en exigeait une autre plus pénible, sans doute, mais plus nécessaire dans les opinions; et, résolu de n'en plus faire à deux fois, j'entrepris de soumettre mon intérieur à un examen sévère qui le réglât pour le reste de ma vie, *tel que je voudrais le trouver à la mort.*

Une grande révolution qui venait de se faire en moi; un autre monde moral qui se dévoilait à mes regards; les insensés jugements des hommes dont, sans prévoir encore combien j'en serais la victime, je commençais à en sentir l'absurdité; le besoin toujours croissant d'un autre bien que la gloriole littéraire, dont à peine la vapeur m'avait atteint que j'en étais déjà dégoûté; le désir enfin de tracer, pour le reste de ma carrière, une route moins incertaine que celle dans laquelle j'en venais de passer la plus belle moitié, tout m'obligeait à cette grande revue dont je sentais depuis long-

temps le besoin. Je l'entrepris donc, et je ne négligeai rien de ce qui dépendait de moi pour bien exécuter cette entreprise.

(Rousseau n'était pas un saint, assurément, et rien n'est moins difficile à prouver; cependant il reconnaissait avec les saints et les auteurs de la vie ascétique, et enfin avec tous les bons chrétiens, que l'homme doit réformer ses mœurs, et se mettre en état de bien terminer sa carrière, bien persuadé qu'il rendrait un jour, devant le tribunal redoutable, un compte exact de toutes ses œuvres).

C'est, continue-t-il, de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde, et ce goût vif pour la solitude, qui ne m'a plus quitté depuis ce temps-là. L'ouvrage que j'entreprenais, ne pouvant s'exécuter que dans une retraite absolue, il demandait de longues et pénibles méditations que le tumulte de la société ne souffre pas. Cela me força de prendre pour un temps une autre manière de vivre, dont ensuite je me trouvai si bien que, ne l'ayant interrompue depuis lors que par force et pour peu d'instants, je l'ai reprise de tout mon cœur, et m'y suis borné sans peine aussitôt que je l'ai pu; et quand ensuite les hommes m'ont réduit à vivre seul, j'ai trouvé qu'en me séquestrant pour me rendre misérable, ils avaient plus fait pour mon bonheur que je n'avais su faire moi-même (*Dial. t.* 2, *p.* 166).

Les plaisirs terrestres ne peuvent pas contenter notre cœur.

J'ai remarqué, dans les vicissitudes d'une longue vie, que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clair-semés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état; et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instants fugitifs, mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continuel sur la terre; rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections, qui s'attachent aux choses extérieures, passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellennt le passé qui n'est plus, ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être. *Il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe;* pour

le bonheur qui dure, *je doute qu'il y soit connu* A peine est-il, dans nos plus vives jouissances, un instant où le cœur puisse véritablement nous dire: Je voudrais que cet instant durât toujours. Et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif, qui nous laisse le cœur inquiet et avide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après? (*Dial. t.* 2, *p.* 229.)

L'homme n'est pas heureux ici-bas.

En méditant sur les dispositions de mon âme dans toutes les situations de ma vie, je suis extrêmement frappé de voir si peu de proportion entre les diverses combinaisons de ma destinée et les sentimens habituels de bien ou mal être dont elles m'ont affecté. Les divers intervalles de mes courtes prospérités ne m'ont laissé presque aucun souvenir agréable de la manière intime et permanente dont elles m'ont affecté; et, au contraire, dans toutes les misères de ma vie, je me sentais constamment rempli de sentiments tendres, touchants, délicieux, qui, versant un baume salutaire sur les blessures de mon cœur navré, semblaient en convertir la douleur en volupté, et dont l'aimable souvenir me revient seul, dégagé de celui des maux que j'éprouvais en même temps. Il me semble que

j'ai plus goûté la douceur de l'existence; que j'ai réellement plus vécu, quand mes sentiments resserrés, pour ainsi dire, autour de mon cœur par ma destinée, n'allaient point s'évaporant au dehors sur tous les objets de l'estime des hommes, qui en estiment si peu par eux-mêmes, et qui font l'unique occupation des gens que l'on croit heureux. Quand tout était dans l'ordre autour de moi, quand j'étais content de tout ce qui m'entourait, et de la sphère dans laquelle j'avais à vivre, je la remplissais de mes affections. Mon âme expansive s'étendait sur d'autres objets; et, toujours attiré de loin par des goûts de mille espèces, par des attachements aimables, qui sans cesse occupaient mon cœur, je m'oubliais en quelque façon moi-même; j'étais tout entier à ce qui m'était étranger, et j'éprouvais, dans la continuelle agitation de mon cœur, toute la vicissitude des choses humaines. Cette vie orageuse ne me laissait ni paix au dedans, ni repos au dehors. Heureux en apparence, je n'avais pas un sentiment qui pût soutenir l'épreuve de la réflexion, et dans lequel je pusse vraiment me complaire; jamais je n'étais parfaitement content ni d'autrui, ni de moi-même. Le tumulte du monde m'étourdissait, la solitude m'ennuyait; j'avais sans cesse besoin de changer de place, et je n'étais bien nulle part. J'étais fêté pourtant, bien voulu, bien reçu, caressé partout; je n'avais pas un ennemi, pas un malveillant, pas un envieux; comme on ne cherchait qu'à m'obliger, j'avais souvent le plaisir d'o-

bliger moi-même beaucoup de monde; et sans biens, sans emplois, sans fauteurs, sans grands talents bien développés ni bien connus, je jouissais des avantages attachés à tout cela; je ne voyais personne, dans aucun état, dont le sort ne me parût préférable au mien. Que me manquait-il donc pour être heureux? Je l'ignore, mais je sais que je ne l'étais pas. Que me reste-t-il aujourd'hui, le plus infortuné de tous les mortels? Rien de ce que les hommes ont pu mettre du leur pour cela. Eh bien! dans cet état déplorable, je ne changerais pas encore d'être et de destinée contre le plus fortuné d'entre eux; et j'aime encore mieux être moi dans toute ma misère, que d'être un de ces gens-là (les philosophes), dans toute leur prospérité. Réduit à moi seul, je me nourris, il est vrai, de ma propre substance, mais elle ne s'épuise pas; je me suffis à moi-même quoique je rumine, pour ainsi dire à vide, et que mon imagination tarie et mes idées éteintes ne fournissent plus d'aliments à mon cœur. Mon âme offusquée, obstruée par mes organes, s'affaisse de jour en jour, et, sous le poids de ces lourdes masses, n'a plus assez de vigueur pour s'élancer, comme autrefois, hors de sa vieille enveloppe.

C'est à ce retour sur nous-mêmes que nous force l'adversité; et c'est peut-être là ce qui la rend plus insupportable à la plupart des hommes. Pour moi, qui ne trouve à me reprocher que des fautes, j'en accuse ma faiblesse et je me console, car jamais mal

prémédité n'a approché de mon cœur (*Dial. t.* 2, *p.* 287).

Que les riches ne sont pas les plus heureux ; bonheur d'une maison bien ordonnée.

Richesse ne fait pas riche, dit le roman de *la Rose*. Les biens d'un homme ne sont point dans ses coffres, mais dans l'usage de ce qu'il en tire ; car on ne s'approprie les choses qu'on possède que par leur emploi, et les abus sont toujours plus inépuisables que les richesses : ce qui fait qu'on ne jouit pas à proportion de sa dépense, mais à proportion qu'on la sait mieux ordonner. Un fou peut jeter des lingots dans la mer, et dire qu'il en a joui; mais quelle comparaison entre cette extravagante jouissance et celle qu'un homme sage eût pu tirer d'une moindre somme? *L'ordre et la règle, qui multiplient et perpétuent l'usage des biens*, peuvent seuls transformer le plaisir en bonheur. Que si c'est du rapport des choses à nous que naît la véritable propriété; si c'est plutôt l'emploi des richesses que leur acquisition qui nous les donne, quels soins importent plus au père de famille que l'économie domestique et le bon régime de sa maison, où les rapports les plus parfaits vont le plus directement à lui et où le bien de chaque membre ajoute alors à celui du chef.

Les plus riches sont-ils les plus heureux ? Que sert donc l'opulence et la félicité ? Mais toute maison bien ordonnée est l'image de l'âme du maître. Les lambris dorés, le luxe et la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale; au lieu que partout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance : c'est un être heureux qui commande ici. Pour moi, je pense que le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit *est la vie retirée et domestique,* et que ceux qui vont chercher leur bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes. Un père de famille qui se plaît dans sa maison a, pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentiments de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit. Comme cet être immense, il ne songe pas à amplifier ses possessions, mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites et la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissait que du revenu de ses terres ; il jouit encore de ses terres, même en présidant à leur culture et les parcourant sans cesse. Son domestique lui était étranger; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avait droit que sur les actions; il s'en donne encore sur les volontés. Il

n'était maître qu'à prix d'argent ; il le devient par l'empire sacré de l'estime des bienfaits. Que la fortune le dépouille de ses richesses, elle ne saurait lui ôter les cœurs qu'il s'est attachés ; elle n'ôtera point des enfants à leur père ; toute la différence est qu'il les nourrissait hier, et qu'il sera demain nourri par eux. C'est ainsi qu'on apprend à jouir véritablement de ses biens, de sa famille et de soi-même ; c'est ainsi que les détails d'une maison deviennent délicieux pour l'honnête homme qui sait en connaître le prix ; c'est ainsi que, loin de regarder ses devoirs comme une charge, il en fait son bonheur, et qu'il tire de ses touchantes fonctions la gloire et le plaisir d'être homme.

Que si ces précieux avantages sont méprisés ou peu connus, si le petit nombre qui les recherche les obtient si rarement, tout cela vient de la même cause. Il est des devoirs si simples et si sublimes, qu'il n'appartient qu'à peu de gens de les aimer et de les remplir : tels sont ceux du père de famille, pour lesquels l'air et le bruit du monde n'inspirent que du dégoût, et dont on s'acquitte mal encore quand on n'y est porté que par des raisons d'avarice et d'intérêt. Tel croit être un bon père de famille, et n'est qu'un vigilant économe ; le bien peut prospérer, et la maison aller fort mal (*Em.* 82, *t.* 2, *p.* 107).

Vanité des choses terrestres.

Je ne veis partout que sujet de mécontentement, et je ne suis point content ; une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur, je le sens vide et gonflé : l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper ; il lui reste une force inutile, dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens, mais elle n'est pas moins réelle, je suis trop heureux, le bonheur m'ennuie. Concevez-vous quelque remède à ce bien être? Pour moi je vous avoue qu'un sentiment si peu raisonnable et si peu volontaire a beaucoup ôté du prix que je donnais à la vie ; et je m'imagine par quelle sorte de charme on peut y trouver qui me manque ou qui me suffise. Un autre sera-t-il plus heureux ou plus sensible que moi ? Aimera-t-il mieux son père, ses amis, ses proches ? En sera-t-il mieux aimé? Mènera-t-il une vie plus de son goût? Sera-t-il plus libre d'en choisir une autre? Jouira-t-il d'une meilleure santé? Aura-t-il plus de ressources contre l'ennui, plus de liens qui l'attachent au monde? Et toutefois j'y vis inquiet; mon cœur ignore ce qui lui manque; il désire ce qu'il n'a pas (*Em. t. 2, p.* 455).

Il faut être heureux : c'est la fin de tout être sensible; c'est le premier désir que nous imprima

la nature, et le seul qui ne nous quitte jamais. Mais où est le bonheur? qui le sait? Chacun le cherche, et nul ne le trouve; on use la vie à le poursuivre, et l'on meurt sans l'avoir atteint (Qui meurt saintement le trouve. (*Em. t.* 4, *p.* 393).

Chercher le bonheur sans savoir où il est, c'est s'exposer à le fuir, c'est courir autant de risques contraires qu'il y a de routes pour s'égarer; mais il n'appartient pas à tout le monde de savoir ne point agir. Dans l'incertitude où nous tient l'ardeur du bien-être, nous aimons mieux nous tromper (1) à le poursuivre que de ne rien faire pour le chercher; et, sortis une fois de la place où nous pouvons le connaître, nous n'y savons plus revenir (*Em. t.* 4, *p.* 394).

Nos désirs sont étendus, notre force est presque nulle. L'homme tient par ses vœux à mille choses, et par lui-même il ne tient à rien pas même à sa propre vie : plus il augmente ses attachements, plus il multiplie ses peines. Tout ne fait que passer sur la terre; tout ce que nous aimons nous échappera tôt ou tard, et nous y tenons comme s'il devait durer éternellement (*Em.t.* 4, 296).

Ainsi soumis à tes passions déréglées, que tu vas rester à plaindre! Toujours des privations, toujours

(1) Quiconque cherche le bonheur en Dieu, ne saurait se tromper, il n'est qu'en lui seul : ô hommes! si vous connaissiez le prix de son amour, la douceur, les merveilles de la grâce! . . .

des alarmes ; tu ne jouiras pas même de ce qui te sera laissé. La crainte de tout perdre t'empêchera de rien posséder ; pour n'avoir voulu suivre que tes passions, jamais tu ne les pourras satisfaire. Tu chercheras toujours le repos, il fuira toujours devant toi ; tu seras misérable et tu deviendras méchant ; *et comment pourrais-tu ne pas l'être, n'ayant de loi que tes désirs effrénés* ? Si tu ne peux supporter des privations involontaires, comment t'en imposeras-tu volontairement ? comment sauras-tu sacrifier le penchant au devoir, et résister à ton cœur pour écouter ta raison (*Em. t.* 4, *p.* 397).

Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux ; mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient toujours à sa place, il ne s'agite point pour en sortir, il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver ; et, les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant et plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Être mortel et passible, *irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe, et dont je disparaîtrai demain ?* O Émile ! O mon fils ! en te perdant, que me restera-t-il de toi ? et pourtant il faut que j'apprenne à te perdre ; car qui sait quand tu me seras ôté (*Em. t.* 4, *p.* 408).

Avant de goûter les plaisirs de la vie, vous en avez épuisé le bonheur ; mais vous avez plus joui par l'espérance, que vous ne jouirez jamais en réalité.

L'imagination qui pare ce qu'on désire, l'abandonne dans les possessions : hors le seul être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. *Tout ce qui tient de l'homme se sent de sa caducité ;* tout est fini, tout est passager dans la vie humaine ; et quand l'état qui nous rend heureux durerait sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôterait le goût. Si rien ne change au dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte ou nous le quittons(*Em.t. 4 , p. 404*).

Bonheur qu'éprouve l'homme qui fait le bien.

Combien de fois je me suis lassé dans mes recherches de la froideur que je sentais en moi ! Combien de fois la tristesse et l'ennui, versant leurs poisons sur mes premières méditations , me les rendirent insupportables ! mon cœur aride ne donnait qu'un zèle languissant et tiède à l'amour de la vérité. Je me disais : pourquoi me tourmenter à chercher ce qui n'est pas ? Le bien moral n'est qu'une chimère ; il n'y a de bon que les plaisirs des sens. *Oh ! quand on a une fois perdu le goût des plaisirs de l'âme , qu'il est difficile de le reprendre !* qu'il est plus difficile encore de le reprendre quand on ne l'a jamais eu ! s'il existait un homme assez misé-

rable pour n'avoir rien fait en toute sa vie dont le souvenir le rendît content de lui-même, et bien aise d'avoir vécu, cet homme serait incapable de jamais se connaître; et faute de sentir quelle beauté convient à sa nature, il resterait méchant par force, et serait éternellement malheureux. Mais croyez-vous qu'il y ait sur la terre entière un homme assez dépravé pour n'avoir jamais livré son cœur à la tentation de bien faire? Cette tentation est si naturelle est si douce qu'il est impossible de lui résister toujours, et le souvenir du plaisir qu'elle a produit une fois suffit pour la rappeler sans cesse. Malheureusement elle est d'abord pénible à satisfaire; on a mille raisons pour se refuser au penchant de son cœur : la fausse prudence le resserre dans les bornes du *moi* humain; il faut mille efforts de courage pour oser les franchir. *Se plaire à bien faire est le prix d'avoir bien fait, et ce prix ne s'obtient qu'après l'avoir mérité.* Rien n'est plus aimable que la vertu, mais il en faut jouir pour la trouver telle; quand on la veut embrasser, semblable au Protée de la fable, elle prend d'abord mille formes effrayantes, et ne se montre enfin sous la sienne qu'à ceux qui n'ont point lâché prise. Combattu sans cesse par mes sentiments naturels, qui parlaient pour l'intérêt commun, et par une raison qui rapportait tout à moi, j'aurais flotté toute ma vie dans cette continuelle alternative, faisant le mal, aimant le bien, et toujours contraire à moi-même, si de nouvelles lumières n'eussent éclairé mon cœur; si la vérité, qui fixa

mes opinions, n'eût encore assuré ma conduite, et ne m'eût mis d'accord avec moi (*Em. t. 4, p.* 68).

Bonheur.

Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie, on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux moments dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continuel. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. *Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous.* La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif; on doit la mesurer par la moindre quantité des maux qu'elle souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer : toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir : tout désir suppose privation, et toutes les privations qu'on sent sont pénibles; c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés que consiste notre misère. Un être sensible, dont les facultés égaleraient les désirs, serait un être absolument heureux.

En quoi consiste donc la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés serait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs (1) sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté.

C'est ainsi que la nature qui fait tout pour le mieux l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que des désirs nécessaires à sa conservation, et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres, comme en réserve, au fond de son âme, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif, que l'équilibre et le pouvoir du désir se rencontrent, et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien soit en mal, et qui par conséquent excite et nourrit les désirs par l'espoir de les satisfaire ; mais l'objet qui paraissait d'abord

(1) Jésus-Christ a dit : Bienheureux les pauvres d'esprit, ou ceux qui sont modérés dans leurs désirs.

sous la main fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien; celui qui reste à parcourir s'agrandit, s'étend sans cesse; ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme; et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous : au contraire, plus un homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paraît dépourvu de tout; car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir.

Le monde réel a ses bornes, le monde imaginaire est infini : ne pouvant élargir l'un, rétrécissons l'autre; car c'est de leur seule différence que naissent toutes les peines qui nous rendent malheureux. Otez la force, la santé, le bon témoignage de soi, tous les biens de cette vie sont dans l'opinion : ôtez les douleurs du corps et les remords de la conscience, tous nos maux sont imaginaires.

Tous les animaux ont également les facultés nécessaires pour se conserver; l'homme seul en a de superflues. N'est-il pas bien étrange que ce superflu soit l'instrument de sa misère? Dans tous les pays, les bras d'un homme valent plus que sa subsistance. S'il était assez sage pour compter ce su-

perflu pour rien, il aurait toujours le nécessaire, parce qu'il n'aurait jamais rien de trop. Des grands besoins, disait Favorin, naissent les grands biens; et souvent le meilleur moyen de se donner les choses dont on manque, est de s'ôter celles qu'on a : c'est à force de nous travailler pour augmenter notre bonheur, que nous le changeons en misère. *Tout homme qui ne voudrait que vivre, vivrait heureux, par conséquent il vivrait bon : car où serait pour lui l'avantage d'être méchant ?*

Le signe le plus assuré du vrai contentement d'esprit est la vie retirée et domestique; et l'on peut croire que ceux qui vont sans cesse chercher le bonheur chez autrui ne l'ont point chez eux-mêmes.

Nous jugeons trop du bonheur sur les apparences; nous le supposons où il est le moins, nous le cherchons où il ne saurait être; la gaîté n'en est qu'un signe très-équivoque. Un homme gai n'est souvent qu'un infortuné qui cherche à donner le change aux autres, et à s'étourdir lui-même. Ces gens si riants, si ouverts, si sereins dans un cercle, sont presque tous tristes et grondeurs chez eux; et leurs domestiques portent la peine de l'amusement qu'ils donnent à leurs sociétés. Le vrai contentement n'est ni gai ni folâtre; jaloux d'un sentiment si doux, en le goûtant on y pense, on le savoure, on craint de l'évaporer. Un homme vraiment heureux ne parle guère, et ne rit guère; il resserre, pour ainsi dire, le bonheur autour de son cœur. Les jeux

bruyants, la turbulente joie voilent les dégoûts et l'ennui; mais la mélancolie est amie de la volupté : l'attendrissement et les larmes accompagnent les plus douces jouissances, et l'excessive joie elle-même arrache plutôt des pleurs que des ris (1).

Si d'abord la multitude et la variété des amusements paraissent contribuer au bonheur, si l'uniformité d'une vie égale paraît d'abord ennuyeuse, en y regardant mieux, on trouve, au contraire, que la plus douce habitude de l'âme consiste dans une modération de jouissance qui laisse peu de prise au désir et au dégoût. L'inquiétude des désirs produit la curiosité; l'inconstance, le vide des turbulents plaisirs produit l'ennui.

On a du plaisir quand on veut en avoir; c'est l'opinion seule qui rend tout difficile, qui chasse le bonheur devant nous; et il est cent fois plus aisé d'être heureux que de le paraître.

Il n'est point de route plus sûre pour aller au

(1) Que d'âmes on a vues, au sortir de la table sainte, verser des larmes de joie! C'est que là est la plénitude de la paix et du bonheur : en vain chercherait-on ailleurs la félicité, qui ne se trouve que dans l'intime union de l'âme avec Dieu; et cette ineffable union, source des plus chastes voluptés, a toujours lieu à la table sainte, où l'âme pure et brûlante goûte avec ravissement les inénarrables délices du ciel. Non, ce n'est point en vain que Jésus-Christ a dit : *Venez à moi, vous tous, qui souffrez et qui êtes accablés de peines, et je vous soulagerai.* Si vous connaissiez le don de Dieu! *Si scires* donum Dei! Si vous saviez ce qui se passe à la sainte table!...

bonheur (1) *que celle de la vertu.* Si l'on y parvient, il est plus pur, il est plus solide, et plus doux par elle ; si on le manque, elle seule peut en dédommager.

Que font ces hommes sensuels qui multiplient si indiscrètement leurs douleurs par leurs voluptés? Ils anéantissent, pour ainsi dire, leur existence à force de l'étendre sur la terre ; ils aggravent le poids de leurs chaînes par le nombre de leurs attachements ; ils n'ont pas de jouissances qui ne leur préparent mille amères privations : plus ils sentent, et plus ils souffrent ; plus ils s'enfoncent dans la vie, et plus ils sont malheureux.

Tout ce qui tient aux sens et n'est pas nécessaire à la vie, change de nature aussitôt qu'il tourne en habitude. Il cesse d'être un plaisir en devenant un besoin ; c'est à la fois une chaîne qu'on se donne et une jouissance dont on se prive ; et prévenir toujours les désirs n'est pas l'art de contenter, mais de les éteindre. *Un objet plus noble qu'on doit se proposer en cela est de rester maître de soi-même, d'accoutumer ses passions à l'obéissance, et de plier tous ses désirs*

(1) Pour aller au bonheur, il faut aller à la vertu ; mais il n'est pas possible d'y arriver sans aller d'abord à la religion, qui en est la base ; la religion est donc nécessaire au bonheur de l'homme. Tout manque à celui qui ne la pratique pas, et tous les biens sont le partage de celui qui suit ses lois. Chose admirable ! dit Montesquieu, la religion chrétienne qui semble n'avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore le bonheur de l'homme dans celle-ci.

à la règle. C'est un nouveau moyen d'être heureux ; car on ne jouit sans inquiétude que de ce qu'on peut perdre sans peine ; et si le vrai bonheur appartient au sage, c'est parce qu'il est de tous les hommes celui à qui la fortune peut le moins ôter.

Tous les conquérants n'ont pas été tués, tous les usurpateurs n'ont pas échoué (1) dans leurs entreprises : plusieurs paraîtront heureux aux esprits prévenus des opinions vulgaires ; mais celui qui, sans s'arrêter aux apparences, ne juge du bonheur des hommes que par l'état de leurs cœurs, verra leurs misères dans leurs succès même ; il verra leurs désirs et leurs soucis rongeants s'étendre et s'accroître avec leur fortune ; il leur verra perdre haleine en avançant sans jamais parvenir à leur terme. Il les verra semblables à ces voyageurs inexpérimentés qui, s'engageant pour la première fois dans les Alpes, pensent les franchir à chaque montagne, et quand ils sont au sommet, trouvent avec découragement de plus hautes montagnes au-devant d'eux.

Celui qui pourrait tout sans être Dieu, serait une créature misérable ; il serait privé du plaisir de désirer ; toute autre privation serait plus désirable : d'où il suit que tout prince qui aspire au despotisme, aspire à l'honneur de mourir d'ennui. Dans tous les royaumes du monde, cherchez-vous l'homme

(1) Non, malheureusement pour les peuples, ils n'y ont pas échoué !

le plus ennuyé du pays? allez toujours directement au souverain, surtout s'il est très absolu.

Les gueux sont malheureux, parce qu'ils sont toujours gueux; les riches sont toujours malheureux parce qu'ils sont toujours riches. Les états moyens dont on sort plus aisément, offrent des plaisirs au-dessous de soi; ils étendent ainsi les lumières de ceux qui les remplissent, en leur donnant plus de préjugés à connaître, et plus de degrés à comparer. Voilà, ce me semble, la principale raison pourquoi c'est généralement dans les conditions médiocres qu'on trouve les hommes les plus heureux et de meilleur sens.

La source du bonheur n'est tout entiere ni dans l'objet désiré, ni dans le cœur qui le possède, *mais dans le rapport de l'un et de l'autre;* et comme tous les objets ne sont pas propres à produire la félicité, tous les états du cœur ne sont pas propres à la sentir (*Pensées*, *t.* 1. *p.* 143).

Homme, veux-tu vivre heureux et sage? n'attache ton cœur qu'à la beauté qui ne périt point. Mortels, aimez-la cette beauté immortelle, livrez-lui vos cœurs tout entiers; elle seule a des charmes qui blessent l'âme délicieusement, qui la pénétrent d'un bonheur véritable et jamais suivi de regrets. Mais Dieu n'est point aimé! et c'est là la cause unique du malheur des hommes, de leur sourcis, de leurs chagrins, de leur tristeses profondes, de leurs mortelles angoisses, et de cet enfer de souffrances qu'ils éprouvent presque tous.

Des douceurs de la religion.

De combien de douceurs n'est pas privé celui à qui la religion manque ! Quel sentiment peut le consoler dans ses peines? quel spectateur anime les bonnes actions qu'il fait en secret ? Quelle voix peut parler au fond de son âme? Quel prix peut-il attendre de la vertu ? Comment doit-il envisager la mort ? une dernière ressource à employer contre l'incrédule , c'est de le toucher, c'est de lui montrer un exemple qui l'entraîne, et de lui rendre la Religion si aimable qu'il ne puisse lui résister. Quel argument contre l'incrédule que la vie du vrai chrétien ! Croyez-vous qu'il y ait quelque âme à l'épreuve de celui-là ? Quel tableau nous pouvons offrir à son cœur , quand ses amis, ses enfants, sa femme, concourent tous à l'instruire en l'édifiant ! Quand, sans lui prêcher Dieu dans leurs discours, ils le lui montrent dans les actions qu'il inspire, dans les vertus dont il est l'auteur, dans le charme qu'on trouve à lui plaire ! Quand il verra briller l'image du ciel dans sa maison ! quand cent fois le jour il sera forcé de se dire : Non, l'homme n'est pas ainsi par lui-même, quelque chose de plus qu'humain règne ici. (*Tom* 11. *page* 465).

L'oubli de toute religion conduit à l'oubli des devoirs de l'homme. Je ne prétends pas qu'on puisse être vertueux sans religion, j'eus longtemps cette opinion trompeuse dont je suis bien désabusé.

Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans le cœur des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est une fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de ses adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes, et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches, le frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité.

Heureux celui qui vit saintement sous le joug de la Religion, il régnera un jour dans le royaume des cieux.

Religion sainte, refuge toujours sûr et toujours ouvert aux cœur affligés ! venez pénétrer les nôtres

de vos divines vérités; faites-nous sentir tout le néant des choses humaines ; inspirez-nous le dédain que nous devons avoir pour cette vallée de larmes, pour cette courte vie, qui n'est qu'un passage pour arriver à celle qui ne périt point, et remplissez nos âmes de cette douce espérance ; que le serviteur de Dieu qui a tout fait pour vous jouisse en paix, dans le séjour des bienheureux, du prix de ses vertus et de ses travaux!

Que ces idées sont consolantes! qu'il est doux de penser qu'après avoir goûté dans cette vie le plaisir touchant de bien faire, nous en recevrons encore dans l'autre la récompense éternelle! (*Orais. fun.*)

La Révolution française prédite par J. J. Rousseau.

Le philosophe de Genève voulait, et pour une bonne raison qu'il va nous dire lui-même, qu'outre les principes des sciences abstraites, son Emile apprît encore ceux des arts mécaniques, tels que la menuiserie ; car quoiqu'il soit riche, il peut être exposé aux révolutions des États. « Vous vous fiez, dit J. J. Rousseau, à l'ordre actuel de la société, sans songer que cet ordre est sujet à des révolutions inévitables, et qu'il vous est impossible de prévoir ni de prévenir celle qui peut

regarder vos enfants. Le grand devient petit, le riche devient pauvre, le monarque devient sujet. Les coups du sort sont-ils si rares, que vous puissiez compter d'en être exempt? Nous approchons de l'état de crise et du siècle des révolutions. *Je tiens pour impossible que les grandes monarchies de l'Europe aient encore longtemps à durer; toutes ont brillé; et tout État qui brille est sur son déclin. J'ai de mon opinion des raisons plus particulières que cette maxime, mais il n'est pas à propos de les dire, et chacun ne les sait que trop.* »

« Il y a plusieurs choses à remarquer ici, dit M. de Châteaubriand. La première est la clarté avec laquelle J. J. Rousseau a prédit la révolution. La seconde a rapport à sa célèbre idée de faire apprendre un métier à chaque enfant. La troisième remarque et la plus importante tient à la nature même du passage. Il est clair que non seulement J. J. Rousseau avait prévu la révolution, mais encore les horreurs dont elle serait accompagnée. Il annonce que le dessein d'Emile est d'émigrer. Comment le républicain Rousseau aurait-il pu avoir une telle pensée, s'il n'avait entrevu l'espèce de gens qui feraient une révolution en France? s'il n'avait jugé par l'état des mœurs du peuple, qu'une révolution vertueuse était impossible? Sans doute, le sensible philosophe qui disait qu'une révolution qui coûte la vie à un homme, est une mauvaise révolution, n'aurait pas célébré celle de la France. J'ai entendu une discussion intéressante au sujet de

Voltaire et de Rousseau, dans une discussion de gens de lettres qui les avaient connus, et qui étaient d'ailleurs grands partisans de la révolution. Il fut conclu à l'unanimité qu'ils auraient été des *aristocrates*. Voltaire, disait-on, n'aurait jamais pu oublier sa qualité de gentilhomme du roi, ni pardonner l'apothéose de J. J. Rousseau. Quant à celui-ci, l'horreur du sang en aurait fait un anti-révolutionnaire décidé. Mais quelle force d'esprit dans Rousseau d'avoir à la fois prédit la révolution et ses crimes? et quelle incroyable circonstance que ses écrits mêmes aient servi à l'amener (*Essai historique sur les révolutions*, *t.* 2. *p.* 159. *édit. de* 1824).

FIN.

